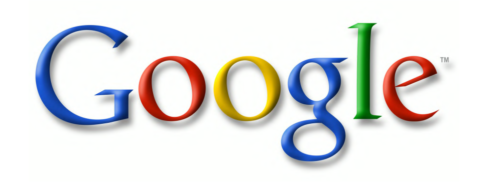
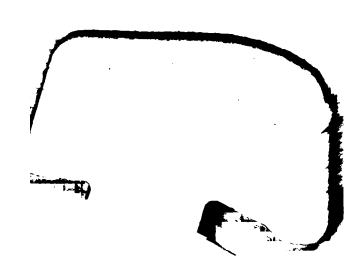




MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DE BERWICK

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Avec une suite abrégée depuis 1716, jusqu'à sa mort en 1734; précédés de son Portrait, par Milord BOLINGBROKE, *& d'une ébauche d'Eloge historique, par le Président de* MONTESQUIEU; *terminés par des Notes & des Lettres servant de pieces justificatives pour la campagne de 1708.*

TOME SECOND.

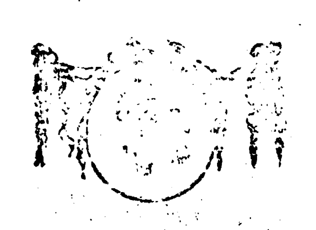


EN SUISSE,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVIII.

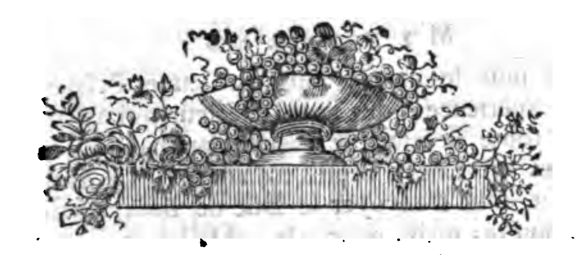
TOME SECOND.



EN SUISSE,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVIII.



MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK,
ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

A mon arrivée à Verfailles, je fus nommé pour commander l'armée en Dauphiné, à la place du Maréchal de Teffé; mais, peu après, cela fut changé. 1708.

L'Electeur de Baviere, depuis la perte de fes Etats, par la bataille d'Hochftet, en 1704, faifoit fa réfidence en Flandre, dont il étoit Vicaire général & Gouverneur perpétuel, & par conféquent il y commandoit l'armée des deux Couronnes. Monfeigneur le Duc de Bourgogne demandant avec empreffement de fervir cette année, le Roi ne crut pas pouvoir lui refufer cette grace, d'autant que le Duc de Vendôme, qui commandoit en Flandre, le fouhaitoit auffi, efpérant fans doute

1708. d'être plus le maître sous un jeune Prince sans expérience, que sous l'Electeur qui avoit servi toute sa vie, & même commandé les armées en Chef, depuis 24 années. Le Roi résolut donc d'envoyer le Duc de Bourgogne en Flandre; mais, pour cela, il falloit trouver des prétextes spécieux pour engager l'Electeur à se transporter sur le Rhin.

M. de Chamillart fit un projet magnifique qu'il crut praticable: il ne s'agissoit pas moins que de pénétrer en Allemagne, avec une armée formidable, de faire soulever la Baviere, & de se rendre maître de tout le pays, entre Munich & l'Alsace, afin d'établir une communication assurée avec la France. Saint-Fremont, Lieutenant Général, fut chargé d'aller faire goûter la proposition à l'Electeur, qui dans l'instant l'accepta; sur quoi Mgr. le Duc de Bourgogne fut nommé pour la Flandre, avec M. le Duc de Vendôme sous lui; l'Electeur pour le Rhin, & moi sous ses ordres: le Maréchal de Villars, qui y commandoit alors, fut nommé à ma place, pour le Dauphiné, à cause de l'incompatibilité qu'il y avoit entre l'Electeur & lui.

Je ne sus rien du projet dont Saint-Fremont étoit chargé, qu'après son retour de Compiegne, que le Roi lui ordonna de me le communiquer. Après l'avoir examiné à fond, je le trouvai impraticable en tout point; ainsi je crus qu'il falloit discuter l'affaire sérieusement avec le Roi, afin de ne me point attirer ensuite le blâme de ne l'avoir point exécuté.

Je suppliai Sa Majesté que, lorsque j'aurois l'honneur d'en raisonner avec Elle, Saint-Fremont y fût présent, comme étant mieux instruit que personne, tant du projet, que du pays. Je menai donc Saint-Fremont avec moi dans le Cabinet du Roi à Marli, & là nous eûmes une longue conversation, dans laquelle je fis voir clairement, de l'aveu même de Saint-Fremont, le ridicule du projet. Le Roi en fut si convaincu, qu'il me dit que j'avois raison, & qu'il me laissoit le maître de faire ce que je jugerois le plus à propos pour son service. Il ajouta de plus, avec un visage riant: „ Chamillart croit en savoir beaucoup plus „ qu'aucun Général; mais il n'y entend rien „ du tout ". Ce discours me surprit d'autant plus, que M. de Chamillart étoit le Ministre favori, & qui avoit toute la confiance du Roi: je gardai sur cela le silence; mais je compris de là que le Roi connoissoit parfaitement l'insuffisance de son Ministre; toutefois durant le cours de cette campagne, il ne laissa pas que de se laisser aller à ses idées extraordinaires, ainsi qu'on le verra dans la suite. 1708.

Je partis au mois de Mai pour Strasbourg, & l'Electeur y arriva quelques jours après. Notre armée étoit composée de soixante bataillons, & de cent cinquante escadrons; les ennemis en avoient davantage: cependant, par leurs manœuvres, ils faisoient voir qu'ils avoient dessein de garder la défensive sur cette frontiere. La situation du pays rendoit ce

1708. projet très-facile : car, par le moyen des lignes d'Etlinguen, qui barroient depuis le Rhin jusqu'à la montagne, ils nous bouchoient absolument le passage, à moins que nous ne voulussions nous enfourner dans la Forêt noire ; chose impraticable, vu les difficultés du pays & des subsistances. Il est vrai que quelques personnes croyoient, qu'au lieu de recevoir, pour ainsi dire, la loi des ennemis, nous devions, par nos manœuvres, les retenir sur le Rhin ; ou, s'ils s'en éloignoient, les obliger à revenir sur leurs pas, pour la défense de l'Empire : mais il n'étoit pas raisonnable de croire que le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, qui avoient, dès l'hiver, concerté leurs projets, fussent assez mal habiles pour ne pas voir comme nous, que, supposé que nous pussions forcer les lignes d'Etlinguen, & que nous nous portassions sur le Nekre, ils n'auroient rien d'essentiel à appréhender, tant que leur armée ne perdroit pas une bataille ; car se tenant auprès de Philisbourg, à cheval sur le Rhin, il ne nous étoit pas possible de pénétrer plus avant, de prendre des établissemens fixes, ni d'assûrer une communication libre avec notre pays, à moins que d'être infiniment supérieurs en nombre, & d'avoir pris d'avance de grandes mesures pour les voitures & autres choses nécessaires pour le service ; ainsi il auroit fallu de nécessité revenir prendre des quartiers en Alsace. Ils auroient donc été fort aises de nous voir nous amuser à des opérations,

qui n'auroient été de nul autre avantage que celui de la ſauve-garde, pour le Général, pendant qu'à l'imitation de ce que M. de Marlborough fit en 1704, le Prince Eugene ſe feroit porté diligemment en Flandre avec des forces conſidérables, pour y écraſer l'armée du Roi, & entamer la France de ce côté-là. 1708.

Je fis donc convenir l'Electeur, que nous ne pouvions ſonger, quant à préſent, à percer dans l'Empire, & qu'ainſi il falloit, en attendant une occaſion favorable, chercher à ſubſiſter aux dépens du pays ennemi, & à veiller à la conſervation du nôtre.

L'Electeur de Brunſwick étoit leur Généraliſſime, & le Prince Eugene commandoit ſous lui.

Comme je ſavois que Mgr. le Duc de Bourgogne avoit de grands deſſeins en Flandre, je crus devoir principalement avoir attention aux mouvemens des ennemis, afin de lui envoyer des troupes à meſure que les ennemis y en feroient paſſer: auſſi, dès la premiere nouvelle que nous eûmes, que les ennemis en faiſoient filer vers le Bas-Rhin, nous détachames M. de S. Fremont ſur la Sarre, & nous y formâmes, en différens camps, un corps de trente-cinq bataillons, & de cinquante-deux eſcadrons. Cependant l'Electeur de Brunſwick ſe tint derriere les lignes, & le Prince Eugene ſe rendit à Mayence.

Nous avions paſſé le Rhin à Strasbourg & au Fort Louis, & nous étions pour lors campés à Lichtenau; mais ſur l'avis de la marche

du Prince Eugene, nous repassâmes le Rhin, & avec une partie de l'armée nous allâmes sur la Sarre: pour y déterminer l'Electeur qui ne vouloit se dégarnir d'aucunes troupes, ni rester avec une petite armée, je lui faisois appréhender pour les places que nous avions de ce côté-là, comme aussi que les ennemis ne songeassent à pénétrer en France par la Lorraine; mais ma véritable raison étoit, que je ne voulois pas me laisser devancer en Flandre par le Prince Eugene, dont je sçavois que c'étoit le dessein.

1708.

Nous laissâmes le Comte du Bourg, Lieutenant Général, dans les lignes de la Loutre, avec trente bataillons & trente-sept escadrons, pour s'opposer à l'Electeur de Brunswick. Enfin, après bien des marches & contre-marches de la part des ennemis & de la nôtre, pendant un mois, nous apprîmes que le Prince Eugene étoit parti de Coblenz pour la Flandre; qu'il y avoit fait embarquer trente-six bataillons, pour le suivre, & que soixante-dix escadrons avoient aussi pris la même route par terre: sur cela, ayant reçu les ordres du Roi par un Courier, le 7 Juillet, je me séparai de l'Electeur à Rémick sur la Moselle, & il reprit le chemin d'Alsace avec beaucoup de chagrin, voyant qu'il y alloit rester les bras croisés.

J'emmenai avec moi trente-quatre bataillons, & soixante-cinq escadrons. Pour faire plus de diligence, je marchai par brigade à travers des Ardennes.

Nous avions appris à Rémick, que nos troupes en Flandre avoient surpris Gand ; 1708.
Bruges s'étoit rendu bientôt après ; de maniere que les affaires y avoient pris une heureuse face : aussi c'est ce qui détermina le Prince Eugene à diligenter la marche de ses troupes, afin de réparer, par le gain d'une bataille, la perte que les alliés venoient de faire.

Monseigneur le Duc de Bourgogne avoit d'abord eu envie de faire le siege d'Oudenarde, ce qui auroit été le droit du jeu ; mais ensuite il changea de dessein, & se détermina à celui de Menin. Pour cet effet il envoya à Tournai & à Lille le sieur de Bernieres, Intendant, pour y faire les préparatifs nécessaires. Ce Prince devoit se placer avec son armée entre la Lis & l'Escaut, vis-à-vis d'Oudenarde, & s'y retrancher pendant que le siege se feroit sur ses derrieres par des détachemens. Je devois en même temps m'approcher de Mons, afin d'être également à portée de veiller à la sûreté des places de la Meuse & de la Sambre, aussi-bien que de joindre la grande armée, si les ennemis se réunissoient pour secourir Menin. J'arrivai à Givet sur la Meuse le 11, & j'allai le même jour joindre à Florennes le corps de Saint-Fremont, qui faisoit mon avant-garde. Le 12, j'allai camper à la Bussiere sur la Sambre, où j'appris que le 11 il s'étoit donné un combat auprès d'Oudenarde. L'armée du Roi ayant passé l'Escaut à Gavre pour s'y venir camper, selon le projet ci-devant mar-

1708. qué, le Duc de Marlborough avoit paſſé en même temps à Oudenarde, & l'avoit attaqué.

M. de Bernieres qui m'avoit donné la nouvelle, me marquoit que les ennemis avoient remporté l'avantage, & que notre armée ſe retiroit du côté de Gand, fort en déſordre. Quoique j'euſſe réſolu de ſéjourner le lendemain, à cauſe des grandes traites que nous avions faites, je crus qu'il étoit important, dans la conjoncture préſente; de pouſſer promptement une tête à Mons. J'y fis donc marcher les vingt eſcadrons que j'avois avec moi; je donnai auſſi ordre que le reſte de mes troupes prit la route de Valenciennes à meſure qu'elles arriveroient, & de ma perſonne j'allai en poſte à Tournai, pour voir de plus près de quoi il étoit queſtion. J'y trouvai force débris de l'armée, auxquels M. de Bernieres fit donner la ſubſiſtance. Par la revue qui en fut faite, le nombre ſe montoit, tant à Tournai qu'à Lille & Ypres, à neuf mille & quelques Soldats; les ennemis nous avoient fait pareil nombre de priſonniers. Mon infanterie ne pouvant arriver de quelques jours, & la frontiere ſe trouvant totalement dégarnie, je répartis ces débris dans les trois ſuſdites places, & je fis en même temps avancer, des garniſons reculées, le peu de bataillons qui y étoient; car M. de Vendôme, dans la vue d'être ſupérieur aux ennemis, avoit tout mené en campagne, ayant à peine laiſſé de quoi garder les portes. Je ne puis le blâmer entiérement, mais

toutefois l'expérience avoit fait voir, dès 1706, que la perte d'une bataille avoit entraîné celle de la Flandre, faute de garnisons. 1708.

L'armée de Monseigneur le Duc de Bourgogne s'étoit retirée à Lovendeghem, derriere le canal qui va de Gand à Bruges; & les ennemis, après avoir séjourné quelques jours auprès d'Oudenarde, vinrent camper le 14 au pont d'Espierres, d'où le lendemain ils passerent la Lis, forcerent les lignes de Commines, qui n'étoient gardées que par une centaine de Soldats, & se camperent à Warwick.

Je me rendis le 14 à Lille, d'où, après avoir donné tous les ordres néceſſaires, je m'en allai le 17 à Douay pour y assembler mes troupes. J'eus soin de fournir de toutes sortes de munitions les places, & à mesure que mon infanterie arrivoit, je l'y distribuois, afin que, de quelque côté que l'ennemi se portât, il y pût trouver de la résistance.

Le Prince Eugene, de sa personne, s'étoit trouvé au combat d'Oudenarde; mais ses troupes, quoiqu'elles eussent plusieurs jours d'avance sur les miennes, n'arriverent pourtant en Flandre qu'après. Elles se tinrent dans le voisinage de Bruxelles & de Louvain, & n'en devoient partir que pour escorter un grand convoi que l'on préparoit.

J'en avertis Monseigneur le Duc de Bourgogne & M. le Duc de Vendôme; je leur représentai la nécessité de battre ce convoi, ou du moins de l'empêcher de passer; je propo-

1708. sai pour cet effet, qu'à jour nommé ils sortissent de Gand, avec la plus grande partie de leur armée; que je passerois en même temps l'Escaut à Condé, & que nous nous porterions tous sur la Dendre, pour attaquer le convoi, ou lui faire rebrousser chemin. M. de Vendôme ne voulut jamais y consentir, alléguant pour raison qu'il étoit bien posté à Gand; que, tant qu'il y seroit, les ennemis n'oseroient rien entreprendre, & qu'ainsi il ne vouloit en aucune façon songer à se déplacer. Je savois toutefois que les ennemis avoient résolu de faire le siege de Lille, & ils ne le pouvoient, sans faire venir de Bruxelles l'artillerie & tout le reste de l'attirail nécessaire. Autre convoi plus considérable se préparoit: je proposai que l'on prît des mesures pour l'attaquer; mais M. de Vendôme demeura toujours ferme dans son idée. Je ne laissai pas que de lui faire encore une proposition dont l'exécution auroit entiérement dérangé tous les desseins des ennemis, d'autant que nous aurions empèché la jonction de l'armée du Prince Eugene avec celle du Duc de Marlborough: ce fut que Mgr. le Duc de Bourgogne partiroit le soir de Gand, & viendroit le lendemain camper sur la hauteur d'Oudenarde du côté de Bruxelles, & que je me rendrois en même temps de Mortagne à Pottes & Escanaffe, où seroit la gauche de la grande armée. Cette situation réunissoit toutes nos forces, séparoit absolument celles des ennemis, & em-

pêchoit Marlborough de pouvoir regagner le Brabant & d'en rien tirer, à moins que de nous forcer derriere l'Escaut, chose moralement impossible, attendu que nous étions d'un tiers plus forts. Il ne pouvoit y avoir qu'une objection: savoir; que M. de Marlborough marcheroit à Bruges, où il arriveroit plutôt que nous: à cela je répondois que notre droite étant fort près de Gand, nous y pouvions être assez tôt pour le secourir; mais que le pire qui pourroit arriver, c'étoit de perdre Bruges: or la conservation du reste de nos places après une bataille perdue, nous en devoit consoler. Bref, rien ne se fit, tous les convois & l'armée du Prince Eugene passerent; après quoi les ennemis investirent Lille. J'y avois mis vingt-trois bataillons & trois régimens de Dragons. Le Maréchal de Boufflers s'y étoit renfermé avec MM. de Surville, de la Freséliere & de Lée, Lieutenans Généraux. 1708.

Voyant qu'on ne vouloit point se remuer, j'obtins qu'on m'envoyât le sieur Cheyladet, Lieutenant Général, avec quarante-un escadrons pour me mettre plus en état de couvrir nôtre pays, & d'inquiéter les ennemis.

J'avois proposé à la Cour aussi bien qu'à Monseigneur le Duc de Bourgogne & à M. de Vendôme, de songer à faire une entreprise assez considérable, ou pour obliger les ennemis à lever le siege, afin d'en empêcher l'exécution, ou pour nous dédommager de la perte de cette ville, si on nous laissoit

1708. faire. Je voulois que nous marchassions à Bruxelles; & que, nous rendant maitres de tout le Brabant, nous établissions par-là une communication libre & assûrée avec Gand & Bruges. Cela ne fut point du goût de M. de Vendôme, qui vouloit qu'on allât attaquer les ennemis à leur siege; mais qu'on ne s'ébranlât qu'après que leurs batteries auroient commencé à tirer: car M. de Vendôme soutenoit toujours que les ennemis n'oseroient faire le siege, & que le tout n'étoit qu'une feinte pour le déplacer de Gand.

Quelque rebuté que je dusse être du peu de cas que M. de Vendôme faisoit de mes avis, le desir de prévenir les malheurs dont nous étions menacés par le parti auquel on s'étoit déterminé, me fit encore hasarder une proposition. Je ne pouvois imaginer, qu'ayant donné aux ennemis le temps de se placer, ou du moins de reconnoître la situation qu'ils prendroient, & qu'étant présentement aussi forts que nous, il nous fût possible de les attaquer. Du temps que les armées étoient petites, on pouvoit, par des marches dérobées, tomber tout d'un coup sur un quartier foible, & secourir la place assiégée; mais il n'en étoit pas de même présentement que l'on avoit en tête une armée de cent mille hommes, capable de barrer tout un pays, & d'être de tous les côtés campée sur deux ou trois lignes.

M. de Marlborough étoit pour lors campé sur la Rône, de l'autre côté de l'Escaut,

avec ſon armée. Le Prince Eugene faiſoit le ſiege de Lille, avec ſoixante bataillons & quatre-vingts eſcadrons. Cette diſpoſition des ennemis me parut favorable pour le projet que j'avois à propoſer. C'étoit, que Mgr. le Duc de Bourgogne, paſſant l'Eſcaut à Gand, marchât droit à M. de Marlborough, comme s'il le vouloit combattre; qu'en même temps je partiſſe de derriere la Scarpe; où j'étois campé avec cent eſcadrons, & qu'ayant raſſemblé quarante bataillons tirés des garniſons, ce que je pouvois faire ſans que les ennemis le puſſent ſavoir, je marchaſſe droit au Prince Eugene, dont j'attaquerois les lignes qui n'étoient pas encore achevées. 1708.

La Cour goûta tellement cette propoſition, qu'elle m'envoya ordre de l'exécuter, ſi je le jugeois à propos; & j'avois déjà ſi bien pris mes meſures, que j'aurois été ſur le Prince Eugene, avec mon armée, avant qu'il eût pu ſavoir que j'en avois une. Mais M. de Vendôme, qui ne vouloit pas démordre de ſon idée, de marcher tous enſemble, me fit envoyer un ordre poſitif de Mgr. le Duc de Bourgogne, pour l'aller joindre incontinent, nonobſtant tout autre ordre du Roi. J'aurois pourtant pu ne pas obéir; mais la crainte qu'il n'arrivât quelque malheur à Mgr. le Duc de Bourgogne, dont on n'auroit pas manqué de rejetter la faute ſur moi; joint à ce que je ne pouvois être ſûr de battre le Prince Eugene, me détermi-

na à marcher pour joindre la grande armée,
1708. ſelon le rendez-vous qui m'avoit été donné.

Je raſſemblai donc à Mons trente-cinq bataillons, & quatre-vingt dix-huit eſcadrons, & j'en partis le 28 Août, pour aller à Herines, au delà d'Enghien. Mgr. le Duc de Bourgogne arriva le même jour à Ninove; ainſi notre jonction devint ſûre, nous trouvant tous deux couverts par le ruiſſeau de Viane. La Cour avoit craint que nous ne trouvaſſions de grandes difficultés, & que M. de Marlborough ne vînt m'attaquer dès que j'aurois eu paſſé l'Haine; mais celui-ci avoit ſon plan fait, & ne vouloit riſquer le haſard d'une action que dans les poſtes reconnus autour de Lille; il n'étoit même venu ſur la Rône, que pour la commodité des fourrages, & pour être plus à portée de nous obſerver, & d'avoir des nouvelles de Bruxelles. Dès qu'il vit que nous avions fait notre jonction, il repaſſa l'Eſcaut, & ſe retira en dedans de la Marque, près de Lille (*a*).

Le ſoir que j'arrivai au camp de Mgr. le Duc de Bourgogne, je pris le mot de M de Vendôme, le Roi me l'ayant ordonné par écrit; après quoi je reſtai ſans autre fonc-

---

(*a*) Voyez toutes les lettres placées à la fin de ce volume, qui regardent cette campagne de 1708. Elles ſont auſſi curieuſes & inſtructives pour les gens de guerre, que juſtificatives de la conduite du Maréchal de Berwick.

tion, que d'être attaché à la personne du Prince. J'avois fait mon possible pour ne pas venir en Flandre, par la raison que je ne croyois pas qu'un Maréchal de France pût obéir à d'autre qu'à un Prince du Sang, & que je ne voulois pas qu'on me reprochât d'avoir établi un pareil exemple; mais le Roi voulut absolument que je marchasse en Flandre, & quant à la difficulté de prendre le mot, il voulut que je le prisse une fois par obéissance à ses volontés: il avoit même été si piqué de mon refus, qu'il avoit eu envie de faire partir de Paris les trois plus anciens Maréchaux de France pour aller prendre le mot de M. de Vendôme; il en fut empêché par M. de Chamillart & Madame de Maintenon. Il sembloit que M. de Vendôme devoit être fort content de la décision du Roi, & que c'étoit à moi seul d'en être fâché; toutefois il ne put jamais me pardonner d'avoir osé mettre l'affaire en doute, il n'y a sorte de dégoûts qu'il ne cherchât à me donner. Le 30 Août, notre armée, composée de cent quarante bataillons, & de deux cent cinquante escadrons, marcha à Lessines, le lendemain à Brac, le 1er. de Septembre auprès de Tournai, & le 2 nous passâmes l'Escaut. 1708.

Il fut alors question de savoir par où l'on iroit attaquer les ennemis. Je proposai d'aller camper à trois quarts de lieue de Pont-à-Tressin, la gauche à peu près vers Cisoin, & la droite vers les marais de Wilhem, afin de voir si l'on pourroit tenter le passage de la

1708. Marque en cet endroit, & de faire des chemins par notre droite & notre gauche, pour aller vers Pont-à-Marque, ou vers la Basse-Marque, & par ce moyen tâcher de dérober quelques marches aux ennemis. M. de Vendôme fut d'avis de gagner au plus tôt le chemin de Douay, afin d'avoir le gros canon qu'il y avoit ordonné, & avec lequel il prétendoit ruiner & ouvrir les retranchemens des ennemis. Nous nous mîmes donc en marche le 3, & prîmes la route de Cissoin, d'où M. de Vendôme assûroit que nous pourrions remonter la Marque par une belle plaine; mais dès que nous fûmes à une lieue & demie de Tournai, tous les gens du pays & Paysans nous vinrent dire que ce chemin-là étoit très-difficile, coupé de bois & de marais; ce qui obligea Mgr. le Duc de Bourgogne de représenter à M. de Vendôme, qu'il valoit mieux suivre le chemin d'Orchies, que de se fourrer dans un pays si serré, & si à portée des ennemis, qui, par les Ponts-à-Tressin & à Bouvines, pouvoient tomber sur notre arriere-garde. M. de Vendôme se fâcha d'abord, & s'en prit à moi, avec des expressions très-vives, auxquelles, par respect pour Mgr. le Duc de Bourgogne, je ne repliquai pas; mais ayant ensuite lui-même parlé aux gens du pays, il changea son ordre de marche, & nous prîmes le chemin d'Orchies, où nous campâmes le soir.

Quelques personnes ont voulu débiter depuis, que M. de Vendôme vouloit aller atta-

quer

quer les ennemis par les Ponts-à-Treſſin & à Bouvines, & que c'eſt moi qui l'empêchai ; 1708.
mais je puis aſſûrer & prouver que dans la diſpute, que nous eûmes enſemble, il ne fut queſtion ſeulement que du chemin que l'on prendroit, pour aller à Pont-à-Marque, où M. de Vendôme avoit déterminé la marche ; car pour moi j'avois toujours été d'avis d'aller droit au Pont-à-Treſſin.

Le lendemain 4, nous allâmes à Mons en Puelle : en y arrivant, nous découvrîmes l'armée ennemie qui arrivoit auſſi dans la plaine entre Seclin & Lille, & qui étendoit ſa droite vers Noyelles ; ſa gauche débordoit les marais de Fretin, à deux lieues de Mons en Puelle. Il fut réſolu de camper le ſoir dans le terrein où nous étions, & de faire ſeulement occuper Pont-à-Marque, diſtant d'une petite lieue du camp ennemi, par quelques brigades d'infanterie. M. d'Artagnan, Lieutenant Général, y marcha, & les poſtes que les ennemis y avoient ſe retirerent à ſon approche. Nous fîmes auſſi occuper les châteaux d'Attiche & de Laſſeſſoir.

Le 5, nous allâmes ſur les hauteurs d'Avelin & d'Attiche, reconnoître la ſituation des ennemis. Les avis furent partagés : M. de Vendôme opinoit de les attaquer ; mon ſentiment étoit contraire au ſien, ſur ce que les ennemis ſe trouvant dans une belle plaine, où ils ſe pouvoient remuer commodément, nous ne pouvions aller à eux qu'en défilant au travers d'un bois & d'un pays fort coupé

1708. de haies, de maniere que, lorsque nous voudrions déboucher, ils nous chargeroient avant que nous pussions nous former; de plus, la situation du terrein étoit telle, que, quand même ils nous auroient laissé former, nous ne pouvions marcher ensuite en avant sans être pris en flanc par la droite & par la gauche. La raison en étoit claire; savoir, que le terrein entre la haute Deule & les marais de la Marque, par où il falloit nécessairement passer, s'élargissoit toujours en allant aux ennemis.

Quoi qu'il en soit, M. de Vendôme continuant dans son sentiment, mais tombant d'accord qu'on ne pouvoit aller aux ennemis sans faire auparavant des chemins pour les colonnes; ordonna qu'on y travaillât dans l'instant; toutefois, malgré le grand nombre de travailleurs, ils ne purent être faits que le 7 au soir, de maniere que les ennemis ayant de leur côté commencé, dès le 5, à se retrancher, il est aisé de juger que nous n'aurions pas été bons marchands de cette affaire, puisque leurs retranchemens furent finis & très-élevés le 7. Leur droite étoit appuyée aux marais de la Deule auprès de Noyelles; leur centre étoit aux deux villages d'Entieres, qui faisoit un ventre en avant, & leur gauche s'étendoit par-delà Fretin.

Il est à remarquer que M. de Vendôme, en arrivant le 4 à Mons en Puelle, ne parla nullement d'attaquer les ennemis, & même

il n'étoit pas possible ce jour-là de le pouvoir faire; car, comme le pays étoit fort coupé, 1708. la marche avoit été très-lente, & toutes les troupes n'arriverent que dans la nuit.

L'on visita encore la position des ennemis, & mon sentiment, aussi-bien que celui de la plupart des Officiers Généraux, fut, qu'on ne pouvoit, sans une perte presque assurée, les attaquer dans le poste qu'ils occupoient. M. de Vendôme soutint toujours que la chose étoit facile, & qu'il répondoit, avec son gros canon, de chasser les ennemis de leurs retranchemens, sans considérer que leur terrein étoit de beaucoup supérieur au nôtre. Monseigneur le Duc de Bourgogne ne voulut pas décider par lui-même d'une matiere si grave & si délicate; ainsi il prit le parti d'envoyer un Courier au Roi pour recevoir ses ordres: M. de Vendôme écrivit en même temps. La réponse fut qu'il falloit attaquer les ennemis, & que M. de Chamillart partoit pour venir à l'armée expliquer plus amplement les intentions de Sa Majesté. Jusques-là il n'y avoit que peu ou point de temps perdu; car le Courier fut de retour le 8 au matin; & M. de Chamillart arriva le lendemain. Aussi-tôt l'on tint conseil, où assista Monseigneur le Duc de Bourgogne, Monseigneur le Duc de Berry, qui étoit Volontaire, M. de Vendôme, M. de Chamillart & moi. Le Ministre déclara que le Roi vouloit absolument, qu'au hasard de tout ce qui en pourroit arriver, nous attaquassions les ennemis.

1708. L'on ne songea donc plus qu'aux moyens de l'exécuter. Pour cet effet nous passâmes tous les fonds & bois, & nous campâmes de l'autre côté de la Marque, à un quart de lieue du camp ennemi, notre droite à Ennevelin, & notre gauche à Phalempin : ni l'une, ni l'autre n'étoit appuyée, ni couverte par chose au monde. Nous reconnûmes les retranchemens dès le soir, & l'on crut qu'il falloit encore le faire le lendemain matin. Nous nous approchâmes à la portée du mousquet ; notre canon cependant tiroit tout le jour sur les villages d'Entieres, sans d'autre effet que d'obliger les ennemis à n'y laisser que quelques petits postes.

Le rapport que nous fîmes de la bonté du poste, & des retranchemens ennemis, le sentiment unanime de presque toute l'armée, & ce que M. de Chamillart avoit vu par lui-même, joint à ce que M. de Vendôme tomboit d'accord que la chose étoit devenue impraticable, tout cela, dis-je, fit résoudre M. de Chamillart de suspendre toute résolution jusqu'au retour d'un Courier qu'il dépêcha au Roi. La réponse fut conforme à nos avis ; ainsi l'on prit le parti de s'approcher de l'Escaut pour tâcher d'empêcher qu'il ne passât plus de convois ; car il étoit indubitable que, sans de nouveaux secours, les ennemis manqueroient de tout, avant que de pouvoir se rendre maîtres de Lille. Nous ne laissâmes pas de rester encore trois jours à Pont-à-Marque sans que jamais j'en aye su la raison. Pendant ce séjour, deux convois venant de

Bruxelles passerent tranquillement, quoique nous fussions informés de leur départ, & cela parce qu'on nous disoit, quand nous voulions en parler, qu'il n'étoit pas question de l'empècher, & que le Roi ne vouloit pas que l'on songeât à autre chose qu'à combattre les ennemis. 1708.

Le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, voyant la mauvaise position de notre armée, vouloient à toute force, pendant la nuit, abattre leurs retranchemens pour nous attaquer; mais par bonheur les Députés des Etats Généraux n'y voulurent jamais consentir, alléguant que, puisqu'ils espéroient prendre Lille sans combattre, il ne falloit pas mettre l'affaire au hasard, sur-tout se trouvant si éloignés de chez eux, que la retraite, en cas de malheur, seroit très-difficile. Je suis persuadé que si ce projet eût été exécuté, nous aurions été battus à plate couture, d'autant que nos flancs étoient découverts, & que nous n'avions pas assez de fond & de terrein pour nous pouvoir remuer.

Nous décampâmes le 14 Septembre, & notre retraite s'étant faite en bon ordre, nous campâmes le même jour à Bersée. M. de Chamillart retourna à la Cour. Le lendemain nous allâmes à Orques auprès de Tournai, & le 16 au matin nous passames l'Escaut. M. de Chemeraut, Lieutenant Général, fut détaché avec vingt-trois bataillons & quarante escadrons pour aller masquer Oudenarde: le reste de l'armée fut étendu depuis Berkem,

Escanaff, Pottes, & Hérines, jusqu'au Saul-
1708. soy, où étoit le quartier général. Comme on craignoit que les ennemis ne tirassent des convois d'Ostende, tout autre passage leur étant bouché, l'on ordonna au Gouverneur de lâcher les eaux, afin d'inonder les bords du canal depuis Plassendal jusqu'à Nieuport, ce qui rendroit la marche des convois très-difficile.

Le Comte de Bergueick, qui étoit Surintendant des Finances du Roi d'Espagne en Flandre, & qui gouvernoit toutes les affaires de Sa Majesté Catholique en ce pays-là, voyant que la résolution étoit prise de se porter derriere l'Escaut, avoit projetté de surprendre Bruxelles, où, si cela ne se pouvoit, de le prendre de vive force : il comptoit qu'il étoit possible d'en venir à bout en deux jours, attendu qu'il y avoit une très-foible garnison. Pour cet effet, dès le lendemain de notre arrivée au Saulsoy, l'on détacha dix bataillons Espagnols, douze François, & quelque cavalerie, aux ordres du Comte de la Motte, Lieutenant Général. Il s'approcha de Bruxelles; mais, comme les ennemis en ayant eu vent y avoient fait entrer des troupes de celles qui étoient restées en garnison dans le Brabant, Bergueick jugea que l'affaire deviendroit trop sérieuse si on l'attaquoit de force, & que cela nous détourneroit de l'objet principal, qu'on s'étoit proposé, de barrer les passages à tous les convois : on venoit même d'être averti que l'on en préparoit

un très-confidérable au Sas-de-Gand, à l'Eclufe & à Oftende; ainfi il fit retourner le 1708.
Comte de la Motte avec fes troupes derriere le canal entre Gand & Bruges. Le Duc de Vendôme, qui avoit envie lui-même d'aller fe mettre à la tête de ce Corps, vouloit que l'on pourfuivît le deffein du fiege de Bruxelles, & ce ne fut qu'au bout de deux jours qu'on le détermina à n'y plus fonger; ce qui retarda de deux jours la marche des troupes du Comte de la Motte, & donna le temps à quatre ou cinq mille hommes nouvellement débarqués à Oftende de fe faifir du pofte de l'Effingue, & de le fortifier.

Le Comte de Bergueick, qui vint enfuite à l'armée, me preffa fi fort d'aller faire un tour du côté de Gand & de Bruges, que j'y confentis, dans la vue de pouvoir être plus en état de dire mon avis, après avoir vifité le pays. Je partis donc le 24 Septembre; & en arrivant à Gand, j'appris que les ennemis faifoient partir d'Oftende un grand convoi pour leur armée devant Lille; fur quoi j'écrivis, pour diligenter la marche des troupes qui revenoient d'auprès de Bruxelles, & je pris fur moi de faire venir deux régimens de Dragons du camp du fieur de Chemeraut, afin de groffir le Corps de la Motte: je fis auffi partir la nuit les bataillons qui fe trouverent arrivés. Le 25, j'allai à Bruges. Le 26, onze bataillons y arriverent avec une partie de la Cavalerie & des Dragons, le refte devoit s'y rendre la nuit; ainfi le Comte

1708. de la Motte m'ayant consulté, (car je n'avois nulle autorité pour commander) résolut de marcher le lendemain vers le canal de l'Effingue, & d'envoyer d'avance tous ses Grenadiers se saisir d'Odembourg. Son corps d'armée consistoit en trente-quatre bataillons & soixante-trois escadrons, dont quarante-deux de Dragons. La même nuit, il eut avis que le Duc de Marlborough marchoit en grande diligence à Rousselar; avec un corps très-considérable, afin de faciliter & assûrer le passage du convoi. Sur cette nouvelle, qui paroissoit d'autant plus vraisemblable, que la continuation, ou la levée du siege de Lille sembloit dépendre de la sûreté de ce convoi, je conseillai au Comte de la Motte de s'avancer avec le gros de ses troupes, seulement à moitié chemin d'Odembourg, dont il se saisiroit au plutôt, & puis d'attendre des nouvelles plus positives par le retour de ses partis, afin de se décider ensuite en exécution des ordres qu'il avoit du Duc de Vendôme, lequel lui mandoit d'attaquer les ennemis forts ou foibles. Il se mit en marche le 27, & je repris le chemin de Gand, d'où le lendemain je retournai joindre Monseigneur le Duc de Bourgogne. Le Comte de Bergueick avoit de Bruges écrit par un Courier, à ce Prince, de m'ordonner de prendre le commandement des troupes du Comte de la Motte; mais par le retour je reçus une lettre, par laquelle il me mandoit de me rendre au plutôt auprès de lui.

Le détachement envoyé par le Comte de la Motte pour se saisir d'Odembourg, avoit été prévenu par six cents hommes des ennemis; & nos gens ne les y attaquerent pas. Cependant le convoi étant sorti d'Ostende sans qu'on en eût des nouvelles, chose surprenante, (car Plassendal n'en étoit qu'à une lieue) avoit passé à l'Effingue, & de là à Slippe, continuant sa route par le dedans du Mordeick. M. le Comte de la Motte s'étant porté avec ses troupes sur le susdit Mordeick, y apprit que le convoi étoit déjà passé, sur quoi il marcha droit sur Winendal pour tâcher de le joindre: il y trouva dix-huit bataillons & cinq cents chevaux ennemis qui s'étoient placés entre deux bois, dans un terrein fort étroit. Il mit aussi-tôt ses troupes en bataille, son infanterie sur quatre lignes, ses Dragons derriere sur trois, & la cavalerie encore plus en arriere sur deux lignes. Après avoir canonné pendant une demi-heure, il fit marcher son infanterie pour commencer l'attaque; mais aux premieres décharges que firent sur elle quelques bataillons ennemis postés à droite & à gauche dans les bois, elle plia, & il ne fut plus question de la pouvoir faire remarcher en avant: les Dragons s'avancerent un peu pour donner le temps à l'infanterie de se rallier, & essuyerent un très-gros feu, dont ils eurent beaucoup de monde de tué. Pendant tout ce temps, le convoi filoit toujours par les derrieres, & la nuit étant survenue, le Comte 1708.

de la Motte jugea à propos de ſe retirer vers
1708. Bruges, dans la crainte qu'avant le matin le Duc de Marlborough n'arrivât ſur lui avec des forces ſupérieures.

Jamais homme de guerre ne s'y prit ſi mal; car au lieu de n'attaquer les ennemis que par le même front qu'ils occupoient, s'il leur avoit ſeulement oppoſé partie de ſes troupes, & ſi avec le reſte il avoit tourné l'un des bois, les ennemis étoient défaits, & le convoi pris.

L'on ne pouvoit ſur cela blâmer, ni Monſeigneur le Duc de Bourgogne, ni le Duc de Vendôme; car enfin, malgré le retardement qu'avoit cauſé l'affaire de Bruxelles, les troupes étoient arrivées à temps, & étoient en aſſez grand nombre, ſi le Comte de la Motte eût ſu s'en ſervir.

Toutes les fautes, qu'il commit, étoient énormes; 1°. de n'avoir pas vu lui-même ſi l'inondation avoit été faite ſelon les ordres donnés; 2°. ayant commandé depuis ſix ans dans ce pays, de n'avoir pas eu des gens affidés pour l'avertir dans le moment que le convoi ſortoit d'Oſtende; 3°. d'avoir fait une diſpoſition ſi ridicule pour attaquer un ennemi qui lui étoit inférieur de plus de moitié, mais il falloit principalement blâmer la Cour, qui l'avoit placé dans un poſte de cette importance; auſſi eſt-ce le plus ſouvent ce qui cauſe les malheurs qui arrivent à la guerre; l'on n'a pas aſſez d'attention à ne ſe ſervir que de gens capables & expérimentés, & d'ordinaire la préférence eſt

donnée à ceux qui ont le plus de crédit & de faveur.

1708.

Le Duc de Vendôme, fâché de ce qui venoit d'arriver, partit lui-même pour Bruges le 2 Octobre, afin d'y disposer toutes choses de maniere qu'il ne passât plus de convois à l'avenir. Dès qu'il y fut arrivé, il rassembla toutes les troupes qui y étoient, faisant cinquante-un bataillons & soixante-trois escadrons, & se campa, la droite au Mordeick, & la gauche au canal qui va de Bruges à Plassendal, ayant son quartier à Odembourg, derriere le centre de la ligne: il envoya à Nieuport pour faire lâcher les eaux, lesquelles crûrent à un tel point que les bords de la digue, qui va de l'Effingue depuis Steenbrug jusqu'à Ostende, furent inondés.

Le Duc de Marlborough, sachant la situation du camp du Duc de Vendôme, marcha du camp de Ronques le 7, avec soixante bataillons & cent escadrons, à dessein de l'attaquer. Il arriva le même jour à Rousselar, d'où le lendemain il marcha à Tourout. Le Duc de Vendôme eut bien de la peine à se laisser persuader par les Officiers Généraux de se retirer du trou où il s'étoit mis; car, en cas de malheur, il étoit impossible qu'un seul homme s'en sauvât, & il ne s'y détermina que sur ce que ces Messieurs firent lâcher exprès les eaux, qui commençoient déjà à inonder son camp.

Le Duc de Marlborough, instruit de la re-

1708. traite du Duc de Vendôme, retourna à Rousſelar: il fit viſiter Odembourg & la digue de l'Effingue; pour voir s'il ne pourroit pas encore faire venir un convoi; mais comme le Duc de Vendôme avoit mis dans le Poldre nouveau quinze bataillons, & deux régimens de Dragons, ſous le feu deſquels il falloit néceſſairement paſſer pour aller par la digue à l'Effingue, il ordonna qu'on raſſemblât des bateaux, afin de faire venir par l'inondation les poudres & autres munitions néceſſaires pour la continuation de leur ſiege. Le Duc de Vendôme ramaſſa auſſi nombre de bateaux, dont il fit une petite flotte: le ſieur de Langeron, Lieutenant Général de la Marine, étant en même temps ſorti de Nieuport avec force chaloupes & bateaux, on vint à bout d'empêcher la navigation des ennemis ſur les inondations; mais ce ne fut qu'après qu'ils eurent fait paſſer cent cinquante milliers de poudre, de l'argent, de l'eau-de-vie & du ſel, dont ils manquoient beaucoup.

Le Duc de Vendôme, jugeant que l'unique moyen d'être en repos de ces côtés-là ſeroit de ſe rendre maître du poſte de l'Effingue, y envoya le ſieur de Puyguion, Lieutenant Général. On ouvrit la tranchée ſur la digue, & l'on mit du canon en batterie; mais comme la digue étoit fort étroite, on auroit eu bien de la peine à chaſſer les ennemis du village, qu'ils avoient bien retranché par la tête; ainſi le Comte de la Motte, qui s'y étoit auſſi rendu de Bruges avec quelques

troupes, fit une disposition pour l'attaquer de toute part. Le 25 Octobre, les Grenadiers & détachemens passerent au travers des inondations & Watregans, forcerent le village par les derrieres, & y prirent tout ce qu'il y avoit de Soldats, au nombre de douze cents Anglois & Hollandois, & soixante Officiers. On mit à l'Effingue quatre bataillons, qui eurent ordre de s'y bien fortifier, afin de pouvoir, pendant l'hiver, garder ce poste, absolument nécessaire pour la communication avec Bruges. 1708.

Pendant que l'on se préparoit à l'attaque de l'Effingue, le sieur d'Albergotti, Lieutenant Général, avoit un jour pressé vivement Monseigneur le Duc de Bourgogne de passer l'Escaut & la Lis avec toute son armée, pour se joindre à Deinse au Duc de Vendôme, & puis marcher tous ensemble pour attaquer le Duc de Marlborough à Rousselar. Cette proposition n'étoit point de mon goût, par plusieurs raisons. Il nous falloit passer deux rivieres sous la vue d'Oudenarde, & puis faire neuf grandes lieues, le tout sans que Marlborough en fût averti, ce qui ne se pouvoit croire: si donc il nous attendoit de pied-ferme, il étoit certain que son poste étoit bon; & s'il ne l'étoit pas, il n'avoit qu'à se replier derriere la Lis, & par-là il nous en barroit le retour, & nous obligeroit, pour revenir derriere l'Escaut, à faire le tour par Gand. Il pouvoit aussi, pendant cette marche, trouver peut-être moyen de faire venir de nou-

1708. veaux convois de Bruxelles: toutefois ne voulant point que mon avis seul empêchât l'exécution du projet, s'il étoit bon, je suppliai Mgr. le Duc de Bourgogne d'en écrire au Duc de Vendôme. Celui-ci fit réponse que la proposition ne valoit rien, alléguant à peu près les mêmes raisons que moi; & de peur que Mgr. le Duc de Bourgogne ne voulût l'entreprendre, il envoya un Courier à la Cour, & attira du Roi une défense formelle d'exécuter ce projet. Peu de jours après, Albergotti fut envoyé à Bruges, avec quelques bataillons de renfort: il ne manqua pas de faire la même proposition au Duc de Vendôme, qui alors l'approuva, & en écrivit à Mgr. le Duc de Bourgogne. Ce Prince lui répondit que, comme il ne lui donnoit pas de raisons pour détruire celles qu'il lui avoit alléguées auparavant, il ne croyoit pas qu'il dût présentement changer de sentiment. Le lendemain il arriva un Courier de la Cour, avec ordre de faire tout ce que le Duc de Vendôme proposeroit; ainsi on fit dans l'instant toutes les dispositions pour la marche, & l'on avertit le Duc de Vendôme, que Mgr. le Duc de Bourgogne seroit, le 27, à Deinse. Le Duc de Vendôme récrivit pour le supplier de n'y arriver que le 30, afin que l'affaire de l'Effingue finie, il pût mener avec lui toutes les troupes; mais, pendant cet intervalle, nous apprîmes que, le 22, le Maréchal de Boufflers avoit battu la chamade, pour la ville de Lille, & s'étoit retiré

dans le citadelle ; ce qui mit fin au projet, & il fallut attendre de nouveaux ordres de la Cour, sur ce qu'il y avoit à faire. 1708.

Nous avions écrit continuellement depuis notre retour auprès de Tournai, pour savoir les intentions du Roi, croyant qu'il convenoit de n'être pas embarrassé, en cas que la place se rendît, mais nonobstant les différens projets que nous envoyâmes, jamais nous n'eûmes d'autre réponse, sinon qu'on ne pouvoit se résoudre à songer que Lille se perdroit, & qu'il ne tenoit qu'à nous de l'empêcher, ou du moins d'en rendre la prise inutile aux ennemis.

Mgr. le Duc de Bourgogne & moi étions d'avis, qu'il étoit impossible de barrer aux ennemis le passage du canal & de l'Escaut, & qu'ainsi il falloit songer uniquement à garder le premier, afin de conserver Gand & Bruges. Pour cet effet, nous voulions mettre derriere le canal un nombre de troupes capable de le défendre, & nous porter, avec le reste de l'armée, dans l'Artois, pour couvrir la France, & empêcher les ennemis de continuer à vivre à nos dépens. Nous fûmes confirmés dans notre sentiment, par la nouvelle que nous eûmes, qu'ils avoient mis à la Bassée treize bataillons & trente escadrons; qu'ils y faisoient travailler à force, pour la mettre en état de défense, & que de plus ils avoient poussé à Lens un gros corps de troupes.

Mgr. le Duc de Bourgogne, persuadé qu'il

n'y avoit plus de temps à perdre pour se dé-
1708. terminer, envoya à Bruges le sieur de Contade, Major Général de l'armée, pour représenter au Duc de Vendôme les inconvéniens de notre situation, & lui proposer notre idée; mais le Duc de Vendôme ne voulut, ni écouter notre Ambassadeur, ni lire le Mémoire qu'il portoit; ainsi il fut obligé de revenir. Il rapporta, pour toute réponse, que le Duc de Vendôme seroit aussi au Saulsoy, le 1er. de Novembre, & qu'alors il verroit le parti qu'il y auroit à prendre, ensuite des conférences que nous devions avoir avec le sieur de Chamillart. Le Roi sachant que nos avis étoient partagés, le renvoyoit encore à l'armée; pour nous obliger à garder l'Escaut, & même il lui avoit ordonné, en cas qu'il nous trouvât en marche pour exécuter notre projet, de nous faire incontinent retourner d'où nous venions. Le Sr. de Chamillart arriva le 31 Octobre, & le Duc de Vendôme le lendemain.

Le 2 de Novembre; on tint Conseil, où l'on débattit le parti à prendre. Le Duc de Vendôme insista toujours qu'il falloit marcher au Duc de Marlborough pour le combattre, ou que, si cela ne se pouvoit, il falloit barrer aux ennemis tout chemin de retour, afin de les réduire à la nécessité de mourir de faim, ou de demander la paix. Je soutenois que, comme il n'étoit pas possible que nous pussions empêcher les ennemis de se faire un passage en

quel-

quelque endroit, attendu la prodigieuse étendue de pays qu'il nous falloit garder, il étoit nécessaire d'exécuter ce que nous avions proposé auparavant, afin de garder quelque chose. Je réprésentois aussi que, si nous nous obstinions à rester dans la situation où nous étions alors, il nous arriveroit quelque catastrophe fâcheuse. 1708.

Le sieur de Chamillart, qui avoit le pouvoir de décider, détermina qu'on resteroit derriere l'Escaut & le canal, jusqu'après la prise de la citadelle de Lille; ensuite de quoi on verroit ce qu'il y auroit à faire; que, pour défendre plus facilement l'Escaut, on feroit des digues, pour faire regonfler la riviere, & en inonder les bords, depuis Gand jusqu'à Tournai. Le sieur de Chamlay, que le Roi avoit envoyé avec son Ministre, & moi, nous eûmes beau représenter que la chose étoit impossible, Chamillart conclut qu'elle étoit facile, & l'on se mit en devoir de le faire; mais jamais l'on ne put parvenir, qu'à former par-ci par-là quelque flaques d'eau.

M. de Chamillart repartit peu de jours après; &, comme il avoit été témoin lui-même des vivacités du Duc de Vendôme, sur mon chapitre, il obtint la permission, pour que je retournasse en Alsace: je l'en avois fort sollicité, d'autant que la jalousie du Duc de Vendôme contre moi ne pouvoit être que très-préjudiciable au bien du service. Je reçus mon ordre le 14 Novembre; je par-

tis le 16, & le 22 j'arrivai à Strasbourg.
1708. J'avois ordre de ne point séparer l'armée du Rhin, jusqu'à ce que la campagne fût finie en Flandre.

Pendant que j'étois au Saulsoy, je reçus secrétement une lettre du Duc de Marlborough, qui me marquoit que la conjoncture présente étoit très-propre pour entamer une négociation de paix; qu'il falloit en faire la proposition aux Députés des Etats Généraux, au Prince Eugene & à lui Marlborough; qu'ils ne manqueroient pas de la lui communiquer; & qu'il feroit tout de son mieux pour la faire accepter. Rien ne pouvoit être plus avantageux que cet avis du Duc de Marlborough: cela nous ouvroit une porte honorable, pour finir une guerre onéreuse. J'en parlai à Mgr. le Duc de Bourgogne, & à M. de Chamillart, qui envoya aussi-tôt un Courier au Roi pour recevoir ses ordres sur la réponse. Le Roi les envoya à M. de Chamillart, qui, par un excès de politique, s'étoit imaginé que cette proposition de Marlborough ne provenoit que de la mauvaise situation, où se trouvoit l'armée des Alliés.

* Voy. la note n. 3. J'avoue que ce raisonnement me passoit; & par la maniere dont Marlborough m'avoit écrit, j'étois persuadé que la peur n'y avoit aucune part, mais seulement l'envie de finir une guerre, dont toute l'Europe commençoit à se lasser. Il n'y avoit aucune apparence de mauvaise foi dans tout ce qu'il me mandoit, & il ne s'étoit adressé à moi, que dans la

vue de faire passer la négociation par mes mains, croyant que cela pourroit m'être utile. 1708.
M. de Chamillart me dicta la réponse que je devois faire, & je la trouvai si extraordinaire, que je l'envoyai en françois, afin que le Duc de Marlborough pût voir qu'elle ne venoit pas de moi: en effet, il en fut si choqué, qu'on ne put retirer de cette ouverture aucun fruit pour la paix. Je suis même persuadé que cela fut principalement cause de l'aversion que le Duc de Marlborough montra toujours depuis, pour la pacification.

Dès que je fus parti du Saulsoy, l'Electeur de Baviere, qui étoit revenu à Mons depuis six semaines, forma, de l'avis du Comte de Bergueick, le dessein de prendre Bruxelles. En effet, ayant rassemblé un corps de troupes, il y marcha, & en fit le siege. Le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, se trouvant maîtres de la ville de Lille, & ne croyant pas avoir besoin de toute leur armée pour le siege de la citadelle, dont l'investissement étoit très-court & très-facile, résolurent de secourir Bruxelles. Ils marcherent donc avec le gros de leurs troupes sur l'Escaut, & dans la nuit le passerent, tant à Oudenarde, que sur des ponts qu'ils firent, sans trouver aucun obstacle, & même à l'insu de nos troupes qui bordoient cette riviere, de maniere que le matin tous les différens Corps qui y étoient répartis, voyant les ennemis marcher à eux, se replierent en grand désordre sur le quartier général au Saulsoy. Les ennemis conti-

nuerent leur marche en toute diligence ſur
1708. Bruxelles, & l'Electeur fut obligé d'en lever le ſiege avec tant de précipitation, qu'il abandonna ſon canon, ſes munitions de guerre & de bouche, tous ſes bleſſés & malades. Mgr. le Duc de Bourgogne, avec le Duc de Vendôme, ſe retira ſous Douay. Les ennemis, après avoir exécuté leur projet, retournerent auprès de Lille.

Le Duc de Vendôme étoit ſi convaincu que les ennemis ne pouvoient forcer aucun paſſage ni ſur l'Eſcaut, ni ſur le canal, qu'il avoit, la veille de l'eſclandre, mandé à la Cour, que l'on fût en repos, & qu'il en répondoit. Le Roi apprenant le lendemain que le contraire étoit arrivé, & d'ailleurs ennuyé des mauvaiſes manœuvres de toute cette campagne, en fut ſi outré, qu'il envoya ordre à Mgr. le Duc de Bourgogne & au Duc de Vendôme, de ſéparer incontinent l'armée, & de s'en retourner de leurs perſonnes à Verſailles. Le Duc de Vendôme, qui connoiſſoit l'importance de conſerver Gand, repréſenta au Roi, que s'il lui vouloit permettre d'aller ſe camper derriere le canal, avec le gros de l'armée, les ennemis ſeroient fort embarraſſés, pour remplir les magaſins de Lille, attendu que ne le pouvant que par terre, de Bruxelles, ils avoient beſoin de preſque toute leur armée pour eſcorter les convois, à cauſe du voiſinage de Gand; de plus, qu'il leur falloit tout l'hiver pour cela, ce qui, joint à la mauvaiſe ſaiſon & aux mauvais chemins,

ruïneroit totalement leurs troupes, sans qu'ils pussent peut-être venir à bout d'y conduire tous les approvisionnemens nécessaires. 1708.
Le Roi, malgré tout ce que put dire le Duc de Vendôme, demeura ferme sur l'ordre qu'il avoit donné; & l'armée fut renvoyée en quartiers d'hiver, quoique la citadelle de Lille ne fût pas encore prise. Il est étonnant que le Roi, pendant la campagne, eût donné dans toutes les propositions extraordinaires du Duc de Vendôme, & qu'il s'obstinât alors à rejetter l'unique raisonnable qu'il eût faite.

Dès que le Maréchal de Boufflers eût capitulé pour la citadelle de Lille, les ennemis, qui savoient les difficultés qu'ils auroient à voiturer par terre dans la ville les provisions nécessaires, résolurent de s'ouvrir la navigation des rivieres, afin d'y pouvoir, sans fatigue, ni dépense, conduire tout ce qu'ils voudroient. Pour cet effet, ils marcherent droit à Gand, ville qui, par sa situation, étoit la clef de toutes les rivieres & de tous les canaux. Le Comte de la Motte y étoit avec trente-sept bataillons: au bout de quatre jours de tranchée ouverte, il battit la chamade, & se rendit, quoiqu'il n'y eût pas encore de batteries contre le corps de la place, & que le chemin couvert n'eût pas été attaqué. Il donnoit pour excuse la crainte d'être obligé de se rendre prisonnier de guerre, & de perdre par-là une garnison dont on auroit besoin la campagne suivante, pour former une armée. S'il n'avoit pas tout sacrifié à ce faux raisonne-

ment politique, les ennemis auroient été obli-
1708. gés de lever le siege; car la grande gelée commença le même soir qu'il se rendit, avec une telle force, qu'il auroit été impossible de remuer la terre, ni de rester campé.

Ainsi finit cette campagne, d'autant plus malheureuse, qu'elle ne devoit pas l'être: il fallut, pour la rendre telle, que nous fissions sottises sur sottises; & malgré tout cela, si l'on n'avoit pas fait la derniere, on auroit eu beau jeu, l'année d'après.

Le Maréchal de Boufflers s'acquit beaucoup de gloire par la défense de Lille: ce fut de son propre mouvement qu'il demanda à se jetter dans la Capitale de son Gouvernement: aussi à son retour à la Cour, le Roi le fit Pair de France, lui donna les entrées de premier Gentilhomme de la Chambre, & la survivance de son Gouvernement à son fils.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici, qu'en quatre mois de temps, je me suis trouvé commander les armées du Roi en Espagne, sur le Rhin, sur la Moselle & en Flandre, sans compter la patente que l'on m'avoit donnée pour le Dauphiné.

Je n'ai pas parlé de l'entreprise que le Roi Jacques fit en Ecosse au commencement de cette année, à cause que je n'y eus point de part; je ne la sus même qu'après qu'elle eut éclaté. A la sollicitation de la plus grande partie de la Noblesse Ecossoise, le Roi résolut d'y envoyer six mille hommes avec ce Prince. Il s'étoit embarqué à Dunkerque; mais les vents

contraires l'ayant détenu dans ce port, les Anglois eurent le temps de mettre une flotte 1708.
en mer, de maniere qu'ils le suivirent de si près qu'ils le joignirent à la hauteur de la riviere d'Edimbourg: ne pouvant débarquer à leur vue, la flotte se dispersa, quelques-uns des vaisseaux furent pris, & le Prince regagna Dunkerque.

Cette affaire avoit été très-mal concertée du côté de la France, & cela par la mésintelligence & la jalousie de MM. de Chamillart & de Pontchartrain, le premier, Ministre de la Guerre, & le dernier, Ministre de la Marine. L'on prétend aussi que si le Chevalier de Fourbin, qui commandoit l'escadre, avoit voulu risquer de perdre ses vaisseaux, le jeune Roi auroit pu mettre pied à terre; car il ne tenoit qu'à lui d'entrer dans la riviere d'Edimbourg, & d'y échouer, moyennant quoi les troupes auroient débarqué: à la vérité, les Anglois auroient peut-être pu brûler les vaisseaux, avant qu'on eût retiré tous les artirails de guerre & toutes les munitions qui y étoient. Cette considération ne devoit pas être un obstacle; car l'affaire essentielle étoit, que le Corps de troupes avec le jeune Roi fût débarqué: toute l'Ecosse l'attendoit avec impatience, prête à prendre les armes en sa faveur: de plus, l'Angleterre étoit alors entiérement dégarnie de troupes, de maniere qu'il auroit pu, sans obstacle, s'avancer dans le Nord, où nombre de personnes considérables avoient

promis de le joindre. Il y a même apparence
1708. que sa sœur, la Reine Anne, dans la crainte d'une guerre civile, auroit cherché à s'accommoder avec lui, moyennant quoi il auroit été sûr d'être rétabli sur le trône de ses ancêtres. La consternation étoit si grande à Londres, que la banque royale manqua de culbuter, tout le monde accourant pour retirer son argent; mais la nouvelle du mauvais succès de l'entreprise rétablit bientôt le crédit du Gouvernement. Il n'y eut que le Comte de Gacé à qui cette expédition fut heureuse. M. de Chamillart, son ami intime, l'avoit fait nommer Général des troupes Françoises, & il reçut à bord le brevet de Maréchal de France. Les Ecossois m'avoient demandé avec instance; mais le Roi ne le voulut point, disant qu'il avoit besoin de moi ailleurs; c'étoit l'effet de l'intrigue de Chamillart pour le Comte de Gacé.

Le Roi Jacques fit ensuite la campagne, *incognito*, auprès de Monseigneur le Duc de Bourgogne, se trouva au combat d'Oudenarde, où il montra beaucoup de valeur & de sang-froid, & acquit par son affabilité l'amitié de tout le monde; car naturellement on se prévient en faveur des malheureux, quand il n'y a pas eu de leur faute, & que leur conduite d'ailleurs est bonne.

Le Roi fit au mois de Mars une nouvelle
1709. destination pour les armées. Il nomma pour celle de Flandre Monseigneur le Dauphin, & le Maréchal de Villars sous lui; celle du Rhin

fut pour Monseigneur le Duc de Bourgogne, & le Maréchal d'Harcourt sous lui: celle des frontieres du Piémont, composée de quatre-vingt-quatre bataillons, & de trente escadrons, fut mon partage. 1709.

Je partis le 22 Avril, & arrivai à Grenoble le 26. Mon premier soin fut d'examiner l'état des magasins, & je trouvai que loin d'en avoir pour la campagne, il n'y en avoit pas pour la subsistance journaliere des troupes jusqu'à la fin de Mai; sur quoi je dépêchai un Courier à la Cour, pour représenter les dangers, où le manque de vivres nous alloit jetter; l'impossibilité de rassembler l'armée, & par conséquent de nous opposer aux entreprises des ennemis, dont les préparatifs du côté de Suze étoient fort grands, & qu'ainsi il falloit incontinent y apporter du remede, ou que je me trouverois dans la dure nécessité de mettre simplement dans chaque place un nombre de troupes proportionné aux vivres, & de renvoyer le reste en France.

Comme pour toute réponse, l'on me manda qu'on parleroit aux Entrepreneurs, & qu'on espéroit qu'ils trouveroient le moyen de ne nous pas laisser manquer, je crus que, puisque la Cour, nonobstant l'importance de l'affaire, sembloit nous abandonner, il falloit chercher soi-même des expédiens pour défendre cette frontiere, la plus mauvaise du Royaume, & par où l'ennemi pouvoit en une campagne pénétrer en France. J'écrivis donc à tous les intendans voisins & éloignés, je leur

exposai notre triste état, leur en fis voir les
1709. conséquences, & les conjurai de nous aider sans perdre de temps. Je fis moi-mème un tour en Languedoc, d'où, par le moyen de M. Basville, Intendant, je tirai quelques grains. J'envoyai le sieur de Mauroy, Maréchal de Camp, en Franche-Comté, Bourgogne & Champagne; il m'en apporta des bleds, qu'il fit descendre par la Saone. Je fis aussi des impositions en Savoie, Dauphiné & Provence, que je levai très-promptement par le moyen des Officiers, à qui j'en donnai la commission. M. le Gendre, Intendant de Montauban, quoiqu'il n'eût aucun ordre, ni fonds, nous en envoya sur son simple crédit vingt mille quintaux. Enfin, nous vinmes à bout de nous assûrer des grains pour une partie de la campagne, en attendant la récolte; mais comme, à cause de l'éloignement, il nous falloit beaucoup de temps pour qu'ils pussent être mis dans les différens emplacemens, nous ne pûmes jamais vivre qu'au jour la journée, toujours au hasard de manquer, si le moindre accident arrivoit à nos voitures.

Le manque d'argent étoit encore un grand embarras : la Cour ne nous envoyoit pas le moindre secours; tout ce qu'elle pouvoit ramasser étoit aussi-tôt voituré en Flandre. Cela m'obligea à prendre d'autorité tout l'argent que je trouvai dans les recettes. M. Desmaretz, Contrôleur-Général des Finances, m'en écrivit, pour me représenter que cela étoit

contre toutes ſortes de regles; mais je lui répondis qu'il l'étoit encore plus, de laiſſer périr une armée qui barroit aux ennemis l'entrée de la France, & il ne m'en parla plus. J'arrêtai auſſi une voiture de cent mille écus, qui alloit de Marſeille à Paris: M. de Trudaine, Intendant à Lyon, trouva moyen d'y emprunter cent autres mille écus, & de cette maniere je me mis un peu à l'aiſe. 1709.

Après avoir mis toutes choſes dans le meilleur train qu'il m'étoit poſſible, je viſitai la frontiere.

Je commençai par le Haut-Dauphiné, d'où je m'en allai en Provence, de là je revins en Savoie, puis en Tarentaiſe, d'où je retournai par la Maurienne à Briançon.

La connoiſſance que je venois de prendre du Pays, me détermina ſur la maniere de me placer pour la défenſe de cette frontiere, ſavoir, depuis Antibes juſqu'au Lac de Geneve. Cette étendue étoit de plus de ſoixante lieues au travers des Alpes.

La défenſive étoit difficile, vu qu'un ennemi qui ſe tenoit dans la plaine de Piémont, & qui avoit ſon projet formé, ſe pouvoit tout d'un coup porter avec toutes ſes forces du côté qu'il vouloit; au lieu qu'incertains de ſes deſſeins, nous étions obligés de nous ſéparer pour porter notre attention de tous côtés; ainſi il étoit vraiſemblable que nous ferions percés en quelque endroit; auquel cas les ennemis deviendroient les maîtres de ce qu'ils voudroient. J'imaginai un nouvel em-

placement, par lequel je me trouvois à portée
1709. de tout, & en état d'arriver par-tout avec toute l'armée, ou du moins avec des forces suffisantes pour barrer le passage aux ennemis.

Je me fis donc l'idée d'une ligne dont le centre avançoit, & la droite & la gauche étoient en arriere, en sorte que je faisois toujours la corde, & que les ennemis nécessairement faisoient l'arc.

Je pris Briançon pour le point fixe de ce centre, où devoit être le gros de mes troupes, & d'où je devois les faire filer sur la gauche, selon les mouvemens des ennemis. Ma ligne à droite passoit par la vallée de Barcelonette, & tomboit de là par le col de la Caillolle, dans la vallée d'Entraume, où le Var prend sa source, & continuoit, en suivant cette riviere, jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée entre Saint-Laurent & Antibes. Pour assûrer ma communication de ce côté-là, je fis faire à Tournoux, dans la vallée de Barcelonette, un camp retranché, qui devoit me servir comme de magasin & de réservoir à troupes, en cas que les ennemis se portassent vers Côni, ou le col de Tende. L'entrée par la vallée de Barcelonette étoit fort aisée, & de là les ennemis auroient pu, sans passer de col, aller à Seyne & sur la Durance, & se trouver par-là tout d'un coup au milieu de notre pays; ainsi j'étois bien aise d'être sûr de leur barrer cette porte, en faisant bien accommoder le poste de Tournoux, par où il falloit passer pour aller plus en avant.

Ma ligne à gauche paffoit par le col du Galibier, tomboit à Valoire, de là à Saint-Jean de Maurienne, & puis à couvert de l'Arc jufqu'à fon embouchure dans l'Ifere, que je fuivois jufqu'à Montmélian & Barraux, où j'avois médité un camp retranché. Je ne comptois pas garder la Tarentaife, ni le refte de la Savoie, à caufe que ma ligne auroit été trop droite, & que les ennemis auroient pu très-aifément, par des contre-marches, me percer quelque part; mais, réculant ma ligne j'avois toujours le temps de les devancer. Pour affûrer les navettes néceffaires, j'avois ma principale attention fur Valoire, pofte excellent, qui couvroit le Galibier, empêchoit les ennemis de defcendre par la Maurienne, plus bas que Saint-Michel, & par conféquent les rejettant néceffairement dans la Tarentaife, s'ils vouloient aller en Savoie, me donnoit tout le temps d'y arriver avant eux, & de me placer. J'étois bien fûr, que tant que je ne laifferois aux ennemis de communication avec le Piémont que par le petit Saint-Bernard, ils ne pouvoient hiverner en Savoie, attendu que leurs fubfiftances viendroient de trop loin, & que de plus nous pouvions facilement, quand les neiges auroient bouché les paffages, tomber fur eux, avec un tel nombre de troupes qu'il plairoit au Roi de nous envoyer des autres frontieres.

1709.

Comme de la confervation du point milieu de ma ligne dépendoit tout mon fyftême, je crus qu'il falloit principalement s'en affûrer;

ainſi Briançon étant une très-mauvaiſe place
1709. commandée de par-tout, & ſur laquelle je ſavois que le Duc de Savoie avoit toujours la vue, je fis travailler à un camp retranché ſur les hauteurs des têtes au deſſus de la ville. Cela ſe fit avec tant de diligence, qu'en un mois de temps il fut en état de défenſe; j'occupai auſſi le Randouillet, autre hauteur qui commandoit aux têtes: dans la ſuite, à force de travailler, j'en fis un poſte ſi excellent, que douze bataillons ſuffiſoient pour ſa défenſe contre toute une armée: le tout étoit baſtionné avec chemin couvert, ouvrages extérieurs, & cinquante pieces de canon. J'y fis auſſi bâtir des maiſons, & y conduiſis de l'eau de fontaine; car l'on ne pouvoit que difficilement en aller chercher dans la Durance, quoiqu'au pied du camp. Toutes ces diſpoſitions faites, je me campai dans la vallée de Monneſtier, à deux lieues de Briançon, avec le gros de mon infanterie. Je mis cinq bataillons dans la vallée de Queyras, douze dans le camp de Tournoux, & neuf en Provence: je plaçai quatre bataillons à Valoire, quatre à Villars-Gondrin, auprès de Saint-Jean de Maurienne. J'en détachai auſſi ſept en Tarentaiſe, avec toute ma cavalerie, aux ordres du ſieur de Thouy, Lieutenant Général, à qui j'ordonnai de faire bonne contenance; mais de ſe replier ſur Conflans, & de là à Montmélian, ſi les ennemis marchoient à lui, avec des forces ſupérieures.

Je ſuis entré dans un plus grand détail, à

cause que cette guerre étoit toute différente des autres, & que, sans tout ce que je viens de dire, on n'auroit pu la comprendre. Elle paroît d'abord extraordinaire & fort difficile; mais je puis assûrer, qu'en suivant l'idée que je m'en suis faite, c'est la plus aisée. Il ne s'agit que d'être bien averti des mouvemens des ennemis, & de faire ses navettes à propos: l'un & l'autre est très-facile; car, par ma position, on voit venir l'ennemi de si loin, que l'on peut toujours arriver à temps, quand même il déroberoit quelques marches. 1709.

Il faut observer, qu'en fait de guerre de montagne, quand on est maître des hauteurs, l'on arrête son ennemi; & c'est ce que j'avois eu attention de ménager dans la ligne que je m'étois proposée.

Pour preuve que je croyois ma défensive bonne, la campagne d'après je donnai, de mon propre mouvement, vingt bataillons des quatre-vingt-quatre que j'avois, afin que le Roi pût en grossir ses armées ailleurs.

Au mois de Mai il y eut un soulévement causé par des Fanatiques. Le Duc de Roquelaure, Lieutenant Général, qui commandoit en Languedoc, me demanda du secours. Je lui envoyai aussi-tôt quatre bataillons, qui attaquerent les Rebelles, & les défirent; en sorte que le calme y fut rétabli incontinent après.

Vers le 12 de Juin, nous eûmes la nouvelle d'un changement dans le Ministere: M. Voisin fut fait Secrétaire d'Etat de la Guerre, à

1709. la place de M. de Chamillart. La cause de la disgrace de ce dernier venoit du déchaînement de tout le monde contre lui, de maniere que le Roi, vu le bouleversement général des affaires, ne crut pas devoir le maintenir en place plus long-temps, malgré l'amitié personnelle qu'il avoit pour lui. Il faut avouer que c'étoit un bon homme, qui avoit de très-bonnes intentions; mais il avoit si peu de génie, qu'il est étonnant comment le Roi, doué d'une profonde pénétration, avoit pu le choisir pour Ministre, ou du moins le garder si long-temps, au hasard du tort qui en revenoit journellement à ses affaires. Il avoit une opinion merveilleuse de sa capacité, & disoit toujours, quand on commençoit à lui parler: *Je le sais*, quoiqu'il fût question de toute autre chose que de ce qu'il s'imaginoit. Il croyoit être Général; aussi manda-t-il une fois au Maréchal de Tessé, que, s'il étoit à la tête d'un corps de cinq à six mille chevaux, il ne seroit pas embarrassé de faire de belles manœuvres. La premiere connoissance que le Roi eut de lui, fut à l'occasion du billard; il étoit un des meilleurs Joueurs du Royaume, & comme le Roi jouoit très-volontiers, cela lui donna lieu de venir souvent à la Cour, & d'être dans les parties du Prince: par ce moyen, il obtint une charge d'Intendant des Finances, & s'étant introduit dans la faveur de Madame de Maintenon, il fut fait Contrôleur Général, lorsque M. de Pontchartrain devint Chancelier. Peu après M. de Barbesieux, Secrétaire d'Etat de

de la Guerre, étant mort, on lui donna aussi cet emploi. Il n'est pas étonnant qu'il ne pût s'en bien acquitter, puisque MM. Colbert & de Louvois, deux des plus grands Ministres qu'il y ait eu en France, se trouvoient chacun assez chargé d'un seul de ces emplois. En 1708, ne sachant plus où il en étoit, il supplia le Roi de le décharger des Finances, qui furent données à M. Desmaretz; & enfin, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de le laisser plus long-temps en place, sans risquer de tout perdre, le Roi lui accorda une grosse pension, & donna sa charge à M. Voisin. Le Marquis de Cany, fils de M. de Chamillart, avoit été reçu en survivance; il fut obligé de donner aussi sa démission; il acheta le régiment de la Marine, qui servoit en Dauphiné avec moi, & le joignit au plus tôt; il a continué à servir avec distinction, aimé des Officiers de son régiment, qui n'avoient pas coutume de se soucier de leur Colonel, estimé de tout le monde par sa valeur, douceur & politesse; en un mot, il ne paroissoit pas en lui qu'il eût jamais été Secrétaire d'Etat: aussi sa conduite lui attira toute sorte de considération. Il mourut de la petite vérole, en 1716. 1709.

L'origine de la fortune de M. Voisin fut, qu'étant Intendant de Maubeuge, pendant les sieges de Mons & de Namur, il eut occasion d'être connu de Madame de Maintenon, qui goûta fort sa femme; ce qui, joint à sa probité & à son application, fut cause que Madame de Maintenon le chargea des affaires de

te leur étoit nécessaire pour se conserver la
1709. communication avec leur pays ; & si par hasard je m'en étois emparé, leur retraite en Piémont n'auroit pu se faire qu'en passant par la Suisse.

Pendant que nous étions tranquilles de part & d'autre à nous regarder, le Général Rebender voulut faire quelque action d'éclat : pour cet effet, il marcha de son camp auprès d'Exilles, & vint sur le Mont Genevre à dessein de mettre à contribution le Val - Despré, & surtout le bourg de la Vachette, qui n'étoit éloigné que d'une demi-lieue de Briançon. M. Dillon, qui commandoit de ces côtés, voyant que Rebender étoit descendu du Mont - Genevre sur la Vachette, y marcha avec deux bataillons & six compagnies de Grenadiers, qu'il posta derriere le bourg. Dès que les ennemis (après s'être mis en bataille), se furent ébranlés pour attaquer un mauvais retranchement de palissades qu'on y avoit fait, M. Dillon sortit sur eux par la droite & la gauche du bourg, & les chargea avec tant de bravoure, qu'il les battit, en tua sept ou huit cents sur la place, & fit quatre cents prisonniers. Rebender se retira tout au plus vîte auprès d'Exilles, & ne montra plus le nez du reste de la campagne.

Nous apprîmes, peu de jours après, que le Comte de Mercy avoit été attaqué en Haute-Alsace par M. le Comte du Bourg, & battu à plate-couture. Cette victoire fut très - complette : les ennemis y eurent deux mille hom-

mes de tués, & autant de prisonniers. Ce succès détermina le Comte de Thaun à s'en retourner en Piémont, ne voyant plus d'apparence de réussir dans aucun de ses desseins ; ce qu'il exécuta à la fin de Septembre, partie par le col du petit Saint Bernard, & partie par le Mont-Cenis. Je remarchai en même temps par ma droite, & regagnai Briançon, où il ne fut plus question que d'attendre que le mauvais temps fût venu, pour que l'on pût, sans danger pour la frontiere, renvoyer les troupes en quartiers d'hiver. 1709.

Pendant que j'étois campé auprès de Briançon, je reçus ordre de me rendre en toute diligence à l'armée de Flandre. Il y avoit eu, quelque temps auparavant, à Malplaquet, un combat très-sanglant, où le Maréchal de Villars avoit reçu une blessure si grave au genou, qu'il ne pouvoit servir le reste de la campagne. Le Maréchal de Boufflers, qui s'étoit trouvé au combat comme Volontaire (quoique l'ancien du Maréchal de Villars), prit alors le commandement de l'armée. Il étoit question de sauver Mons, qu'ensuite de leur victoire les ennemis assiégerent. Je partis le 11 Octobre de Briançon ; je passai par Versailles, où je reçus les ordres du Roi, & j'arrivai le 18 à l'armée auprès du Quesnoy. Le Maréchal de Boufflers & moi visitâmes les approches du camp ennemi, pour voir s'il n'y auroit pas jour de tenter le secours de Mons : mais, outre que la chose étoit presque impraticable, par la position des ennemis, dont la droite

étoit à la Haine, la gauche à la Sambre, & le
1709. front couvert de bois & de ruisseaux, nous avions une autre difficulté insurmontable; savoir, celle de notre subsistance. De notre camp, il y avoit sept lieues à celui des ennemis; ainsi il nous falloit deux jours pour y aller. Les Directeurs des vivres, bien loin de pouvoir nous donner du pain d'avance, n'étoient pas même en état de faire le soir la distribution du pain qui étoit dû le matin. Cela nous détermina à ne songer qu'à empêcher les ennemis de faire d'autres conquêtes; & pour cet effet je me rendis à Maubeuge avec cinquante bataillons & cent escadrons. Le Maréchal de Boufflers resta campé entre Valenciennes & le Quesnoy avec le reste de l'armée, afin de couvrir ces deux places. Je travaillai de mon côté à un camp retranché sur les hauteurs de l'autre côté de la Sambre; & dans peu de jours je le mis en si bon état, que je ne pouvois naturellement y être attaqué. Mons capitula le 20 Octobre, & les ennemis séparerent leur armée dans les derniers jours du mois. Nous en fîmes autant, après quoi je retournai à la Cour.

Le Roi érigea cet hiver la terre de Warty en Duché & Pairie pour moi & mes héritiers mâles du second lit. Je fis changer le nom de Warty en celui de Fitz-James.

Il n'y eut rien de changé dans le commande-
1710. ment des armées; mais, comme la campagne en Dauphiné commençoit toujours très-tard, le Roi, à la priere du Maréchal de Villars, m'ordonna d'aller en Flandre pour le secours

de Douay que les ennemis assiégoient. Le Maréchal de Montesquiou, qui avoit commandé l'hiver en ce pays-là, auroit aisément pu empêcher ce siege; mais il fut si peu averti des mouvemens des ennemis, qu'il ne sut leur armée assemblée, que lorsqu'elle passoit la haute Deule; & au lieu de se retrancher sous Douay (chose très-facile), il se laissa surprendre à Vitry, & n'eut le temps que de se retirer en désordre vers Arleu, & de là à Cambray. 1710.

Dès le mois de Mars, M. Voisin m'avoit proposé, de la part du Roi, de commander l'armée de Flandre, jusqu'à ce que la blessure du Maréchal de Villars lui permît de s'y rendre. J'y avois consenti, à condition de partir dans l'instant, afin de prendre les mesures convenables pour me choisir un poste, l'accommoder, & rassembler l'armée au premier avis d'un mouvement de la part des ennemis; car j'étois convaincu, qu'avec ces précautions il étoit très-possible de garantir Douay, & toutes les Places, depuis là jusqu'à la Sambre; mais aussi je soutenois que si une fois les ennemis y étoient placés, on n'en pourroit plus secourir aucune, attendu que ces grosses armées barrent tout un pays. Depuis cette conversation avec M. Voisin; il ne m'en parla plus; & je crois que cela vint, partie par jalousie du Maréchal de Villars, qui n'avoit point envie que je me trouvasse seul à la tête de l'armée, & partie par les faux avis que la Cour recevoit de Flandre, que les ennemis ne se-

roient pas en état de se mettre en campagne
1710. avant le mois de Juin.

Je partis donc au mois de Mai, & me rendis à Cambrai, où le Maréchal de Villars assembloit l'armée. Nous marchâmes à Arras; & de là ayant passé la Scarpe, nous nous portâmes sur les ennemis que nous trouvâmes bien retranchés; leur droite aux marais de Lens, & leur gauche à la Scarpe, vis-à-vis de Vitry. Après les avoir reconnus, nous tombâmes d'accord qu'il n'étoit pas possible de les y attaquer. Il auroit été tout aussi impraticable de passer le ruisseau de Lens, & la Haute-Deule, d'autant qu'il nous falloit pour cela beaucoup de temps, & que les ennemis se retrouvant derriere la Scarpe, nous aurions encore moins pu les y forcer. Le côté de Vitry étoit pareillement si bien accommodé par des inondations & doubles retranchemens, qu'on ne pouvoit, avec prudence, imaginer de les y attaquer. L'on se détermina donc à ne plus songer qu'à empêcher les ennemis de faire d'autres conquêtes après la prise de Douay; & en attendant, l'on se rapprocha du Mont Saint Eloi pour la commodité des fourrages.

N'étant donc plus question de batailler sitot, j'eus ordre d'aller promptement à mon poste naturel en Dauphiné, où les ennemis commençoient à faire quelques mouvemens.

J'arrivai à Chambery le 22 Juin, & à Briançon le 27.

J'appris que l'armée du Duc de Savoie s'assembloit dans la plaine de Piémont, aux

environs d'Orbassan; qu'il y avoit un corps de troupes du côté de la vallée de Sture; 1710.
que l'on voituroit à Côni & Démont force munitions de guerre & de bouche, & qu'outre cela il y avoit à Suze de très-gros magasins. Je crus donc qu'il falloit se mettre en état de s'opposer aux desseins que les ennemis pourroient avoir du côté du Var, ou de Barcelonette, sans toutefois perdre de vue le haut Dauphiné & la Savoie. Pour cet effet; je fis la répartition suivante de nos troupes.

Je donnai à M. d'Artagnan, Lieutenant Général, six bataillons, & deux régimens de Dragons pour la défense du Var: je mis à Seyne deux régimens de Dragons; dans le camp de Tournoux en Barcelonette, dix bataillons; à Guillestre, où j'établis le quartier général, douze bataillons; au camp de Rousse, en Queyras, sept bataillons; à Briançon, dix-neuf bataillons; à Saint Michel en Maurienne, sept bataillons; & en Tarentaise, deux bataillons, & vingt-sept escadrons.

Dans cette situation, j'étois également à portée de tout, soit qu'il fallût, par ma droite, pousser des troupes sur le Var (à cette fin j'avois fait travailler à des chemins jusqu'à Brok, où nous pouvions arriver de Tournoux en cinq jours de marche); soit qu'il fût question de soutenir la vallée de Barcelonette; ou de me reporter par ma gauche en Queyras, à Briançon, ou en Maurienne, si les ennemis marchoient vers le Mont-Genevre, ou passoient le Mont-Cenis.

Je ne craignois que pour Monaco ; car cette
1710. place étant hors de la ligne que je m'étois formée, je ne pouvois en empêcher le ſiege : de plus, par la ſituation du pays, il n'étoit guerre poſſible de la ſecourir, d'autant que les ennemis en pouvoient faire le ſiege avec vingt bataillons, & nous obſerver avec cinquante.

L'armée des ennemis étoit compoſée de ſoixante-dix bataillons, & ſoixante-dix eſcadrons, ſans les garniſons ; la nôtre, de ſoixante-dix bataillons, y compris toutes les garniſons, & trente-un eſcadrons.

Vers le 10 Juillet, le gros de l'armée ennemie commença à défiler du côté de Côni & de Démont. Je me contentai de pouſſer quelques bataillons à Colmars, & de me camper moi-même ſur le col de Vaars. Je rapprochai de Briançon les bataillons de la Maurienne, & fis marcher à Grenoble douze eſcadrons, & dix à Moneſtiers, afin qu'ils euſſent moins de chemin à faire pour gagner le Var, ſans pourtant encore s'éloigner de la Savoie.

Les ennemis, pour me jetter dans l'incertitude de leur véritable projet, & me donner jalouſie de par-tout, firent avancer à Oulx, & puis à Salbetran M. de Rébender, avec une douzaine de bataillons. M. de Shulembourg ſe préſenta en même temps dans la vallée d'Aoſt, avec quatre bataillons & de la cavalerie ; ſur cela, je marchai à Guilleſtre, & pouſſai quelques bataillons vers Briançon & la Maurienne.

Enfin, vers le 21 Juillet, le Comte de Thaun, avec le gros de l'armée, passa le col 1710. de l'Argentiere, & entra dans la vallée de Barcelonette. Sur cela je marchai de Guillestre, & me portai au Château de Vaars : poste excellent sur la montagne de même nom, qui barroit totalement l'entrée du Dauphiné, donnoit la main au camp de Tournoux, dont il n'étoit éloigné que de deux petites lieues, & se pouvoit garder sûrement avec douze bataillons. Ma droite étoit aux ruines du vieux Château, & couverte par la riviere de Vaars, laquelle coulant par des précipices impraticables jusqu'auprès de Guillestre, assûroit ma communication avec cette petite ville, d'où je tirois mes vivres. Ma gauche étoit à la grande montagne, qui sépare la vallée de Sécrins d'avec celle de Vaars.

J'envoyai le sieur de Chamarande, Lieutenant Général, avec quelques troupes, renforcer le camp de Tournoux, de maniere qu'il y avoit quinze bataillons. Je campai au col de Vaars une brigade d'infanterie & deux régimens de Cavalerie ou Dragons, pour mieux observer les ennemis.

Le Comte de Thaun attaqua le Château de l'Arche, qui se trouvoit dans une petite plaine, au débouché du col de l'Argentiere : il s'en rendit maître en deux jours & le 26, il vint camper à Fouilouse. Le 27, il fit descendre de gros détachemens sur S. Paul & le Castelet ; sur quoi les troupes, que j'avois placées au col de Vaars, se replierent sur moi. Les ennemis occuperent en-

suite le Castelet & les hauteurs à côté du col de
1710. Vaars, vis-à-vis de mon camp; ils avoient aussi fait avancer dans la vallée de S. Pierre & du château Dauphin quelques troupes & beaucoup de Barbets: ce qui m'obligea à laisser à Guillestre une brigade d'infanterie, tant pour n'être point inquiété dans notre communication avec Briançon & Queyras, que pour renforcer le camp de Rousse en Queyras, s'il en étoit besoin, ou me joindre, n'y ayant du château de Vaars à Guillestre, que deux lieues. Je plaçai aussi auprès du Mont-Dauphin deux bataillons, & onze escadrons: je fis venir de Provence à Colmars le sieur d'Artagnan avec trois bataillons, & deux régimens de Dragons, afin de tenir la communication libre de ce côté-là avec le camp de Tournoux, comme je faisois du mien.

Le Général Rébender, pour nous donner jalousie, & tâcher de nous déplacer, s'avança le 29 Juillet sur le Mont-Genevre; mais, comme nous ne fîmes sur cela aucun mouvement, & que M. Dillon, que j'avois laissé au camp de Briançon, l'incommodoit fort par ses partis, il se retira bientôt à Sesanne, où il fut joint par le Baron de S. Remi, & quelques bataillons.

Dans le même temps que les ennemis faisoient tous ces différens mouvemens, je reçus un Courier du Duc de Roquelaure, Commandant en Languedoc, pour me donner avis que deux mille hommes avoient débarqué auprès de Cette, dont ils s'étoient rendus maîtres;

tres ; qu'ils s'étoient ensuite avancés à Agde, & qu'il y avoit à craindre que les mal-intentionnés ne se joignissent à eux, si l'on ne les chassoit au plutôt, qu'ainsi il me prioit de lui envoyer promptement des troupes. J'avois de tous côtés tant d'affaires sur les bras, que je ne pus faire ce qu'il souhaitoit, & de plus, comme j'avois découvert les véritables projets des ennemis, j'étois sûr qu'en arrêtant le Comte de Thaun sur cette frontiere, j'empêcherois que la descente n'eût les effets que l'on s'étoit proposés. Voici le fait comme j'en avois rendu compte au Roi, & dont j'avois été informé par différens endroits ; même par lettres interceptées, & par l'aveu de ceux qui y étoient engagés. 1710.

Les ennemis comptoient de se rendre maîtres de la vallée de Barcelonette ; après quoi ils auroient fait venir toute leur cavalerie, qu'ils avoient laissé exprès auprès de Côni : ils se seroient ensuite alongés par leur gauche sur la Durance, & après avoir passé cette riviere, ils se seroient campés à Gap, en conservant leur communication avec le Piémont, par le moyen des troupes qu'ils auroient postées au col de Pontis, de l'Echalette, des Orres, & de Parpaillon : en même temps les mal-intentionnés, & les nouveaux Convertis du Dauphiné, devoient se soulever & se joindre tous ensemble auprès de Dye, où ils avoient à cet effet fait passer plusieurs Réfugiés, & nombre d'armes.

La descente à Cette se devoit faire dans le

même temps que les ennemis entreroient en
1710. Dauphiné, & les nouveaux Convertis, à l'appui des troupes, devoient se soulever en Dauphiné & en Languedoc.

Les Révoltés devoient se communiquer par le long de la Dromme, & de la vallée de Crette, & de là par le Vivarais. Les ennemis, dans cette situation, se seroient emparés par leurs derrieres, sans coup férir, de Sisteron, Seyne & Digne, & nous auroient ainsi coupé la communication avec la Provence.

Quelques troupes, que j'envoyai dans le Diois, firent que personne n'osa remuer, & la position que j'avois prise, rendoit l'exécution du projet des ennemis impraticable; mais aussi je ne pouvois secourir le Duc de Roquelaure. Le Duc de Noailles, qui commandoit en Roussillon & Lampourdan, se trouvant moins occupé & plus près, prit ce qu'il avoit de meilleures troupes, & de plus ingambes, & se transporta avec une extrême diligence en Languedoc, de sorte que le sieur de Seissan, qui commandoit les ennemis, ne voyant aucun soulévement dans la Province, & craignant tout d'un coup d'être écrasé, regagna promptement ses vaisseaux.

Le Comte de Thaun, ne voyant plus moyen de pouvoir exécuter son projet, & se trouvant d'ailleurs fort incommodé par la multiplicité des Gardes & des Escortes de convois, résolut de regagner le Piémont; mais craignant que dès qu'il auroit repassé le col de l'Argentiere, nous ne nous portassions avec toutes

nos forces sur le Général Rebender, il détacha, le 12 Août, huit bataillons pour le renforcer. Ces troupes passerent par la vallée de Maurin, par le col Loup, de là dans la vallée de château Dauphin, & puis ayant passé par le col Laniel, elles entrerent dans le haut de la vallée de Queyras. Cela me fit d'abord appréhender qu'elles n'eussent envie d'attaquer le camp de Rousse en Queyras, où j'avois laissé M. de Cadrieu, Maréchal de Camp, avec sept bataillons. La conservation de ce poste étoit très-importante, d'autant que je considérois Queyras comme le chemin couvert de Briançon: si les ennemis s'en étoient emparés, nous ne pouvions, qu'avec danger, ou grosse escorte, communiquer d'Embrun avec Briançon. 1710.

Le camp de Rousse, au dessus du château de Queyras, quoique d'une grande étendue, étoit facile à garder, & j'étois sûr, que, si la tête ne tournoit pas à ceux qui y commandoient, nous aurions toujours le temps d'y arriver en force: la droite étoit sur une hauteur escarpée à Pic, le front étoit sur un rideau fort élevé, avec un ruisseau en avant, la gauche étoit appuyée à la grande montagne auprès du col d'Issoire: l'on y arrivoit par les derrieres, sans être même vu par les ennemis. De Briançon, par le col des Ayes, on pouvoit y être en cinq heures de marche: de Guillestre, par le long du torrent de Guill, il ne falloit pareillement que cinq heures. Il y avoit de plus, entre ce dernier passage & celui des

Ayes, deux autres cols pour entrer en Queyras.

1710. Pour obvier à toute entreprise de la part des ennemis; je fis marcher cinq bataillons au col de Furfande, & j'en plaçai autant auprès de Guillestre.

Le 14 Août, l'armée ennemie décampa de Foulioufe, reprenant le chemin de la vallée de Sture, par où elle étoit venue. J'avançai dans l'instant à S. Paul sur l'Ubaye, avec douze bataillons, & je poussai à Barcelonette deux brigades du camp de Tournoux, afin d'être plus à portée de gagner le Var, si les ennemis passoient le col de Tende, & descendoient dans le Comté de Nice; mais enfin, au bout de quelques jours, j'appris que les ennemis s'étoient rapprochés de Pignerol, & que le corps, qui étoit entré dans le haut de la vallée de Queyras, avoit continué son chemin par le col de la Maye, & avoit joint, à Oulx, le Général Rebender; ainsi je remarchai à Briançon, & remis toutes les troupes dans la même position, où elles étoient au commencement de la campagne. Le Comte de Thaun vint, le 28, camper au dessus de Sezanne, avec toute son armée; sur quoi j'avançai quelques brigades derriere la Vachette, & renforçai mon camp, auprès de Briançon, de plusieurs troupes que je retirai de la vallée de Barcelonette.

Au mois d'Octobre, les deux armées se séparerent pour entrer dans des quartiers d'hiver.

Vers la fin du mois d'Août, l'Archiduc dé-

fit totalement auprès de Sarragoſſe, l'armée du Roi d'Eſpagne, qui s'y trouva. S. M. C. ſe retira du côté de Burgos, pour en raſſembler les débris ; ſur quoi le Duc de Noailles demanda vivement qu'on lui donnât un gros corps de troupes, afin qu'il pût entrer en Catalogne, &, par cette diverſion, obliger l'Archiduc à revenir ſur ſes pas. Philippe V, dans l'embarras où il ſe trouvoit, m'avoit demandé pour Général ; mais le Roi n'avoit pas voulu me retirer du commandement des frontieres d'Italie. Dans cette circonſtance, je me crus en devoir, par la connoiſſance que j'avois de l'Eſpagne, de dire mon avis : il ſe trouvoit oppoſé à la propoſition du Duc de Noailles. Je repréſentai donc ce que je croyois qu'il convenoit de faire ; & voici mon raiſonnement. Rien ne pouvoit être plus avantageux à l'Archiduc, que l'idée d'une diverſion en Catalogne par le Rouſſillon, d'autant que le Comte de Staremberg, Général de ce Prince, auroit été charmé de voir l'armée de France attachée à un ſiege, afin d'avoir le temps de chaſſer totalement le Roi d'Eſpagne hors de la Caſtille, & de donner la main à l'armée de Portugal, après quoi, il ſeroit revenu, avec toutes ſes forces réunies, faire contre nous une guerre à l'ordinaire en Catalogne. Je ſoutenois donc que le ſeul moyen de ſauver S. M. C. étoit de faire entrer tout au plutôt une armée par la Navarre ; ce qui feroit une diverſion réelle & efficace. Car ſi le Comte de Staremberg ne revenoit pas ſur l'Ebre, pour 1710.

E 3

nous faire tête, nous aurions repris l'Arragon en aussi peu de temps qu'on l'avoit perdu; & au pis aller, nous serions restés maîtres de tout le pays en deçà de l'Ebre, depuis Miranda-di-d'Ebro, jusques à Lérida. Si Staremberg revenoit sur l'Ebre, sa jonction avec le Portugal devenoit presque impossible; & le Roi d'Espagne se pouvoit aisément soutenir de l'autre côté du Tage, retourner même à Madrid, former une nouvelle armée pendant l'hiver, &, dans le printemps, manœuvrer, de concert avec l'armée de France, qui seroit en Navarre, pour rechasser les ennemis de l'Arragon. De plus, les Espagnols voyant qu'on songeoit sérieusement à soutenir S. M. C. auroient été par-là encouragés à demeurer fideles, & à assister leur Roi.

1710.

Non-seulement ce que je proposois étoit plus utile pour le Roi d'Espagne, mais nous en tirions aussi un avantage certain pour la France; car nous ne pouvions douter que, l'Espagne soumise, les ennemis ne revinssent par-là, avec toutes leurs forces, attaquer nos frontieres. Ainsi il valoit beaucoup mieux pour nous, de faire la guerre sur l'Ebre, dans l'Arragon ou la Navarre, que sur la Bidassoa, aux portes de Bayonne, ou dans le Roussillon.

Je voulois donc que M. le Duc de Noailles marchât incontinent à Pampelune avec toutes ses troupes; & comme l'arriere saison approchoit, j'aurois détaché de mon armée dix bataillons, & vingt escadrons pour le join-

dre. Mon avis ne fut point suivi[1], & l'on resta les bras croisés, en attendant qu'on eût fait les préparatifs pour le siege de Gironne, auquel le Duc de Noailles avoit déterminé la Cour. 1710.

Au mois d'Octobre, j'eus ordre d'envoyer en Roussillon trente-quatre bataillons & trente-un escadrons. Toutefois le Duc de Noailles ne put être en état, qu'à la fin de Décembre, de se mettre en mouvement; & peu s'en fallut qu'il n'échouât dans son entreprise, à cause des pluies continuelles qui le désolerent. Par bonheur pour lui, les affaires du Roi d'Espagne changerent alors de face. Le Duc de Vendôme commandoit l'armée, Philippe V ayant demandé ce Général, sur le refus que Sa Majesté avoit fait de m'y envoyer. Le Roi d'Espagne avoit trouvé moyen de ramasser une armée: il étoit remarché aux ennemis, & leur avoit donné bataille à Villaviciosa. Quoique Staremberg eût eu l'avantage de cette journée, néanmoins la perte que celui-ci avoit faite, la veille, des troupes Angloises dans Brihuega, au nombre de quatre mille hommes, jointe au manque total de vivres, l'obligea de se retirer avec une telle précipitation & un tel désordre, que son armée se trouva réduite à cinq ou six mille hommes de pied, ou de cheval, quand il rentra en Catalogne *; de maniere qu'il ne put songer à secourir Gironne, & le Duc de Noailles s'en rendit maître.

* *Voy.* la note n. 3.

J'avois eu, durant la campagne, quelques négociations secretes avec la Cour de Turin:

on fera peut-être curieux de les favoir. Vers
1710. le milieu du mois d'Août, me trouvant en Barcelonette, après la retraite du Comte de Thaun, le ſieur le Guerchois, Maréchal de Camp, qui commandoit d'ordinaire dans cette vallée, me dit qu'un nommé Arnaud, Religieux, dont le Duc de Savoie ſe ſervoit en beaucoup d'affaires, avoit parlé au nommé Laurent, Procureur de la ſuſdite vallée, au ſujet de la guerre qui étoit entre le Roi & S. A. R. Il lui avoit donné à entendre que l'on pourroit aiſément trouver les moyens de s'accommoder, & lui permit de le citer dans l'occaſion. Je dis à M. le Guerchois que le ſieur Laurent pouvoit aller trouver le Pere Arnaud, & aſſûrer, en termes généraux, que, de notre côté, l'on feroit toujours enclin à écouter des propoſitions de paix. Je crus que tout cela n'étoit que diſcours en l'air; mais, le 5 Septembre, le ſieur Laurent me vint trouver auprès de Briançon, & m'apporta une lettre du P. Arnaud, qui marquoit que S. A. R. écouteroit volontiers les propoſitions qu'on lui feroit, pourvu qu'il y pût trouver la ſûreté de ſes Etats, & un dédommagement pour les Places qu'on lui avoit raſées. Pour cela, il demandoit que nous lui donnaſſions Briançon ou Barraux, Antibes & Monaco. Avant que de donner aucune réponſe, j'écrivis à la Cour, & je reçus les inſtructions, & les pouvoirs néceſſaires; après quoi, j'envoyai au Pere Arnaud le Mémoire ſuivant.

„ Le Roi eſt ſi porté à s'accommoder avec
„ Son Alteſſe Royale, qu'il m'a chargé d'en- 1710.
„ trer en négociation, & m'a envoyé les pou-
„ voirs néceſſaires. Ainſi, pour abréger la ma-
„ tiere, & parvenir à une prompte conclu-
„ ſion, je prends la liberté de propoſer à
„ Son Alteſſe Royale de vouloir bien ordon-
„ ner à quelque perſonne de confiance de s'a-
„ boucher avec moi, afin qu'informé des vé-
„ ritables intentions de S. A. R. je puiſſe faire
„ les propoſitions convenables. En cas que
„ Son Alteſſe Royale ne juge pas à propos de
„ m'envoyer quelqu'un, je la ſupplie de vou-
„ loir bien me faire ſavoir par qui, & com-
„ ment elle ſouhaite que je traite l'affaire en
„ queſtion. En mon particulier, je regarde-
„ rai comme le plus grand bonheur de ma vie,
„ de pouvoir contribuer à la réconciliation
„ parfaite de Sa Majeſté avec un Prince, à
„ qui j'ai l'honneur d'appartenir de ſi près, &
„ pour qui j'ai un reſpect infini ".

Je fus, pendant près de trois ſemaines, ſans avoir de réponſe; mais enfin, le 4 Octobre, le ſieur Laurent me vint trouver, & me dit que le Pere Arnaud lui avoit vivement repréſenté que Son Alteſſe Royale ne pouvoit entrer en négociation avec la France, ſans être ſûr d'y trouver des avantages conſidérables. Il donnoit auſſi à entendre qu'il conviendroit qu'il ſe fît une ligue avec les Vénitiens, & les autres Princes d'Italie: il offroit ſa médiation pour la paix générale; il propoſoit, moyennant le Traité, de demeurer neutre,

1710. ou bien de ne point faire paroître au Public, qu'il fût d'accord avec la France, mais de rester en apparence uni avec les Alliés ; & seulement de les empêcher de rien entreprendre de nos côtés. Tout cela me paroissoit d'un homme qui vouloit battre la campagne, & tâcher de découvrir ce que nous lui offririons, afin de s'en faire un mérite auprès des Alliés. La victoire que, dans ce temps-là, l'Archiduc venoit de remporter en Espagne, ne contribua peut-être pas peu à le tenir en suspens ; car l'on pouvoit naturellement supposer l'Archiduc totalement maître de l'Espagne, & par conséquent toute guerre finie dans ce pays-là. Aussi, sans la fidélité inouie des Espagnols, & la faute grossiere que l'Archiduc commit, en ne s'emparant pas de la Navarre, contre l'avis du Comte de Staremberg, le Roi Catholique eût été hors d'état de recevoir aucuns secours de France, & par conséquent eût été bientôt écrasé.

Quoique je n'espérasse pas grand succès de ma négociation, toutefois, comme la Cour ne vouloit pas la rompre, j'écrivis la Lettre suivante au Duc de Savoie, le 5 Octobre.

„ L'affaire, dont il s'agit, ne peut être „ traitée trop secrétement ; mais comme, en „ même temps, il est nécessaire, pour avan- „ cer matiere, de commencer à mettre quel- „ que chose en forme, j'ai cru qu'en vertu „ des pouvoirs que j'ai reçus du Roi, & vu „ la maniere avantageuse dont V. A. R. s'est „ expliquée à mon égard, je devois préférer

„ à toute autre voie celle de m'adresser en
„ droiture à V. A. R. & de lui envoyer un Mé- 1710.
„ moire, que je la supplie de vouloir bien
„ faire apostiller. Vous n'y verrez point de
„ Figures de Rhétorique, mais un discours
„ simple, tel qu'il convient à un homme de
„ mon métier ".

MÉMOIRE.

„ PERSONNE ne peut douter que le Roi
„ ne souhaite de bonne foi la paix avec Son
„ Altesse Royale, puisque l'intérêt de Sa Ma-
„ jesté s'y trouve : l'on a aussi lieu de croire
„ que celui de Son Altesse Royale s'y trouvera
„ pareillement. C'est dans cette vue que Sa
„ Majesté m'a chargé de donner toutes les
„ assûrances nécessaires de son consentement
„ à tout ce qu'on pourra raisonnablement lui
„ demander.

„ Comme Son Altesse Royale souhaite qu'on
„ lui rende compte des avantages & secours
„ qu'elle recevroit de S. M. T. C., il est bon,
„ avant de les expliquer, de faire les réflexions
„ suivantes ; après quoi, S. A. R. sera plus
„ en état de juger de la solidité des offres de
„ Sa Majesté Très-Chrétienne.

„ Les prétentions de l'Empereur sur toute
„ l'Italie, les maximes constantes du Conseil
„ de Vienne, & les chicanes que cette Cour
„ fait journellement à Son Altesse Royale,
„ pour éluder l'exécution de ses Traités, tou-
„ tes ces choses font juger que, dès que

„ l'Empereur sera débarrassé de la guerre avec
1710. „ la France, & qu'il n'aura plus besoin de
„ Son Altesse Royale, non-seulement il ne sera
„ plus question, ni du Vigevénasque, ni
„ d'un équivalent; mais qu'il voudra encore
„ ôter à Son Altesse Royale ce qu'il lui a dé-
„ jà donné, & le réduire au même état de
„ soumission que les Princes d'Italie. Son
„ Altesse Royale, à la pénétration de laquelle
„ rien n'échappe, sait bien, qu'en ce cas elle
„ ne pourra se défendre qu'avec ses propres
„ forces; car il n'y aura plus de puissance en
„ Europe, ni à portée, ni en volonté de la
„ secourir. La France ne songera plus qu'à
„ jouir de la paix, & à se rétablir des maux
„ causés par la guerre. L'Angleterre & la Hol-
„ lande seront dans le même esprit, puisque
„ ce sera leur intérêt, & ne voudront de
„ long-temps se rembarquer dans une guerre,
„ à moins qu'il ne s'agisse du commerce. Reste
„ donc la Maison d'Autriche, laquelle, sui-
„ vant toujours les mêmes vues d'agrandis-
„ sement, données par Charles-Quint, ne
„ manquera pas de tâcher de profiter de l'oc-
„ casion; & comme Son Altesse Royale peut
„ être le seul, ou du moins le premier obs-
„ tacle à ses vastes projets, ce sera par elle,
„ qu'elle voudra commencer.

„ Son Altesse Royale sait mieux que per-
„ sonne les mesures qu'elle doit prendre, pour
„ prévenir de pareils inconvéniens; mais il
„ paroît, à vue de pays, qu'il n'y en peut
„ avoir de solides, qu'en se liant avec la

„ France. Voici donc, en gros, ce que le Roi 1710.
„ offre.

„ 1°. La restitution, de part & d'autre, „ des Etats que l'on s'est pris depuis le „ commencement de cette guerre.

„ 2°. La cession entiere des droits du Roi „ d'Espagne sur l'Etat & Duché de Milan, „ que S. M. C. abandonne sans réserve à S. A. „ R. pour lui & ses Successeurs.

„ 3°. L'union des forces du Roi à celles „ de S. A. R., tant pour la conservation de „ la partie du Milanez qu'elle possede, que „ pour le recouvrement de l'autre partie de „ cet Etat, que l'Empereur s'est réservée, & „ dont le Roi d'Espagne, à qui, de droit, „ le tout appartient, aura fait la cession à „ S. A. R.

„ 4°. Un parfait concert entre S. M. T. „ C. & S. A. R., tant pour la quantité, que „ pour la qualité des secours qu'on lui four- „ nira, & dont on laissera le commandement „ absolu à S. A. R.

„ 5°. S. M. T. C. donnera les subsides né- „ cessaires, à proportion de ce que S. A. R. „ recevroit des Alliés. Cet article demande „ une plus ample explication, & ne peut „ être entiérement fixé, qu'on n'entre dans „ un plus grand détail.

„ 6°. S. M. T. C. reconnoîtra S. A. R. pour „ Roi de Lombardie. "

Le sieur Laurent me revint trouver le 21 Octobre, & me dit d'abord que le Duc de Savoie avoit mandé au Pere Arnaud de rom-

pre toute correſpondance ; mais que pourtant
1710. le Sr. Lanfranc, Secrétaire du Cabinet de ce Prince, avoit envoyé un long Mémoire à ce Pere, afin de me le communiquer. Cette façon d'agir me ſurprit : toutefois, comme la Cour ne vouloit pas rompre la négociation, je raiſonnai à fond avec Laurent ſur les matieres qui y étoient contenues. 1°. L'on vouloit que le Roi dédommageât le Duc de Savoie de toutes les places qu'on lui avoit raſées ; 2°. que S. A. R. retînt Exilles & Feneſtrelles ; 3°. qu'on mît garniſon Suiſſe dans Briançon & Barraux, pour la ſûreté de l'exécution du Traité ; 4°. qu'on donnât à S. A. R. Monaco.

Sur le premier point, je répondis que c'étoit en conſidération des places qu'on avoit raſées ; que S. M. T. C. vouloit bien céder Exilles & Feneſtrelles : que le ſecond point étoit répondu par le premier : que par rapport au troiſieme, Sa Majeſté ne pouvoit en aucun cas conſentir à mettre entre les mains d'aucuns étrangers deux places qui étoient les clefs, de ſon Royaume ; & qu'à l'égard du dernier article, le Roi ne pouvoit, ni en honneur, ni en conſcience, diſpoſer d'un bien qui n'étoit pas à lui. Que d'ailleurs ſi les affaires de S. A. R. demandoient quelque ſecours d'argent, S. M. T. C. l'aideroit autant que ſes propres finances lui pourroient permettre, ſans toutefois s'engager à rien par un traité public.

Je renvoyai le ſieur Laurent avec cette ré-

ponse; qu'il porta lui-même au sieur Lanfranc à Turin; mais je ne pus en avoir la réponse qu'après mon retour à Saint-Germain: car ayant reçu les quartiers d'hiver, & les ennemis s'étant pareillement retirés, je séparai l'armée & m'en retournai à la Cour dans les premiers jours de Décembre. 1710.

Cet hiver, l'Abbé Gautier vint à Versailles, avec des propositions de paix de la part de l'Angleterre; ce qui détermina le Roi à me faire mander au Duc de Savoie, que s'il avoit quelque chose à proposer, il falloit que cela fût par le canal de la Reine d'Angleterre, sans laquelle la France étoit résolue de ne plus traiter avec aucune Puissance. Je ne parlerai de la part que j'eus dans cette négociation, qu'après avoir fini ce qui regarde mes campagnes; je me contenterai seulement ici de dire un mot de l'Abbé Gautier, dont la fortune a été des plus bizarres. Sa naissance étoit toute des plus ordinaires, & ses facultés à l'avenant, c'est-à-dire, très-pauvre. Etant Sacristain de la Paroisse de Saint-Germain-en-Laye, son ambition fut de devenir un des Clercs de la Chapelle du Château, qui peut valoir environ trois à quatre cents livres par an. L'Abbé du Vivier, Maître de ladite Chapelle, fâché de ce qu'il cherchoit ce petit emploi, par un autre canal que le sien, ne parla pas avantageusement de lui au Roi, si bien que d'autres gens qui y aspiroient, se déchaînant contre lui, il prit le parti d'aller chercher fortune ailleurs. Il trouva moyen 1711.

1711. d'être un des Chapelains du Maréchal de Tallard, Ambassadeur en Angleterre: puis la guerre étant survenue, il se mit en la même qualité auprès du Comte de Gallas, Ambassadeur de l'Empereur. Cela lui donna occasion de connoître la Comtesse de Jersey, qui y alloit entendre la Messe; & comme le Comte de Jersey, Grand-Chambellan de la Reine, avec quelques autres, songeoient à culbuter le ministere de Godolphin & de Marlborough, & que cela ne se pouvoit qu'en faisant la paix avec la France, la Comtesse indiqua Gautier à son mari, comme un homme dont on pourroit se servir sans soupçon. On lui parla, & l'on s'en servit à porter des messages en France. La familiarité qu'il avoit chez le Comte de Gallas, lui fournissant souvent le moyen d'avoir des passe-ports, il s'en acquitta avec esprit; & enfin ce fut par lui uniquement que passa la négociation. Le Comte d'Oxford, devenu premier Ministre, le regardoit comme son homme de confiance. M. de Torcy en faisoit de même; & il sut si bien profiter de la bonne opinion qu'on avoit de lui, qu'il se fit trente à quarante mille livres de rente, soit en pensions, ou en Abbayes.

Monseigneur le Dauphin mourut à Meudon de la petite vérole, le 14 Avril, âgé de cinquante ans: c'étoit un très-bon Prince, d'un génie médiocre, toutefois sensé. Jamais Roi n'eut un meilleur fils; toujours attentif à

faire

faire sa cour, & à ne se mêler de rien, qu'autant qu'il plaisoit à son pere. 1711.

Je partis au mois de Mai pour me rendre en Dauphiné, & j'arrivai à Grenoble le premier de Juin: après avoir donné tous les ordres nécessaires, je m'en allai en Provence, afin de visiter moi-même les bords du Var, depuis son embouchure jusqu'à sa source: après quoi je retombai en Barcelonette le 13 Juin, & de là je me rendis à Briançon.

Les ennemis commençoient à s'assembler dans la plaine de Piémont, auprès d'Orbassan & de Vignon, & ils faisoient de grands préparatifs à Coni, ce qui sembloit dénoter un dessein sur le Comté de Nice, ou sur la Vallée de Barcelonette.

Pour être en état de m'opposer aux ennemis de quelque côté qu'ils se portassent, j'allai camper à Guillestre, avec vingt-quatre bataillons.

J'en plaçai dix dans le camp de Tournoux, quatre à S. Martin-d'Entraume, près la source du Var, & quatre à S. Laurent-du-Var. Je répandis quinze escadrons, depuis Gap jusqu'à Fréjus, & sept le long du Rhône, devers Valence & Montelimart. Je laissai, tant à Briançon qu'en Queyras, quinze bataillons, & cinq en Maurienne & en Tarentaise, avec sept escadrons. Dans cette position, par ma droite je pouvois arriver en cinq jours sur le Var, avec trente-six bataillons & vingt-deux escadrons; ce qui étoit suffisant pour en défendre le passage, d'autant que les bords en

sont difficiles, & que de plus j'avois fait faire
1711. de bons retranchemens. Si les ennemis se portoient du côté de la Maurienne, ou de la Tarentaise, par le moyen du Galibier j'y aurois été trois jours plutôt qu'eux, avec tel nombre de troupes qu'il m'auroit plu.

Dans les premiers jours de Juillet, toute l'infanterie ennemie s'enfourna dans la Vallée de Suze, à l'exception de deux bataillons qui resterent dans celle de Sture; leur cavalerie prit la route de la vallée d'Aost, & le Duc de Savoie partit de Turin pour Suze. Sur quoi je fis remarcher par la gauche toutes nos troupes, laissant la droite au camp de Tournoux, & la gauche à Valoire, afin d'être toujours en état de me présenter également de par-tout, si les ennemis faisoient quelques contre-marches. Enfin je n'eus plus lieu d'être en doute du projet du Duc de Savoie: car le 6 Juillet, ayant passé le Mont-Cenis, il campa à l'Annebourg avec partie de son armée; & le lendemain il s'avança à Termignon, d'où il détacha quatre mille hommes, pour aller au col de la Vanoise, afin d'obliger nos troupes d'abandonner la Tarentaise, & de pouvoir donner la main à ce qui devoit passer par le petit Saint-Bernard.

Je marchai à Valoire, & poussai plusieurs bataillons à S. Jean-de-Maurienne; Ayguebelle & Montmélian, afin de faire la même manœuvre qu'en l'année 1709.

Le Duc de Savoie ne croyant pas pouvoir forcer son chemin en Savoie par la Maurien-

ne, suivit peu de jours après le détachement
qu'il avoit envoyé par la Vanoise; & ayant 1711.
continué sa marche par Moutiers, il passa l'Arly auprès de Conflans, & se campa, la droite à Cheuron, & la gauche à l'Isere. Je repris alors mon ancien camp de Montmelian; & au lieu d'un détachement de quinze cents hommes, que j'avois tenu auparavant dans les Bauges, j'y envoyai six bataillons & deux cents dragons. Je laissai quelques bataillons pour la conservation de ma communication avec le Galibier par la Maurienne.

L'armée des ennemis étoit composée de cinquante-quatre bataillons, & d'environ soixante escadrons; la nôtre de quarante-quatre bataillons & vingt-quatre escadrons: j'entends ce qui étoit en deçà des montagnes dans le Duché de Savoie; car je n'y comprends pas ce que les ennemis avoient laissé pour garder leur camp retranché près d'Exilles & des autres postes, non plus que ce que, par la même raison, nous avions laissé auprès de Briançon, de Queyras, &c.

Notre cavalerie qui, en se retirant de Conflans à Montmelian, avoit été suivie par quelques escadrons ennemis, & des Houssards, tomba en quelque désordre; mais à l'arrivée du sieur de Cilly, Lieutenant Général, lequel y accourut, tout cessa, & il y eut très-peu de perte. M. de Prades, Brigadier se retira à Seissel, avec un régiment de Dragons, pour défendre le Rhône: je lui envoyai aussi un détachement d'infanterie.

1711. Les ennemis ne pouvant me dépoſter de Montmelian qu'en ſe rendant maîtres des Bauges & par là des hauteurs qui dominoient mon camp, détacherent le Général Sumjungen, qui s'avança d'abord au Chaſtelard: le ſieur de Maulevrier, qui étoit poſté à l'Abbaye d'Aillon, ne crut pas pouvoir s'y maintenir, & ſe retira devers mon camp; ſur quoi les ennemis gagnerent le col & les bois de la Linde, d'où je ne pouvois plus les empêcher de venir à la Thuile, & ſur les hauteurs de Montmelian: ainſi ne pouvant avec prudence reſter plus long-temps dans mon camp, je me retirai le 21 Juillet au matin, & campai, le cul à des montagnes, ſur le bord de la plaine, depuis Chapareillan juſqu'à Saint-Bardaux à une demi-lieue de Chambery, d'où j'eus ſoin d'évacuer tout ce que nous y avions de magaſins.

Je reſtai un jour entier dans ce camp, pour faire voir aux ennemis que nous ne fuyions pas; & le 23 j'allai prendre le camp de Barraux, à une lieue & demie de Montmelian.

Je l'avois reconnu deux ans auparavant, dans l'intention de le prendre alors, ſi les ennemis s'étoient rendus maîtres des Bauges: ma droite étoit ſur des hauteurs auprès de l'Iſere, ma gauche à une chaîne de montagnes très-eſcarpées, au haut deſquelles cependant j'avois un poſte de deux cents hommes qu'il étoit impoſſible d'en chaſſer: j'avois avec moi trente-cinq bataillons, & quoique le poſte fût tout des plus excellens, je fis tra-

vailler en diligence à de bons retranchemens, afin d'être en état de faire de gros détachemens s'il en étoit besoin. 1711.

J'envoyai M. de Cilly, Lieutenant Général, avec ma cavalerie & huit cents hommes de pied derriere les Echelles, pour empêcher les ennemis de faire des courses du côté de Lyon : je mis le sieur Cadrieu, Maréchal de camp, auprès du château d'Entremont, avec quinze cents hommes de pied & quelques Dragons, pour que les Partis-bleus ne pussent se glisser dans le voisinage de Grenoble, & infester nos derrieres.

La position où j'étois, couvroit Barraux & Grenoble, & je conservois, par le moyen d'un pont que j'avois fait sur l'Isere à Pontchara, ma communication avec la Maurienne & Briançon. Pour cet effet, j'avois placé vis-à-vis de Montmelian quatre bataillons & un régiment de Dragons afin d'observer les mouvemens des ennemis, & d'empêcher qu'ils ne pussent refaire le pont que j'avois détruit en me retirant. Je mis deux bataillons à Aiguebelle, où commence l'entrée de la Maurienne: ils devoient tenir un détachement de cent hommes vis-à-vis de Fréterive; & avoir continuellement des partis au dessus de Conflans, pour observer ce qui se passoit sur les derrieres des ennemis. Comme l'Arc n'étoit point encore guéable, je me contentai d'ordonner des patrouilles, & je laissai trois bataillons pour la garde de Saint-Jean & de Valoire. J'avois des chemins bien accommodés

pour me porter diligemment de mon pont à
1711. Aiguebelle, à Saint-Jean & à la Grave, moyennant quoi j'étois sûr de ne point être surpris ni devancé par les ennemis, à moins que tous les Commandans des troupes, qui faisoient ma chaîne, ne s'endormissent de concert.

Comme le camp de M. de Cilly n'étoit pas assez considérable pour arrêter les ennemis s'ils y marchoient en force, j'envoyai ordre que les Milices Bourgeoises de Lyon montassent de grosses gardes au pont de la ville sur le Rhône, en attendant que les vingt-cinq escadrons, qui avoient ordre de venir d'Alsace, y fussent arrivés.

L'armée ennemie parut le 28 dans la plaine vis-à-vis de nous, & se campa auprès du château des Marches, la droite près l'Abbaye de Miannes, & la gauche auprès de Francin, à un quart de lieue en deçà de Montmelian: comme ils étoient obligés de suivre l'Isere, le canon que nous avions placé à la Chavane, causa assez de mal à leurs colonnes. Les ennemis envoyerent prendre possession de Chambery, & toute la cavalerie s'y campa.

Au bout de quelques jours, mes retranchemens étant finis, je détachai dix bataillons de notre camp pour la Croix d'Aiguebelle & Aiguebelle, afin de n'avoir aucune inquiétude pour la Maurienne, d'autant que les rivieres commençoient á devenir guéables.

Le 8 du mois de Septembre, l'armée enne-

mie décampa du château des Marches, & reprit la route de Saint-Pierre-d'Albigny & de Conflans, pour regagner ensuite le Piémont par le même chemin qu'ils étoient venus. J'avois calculé que, vu notre position & celle des ennemis, je pourrois arriver sur Exilles plusieurs jours avant eux, & qu'étant une fois placé, j'en ferois le siege sans craindre que la place pût être secourue; j'avois fait secrétement en conséquence toutes les dispositions; & dès que je vis les ennemis en marche, sous prétexte de craindre pour ma ligne de la Maurienne, je poussai nombre de bataillons vers Aiguebelle & Saint-Jean. Voici mon arrangement. 1711.

Messieurs d'Asfeld & de Dillon devoient partir le 13 d'auprès de Briançon avec quatorze bataillons & un régiment de Dragons, & se trouver le 16 vis-à-vis du camp de Saint-Colomban de l'autre côté de la Doire. M. de Broglie devoit partir en même temps de S. Martin-d'Arc, avec douze bataillons, remonter la Haute-Maurienne, gagner le petit Mont-Cenis, & s'emparer des Tétines & de la Touille, & se trouver, ledit jour 16, au dessous du camp de S. Colomban, donnant à connoître son arrivée par des fusées & des fumées. M. d'Asfeld devoit passer la Doire, au dessous de Chaumont, monter aux Ramals, & par-là attaquer M. de la Roque, en même temps que M. de Broglie attaqueroit par les hauteurs.

Il n'étoit pas naturel de croire que le Com-

te de la Roque voulût demeurer dans une si
1711. mauvaise situation, où il courroit risque d'être pris avec toutes ses troupes. Ainsi, indubitablement, il se seroit retiré devers Suze, & nous aurions fait le siege d'Exilles; mais la vivacité du Marquis de Broglie ou plutôt le desir de faire tout, sans que d'autres y eussent part, fut cause que l'affaire échoua; dans le temps quelle avoit, pour ainsi dire, réussi.

Broglie, au lieu de régler ses marches, selon que je lui avois marqué, & d'arriver le 16 à la Touille, y arriva le 15, à la pointe du jour: il reconnut les retranchemens des ennemis. Le 16, au matin, sans attendre de nouvelles de MM. d'Asfeld & Dillon, il attaqua la redoute des quatre Dents. Quelques Soldats & Officiers y entrerent; mais, comme les ennemis n'étoient point attaqués par les Ramals, d'Asfeld ne pouvant encore être arrivé, ils jetterent toutes leurs troupes devers Broglie, & l'obligerent à cesser l'attaque, après lui avoir tué ou blessé cent soixante hommes: il se retira ensuite en Maurienne. S'il étoit resté jusqu'au lendemain, malgré son échec, tout réussissoit; car M. d'Asfeld étoit arrivé le 16 au Puy de Pragelas, & s'étoit, dans l'instant, avancé au col d'Argueil, vis-à-vis d'Exilles. Il avoit même avancé un gros détachement, pour reconnoître les ennemis; & faire les dispositions pour attaquer le lendemain. Le Comte de la Roque se voyant pressé par les manœuvres de M.

d'Asfeld, & ne ſachant pas la retraite du Marquis de Broglie, abandonna le 16, au ſoir, ſes retranchemens, jetta ſon canon dans le ruiſſeau, fit entrer trois cents hommes dans Exilles, & ſe retira au delà du Ravin de Claret, près de Jaillon, afin d'y attendre les ſecours qui lui venoient de Savoie, ou du moins empêcher qu'on ne pût couper la communication entre lui & Suze. M. d'Asfeld n'ayant aucune nouvelle de Broglie, & ſachant ſeulement, par le bruit des payſans, qu'il avoit attaqué, & avoit été repouſſé, ne crut pas devoir paſſer la Doire avec ſes quatorze bataillons, & ſe placer entre Exilles & Suze, crainte que le gros de l'armée des ennemis, qui revenoit à tire-d'aîle, ne lui tombât ſur le corps. Il reſta donc au-deſſus de Chaumont, juſqu'au 17, à cinq heures après midi, dans l'eſpérance qu'il apprendroit quelque choſe de M. de Broglie; mais voyant que le Comte de la Roque, mieux informé de la retraite de Broglie, & renforcé de cinq ou ſix bataillons, rentroit dans le camp de S. Colomban, il ſe retira au Puy de Pragelas, & enſuite au Cotte-Plane, mettant ſa gauche à Oulx. Je le fis joindre par les troupes de M. de Broglie, & y arrivai moi-même, le 25 Septembre, avec le reſte de l'armée: de maniere que j'y avois cinquante bataillons, & dix-ſept eſcadrons: j'étendis ma droite dans la vallée de Pragelas.

1711.

Je peux dire que jamais projet n'avoit été mieux concerté, & n'auroit été plus glorieux

1711. pour les armes du Roi, puisque, dans le temps que le Duc de Savoie avoit compté nous en imposer par la supériorité de troupes, & même entamer la France, nous lui enlevions une Place, qui faisoit la sûreté de ses propres Etats au delà des Monts: nous aurions peut-être même pris Fenestrelle.

J'avois laissé M. de Cilly en Savoie avec sept bataillons, & le reste de ma Cavalerie. Les ennemis acheverent le 26, de repasser le Petit S. Bernard; & vers la fin du mois, le Corps de la Roque se trouva augmenté jusqu'à trente bataillons. Je restai dans ce camp jusqu'au 12 Octobre, que je remarchai à Sezanne; d'où, le 14, je repassai le Mont Genevre, & allai camper au pont de Serviere, près Briançon.

Je renvoyai quelques troupes en Savoie, de celles qui y devoient hiverner; & M. d'Asfeld prit aussi la route de la vallée de Barcelonette, avec celles qui étoient destinées pour la Provence. Il marcha aux barricades, au delà du col de l'Argentiere. Les ennemis, à son approche, les abandonnerent, & se retirerent auprès de la Planche, où ils avoient des retranchemens gardés par deux bataillons, & nombre de barbets. M. d'Asfeld les y fit attaquer; & après un combat d'une heure & demie, il les en chassa, & les poursuivit jusqu'auprès de Démont. Il amena ensuite de la vallée de Sture nombre d'ôtages pour la contribution, & reprit par la vallée de Barcelonette le chemin de Provence.

Le sieur le Guerchois, Maréchal de camp,

étoit entré en même temps dans la vallée de Mayre, avoit forcé des retranchemens gardés 1711. par un bataillon & des payſans, & avoit pareillement ramené des ôtages. Le ſieur de Cilly, Lieutenant Général, devoit entrer dans la vallée d'Aouſt, avec ſeize bataillons, & la cavalerie; mais il tomba une ſi prodigieuſe quantité de neiges, qu'il fut obligé de mettre ſes troupes en quartiers, ſans rien entreprendre. A la fin du mois d'Octobre, je ſéparai totalement l'armée, & arrivai à la Cour au commencement de Novembre.

Je ne puis omettre une aventure très-extraordinaire, qui arriva à Lyon, vers le mois de Septembre: l'on avoit coutume de ſonner une cloche, pour avertir ceux qui étoient de l'autre côté du pont du Rhône, que l'on alloit fermer les portes. Plus de trente mille perſonnes étoient à ſe promener: le Sergent, qui gardoit la porte, ſonna la cloche une heure plutôt que de coutume, ſur quoi tout le monde s'empreſſa de rentrer: le Sergent, qui avoit ſes vues, tint la barriere fermée, pour attraper quelque argent; de maniere que la foule s'augmentant, ceux qui étoient les plus près de la barriere, furent tellement preſſés, qu'il y en eut plus de mille d'étouffés, ou grièvement bleſſés. Un carroſſe & des chevaux, qui s'y trouverent, furent écraſés: en un mot, ce fut une choſe affreuſe que de voir les monceaux de corps entaſſés les uns ſur les autres, & cela dans un inſtant. Le Sergent fut arrêté, on lui fit ſon procès, & il fut rompu vif.

1712. Au mois de Février, mourut Madame la Dauphine ; huit jours après, le Dauphin son mari ; & au bout de trois semaines, le nouveau petit Dauphin mourut aussi. Ils furent tous trois inhumés ensemble à S. Denis. La perte de Monseigneur le Dauphin fut très-sensible à la France ; car elle envisageoit son regne futur, comme devant être, sinon la fin, du moins l'adoucissement de ses miseres. Il est certain que jamais Prince ne joignit ensemble plus de religion, & plus d'esprit ; il sembloit que la nature avoit pris plaisir à le dedommager par-là d'avoir si mal partagé son corps, qui étoit difforme. Il étoit d'un tempérament très-colere ; mais il étoit tellement venu à bout de se surmonter, qu'il n'en paroissoit plus rien au dehors : il étoit fort enclin aux plaisirs ; mais sa piété lui défendit toujours les illicites, & le porta à s'abstenir souvent des plus permis. Quoiqu'il aimât fort sa femme, elle ne le put jamais déranger de ses heures de prieres & de lecture : sa charité étoit telle, qu'il se refusoit mille commodités pour donner aux pauvres. Il poussa si loin le pardon des injures, & l'amour du prochain, qu'il risqua sa propre réputation, plutôt que de parler contre des calomniateurs, & même de laisser paroître aucun mécontentement contre eux. Je l'ai vu recevoir ces personnes avec autant de politesse & d'amitié, que s'ils ne s'étoient jamais écartés des regles de la vérité, & du respect qu'ils lui devoient. Quoique j'eusse l'honneur de sa confiance, il ne s'est jamais permis de me par-

ler de leur mauvaise conduite, tant il étoit en garde contre tout ce qui pouvoit blesser la charité chrétienne : en un mot, il faisoit à Dieu un sacrifice continuel de toutes les traverses & mortifications qu'il essuyoit. Il avoit un très-bon sens & une grande pénétration, aimoit fort la lecture, & la conversation des gens de mérite & instruits. En cela, il avoit en vue de se rendre capable de bien gouverner, pour faire le bonheur de ses peuples, lorsqu'il seroit sur le Trône : mais la Divine Providence, soit pour récompenser ce Héros chrétien, ou pour nous priver d'un Prince dont nous n'étions pas dignes, le fit passer de cette vie mortelle à une éternité bienheureuse, dans la fleur de son âge, n'ayant que trente ans lorsqu'il mourut.

1712.

L'âge avancé de Louis XIV, & l'extrême enfance du Dauphin, qui n'avoit que deux ans, furent cause que beaucoup de personnes presserent fort le Roi de faire un testament, & de nommer une Régence, afin d'éviter les troubles qui, sans cela, pourroient arriver. Le Roi en parla à M. de Harlay, qui avoit été Premier Président du Parlement de Paris, homme d'une sagesse & d'une probité distinguées, & qui s'étoit démis volontairement. Il eut ordre de travailler à un projet, qui pût être le plus conforme aux Loix du Royaume, & au bien de l'Etat. M. de Harlay, étant très-valétudinaire, se servit de son fils, Conseiller d'Etat, pour rédiger par écrit toutes les pensées qui lui venoient. Celui-ci, qui avoit

de l'esprit & beaucoup d'imagination, mais peu
1712. de solidité, établit pour principe fondamental, que le Roi d'Espagne, oncle du jeune Dauphin, devoit être son Tuteur, & Régent du Royaume; mais, comme S. M. C. ne pouvoit s'absenter de ses propres Etats, il nommoit le Cardinal Deljudicé, pour gouverner la France en son nom, & sous son autorité. Il porta au Roi ce projet de la part de son pere; mais on le trouva si extraordinaire, qu'à la seule lecture il fut mis de côté. M. de Harlay le fils ne laissa pourtant pas de s'imaginer que le Roi pourroit s'y conformer; & afin de s'en faire un mérite auprès du Roi d'Espagne, il s'en ouvrit au Cardinal Deljudicé, lorsqu'en 1714 il vint en France de la part de S. M. C. Le Roi le sut, & pensa l'envoyer à la Bastille. Le Duc d'Orléans en fut aussi informé; mais il ne lui en a témoigné d'autre ressentiment, que de ne lui pas donner de l'emploi dans le Ministere.

Je retournai dans le mois de Juin reprendre le commandement de l'armée du Dauphiné: je commençai par visiter la Savoie, & m'approchai de Geneve avec quelques troupes; pour donner jalousie au canton de Berne, &, par-là, tâcher de le rendre plus traitable envers les autres cantons, avec lesquels il n'étoit pas d'accord. Ensuite je me rendis à Briançon. Comme le Traité de paix qu'on négocioit en Angleterre, étoit fort avancé, le Duc de Savoie n'avoit point fait cette campagne de projets contre nous; au contraire, de crainte des

Allemands, il avoit mis la plupart de ses troupes en garnison : ainsi je crus qu'il convenoit 1712.
de se porter avec l'armée de l'autre côté du Mont Genevre, tant pour vivre aux dépens du pays, que l'on devoit céder à ce Prince, que pour épargner le nôtre. Je m'ébranlai le 11 Juillet, pour passer les Alpes ; & le 12, je me campai au Sault d'Oulx, avec quarante-un bataillons & neuf escadrons de Dragons, appuyant ma droite au Duc dans la vallée de Pragelas, & ma gauche à Oulx. Les ennemis mirent dans les retranchemens de S. Colomban dix-huit bataillons, cinq auprès de Fenestrelle, & le reste de leur armée fut répandu depuis Exilles, jusqu'à Suze. Nous restâmes dans cette position, jusqu'au 6 de Septembre, que nous remarchâmes à Sezanne, & le lendemain au Pont de Cervieres.

J'aurois pu trouver à Oulx de la subsistance encore plus long temps ; mais j'avois projetté de faire, par un autre côté, une course dans la plaine de Piémont ; & j'avois deux motifs en cela : l'un étoit, qu'en cas que les ennemis se déplaçassent d'auprès d'Exilles, pour courir après moi, je pourrois facilement, par une marche forcée, me retrouver en deux jours à portée d'investir cette Place ; l'autre, qu'au pis aller, si les ennemis ne faisoient point de mouvement, je leverois des contributions, & ferois voir au Roi la facilité qu'il y avoit de percer au delà des Alpes.

Le même jour que j'arrivai à Briançon, vingt escadrons y arriverent pareillement, au grand

étonnement de notre Infanterie & des gens du
1712. pays, qui n'avoient jamais vu de camp de Cavalerie.

Je me mis en marche le 8 Septembre, & passai par les cols des Ayes & d'Issoire, dans la vallée de Queyras, d'où je détachai MM. d'Arenes & de Cilly, Lieutenans Généraux, avec ma Cavalerie, & dix bataillons. Le sieur de Cadrieu, Maréchal de camp, qui marchoit devant avec cent Dragons, vingt-cinq compagnies de Grenadiers & autant de Piquets, descendit par le col de Lagnel, dans la vallée de S. Pierre, chassa quelques détachemens ennemis, qui défendoient les retranchemens, & campa à S. Pierre. MM. d'Arennes & de Cilly s'y avancerent: le premier y resta avec les bataillons, & le dernier marcha avec la Cavalerie & le détachement de M. de Cadrieu. Il laissa son Infanterie à Venasco, sur le bord de la plaine de Piémont, où il entra avec la Cavalerie: il trouva deux régimens de Cavalerie des ennemis, qu'il chargea, & fit quelques prisonniers; mais le gros de la Cavalerie ennemie s'étant mis en marche de ces côtés-là, il ne jugea pas à propos de poursuivre plus loin que Villa-noveta, & se contenta d'envoyer force partis dans les bourgs & villages à la ronde, afin de prendre des ôtages pour la contribution: ils en ramenerent beaucoup, & nous en tirâmes cinquante mille écus. Dans l'action qu'il eut, nous eûmes une quarantaine de Cavaliers de tués, & vingt de blessés. La perte des ennemis étoit plus grande.

Je

Je m'étois avancé avec le gros de l'Infanterie à la Chana, auprès du Château-Dauphin ; 1712.
& M. d'Asfeld avoit en même temps marché par le col de l'Argentiere, forcé les barricades & mis Démont à l'obéissance ; &, ayant débouché dans la plaine de Coni, il y avoit ramassé beaucoup d'ôtages, & étoit revenu ensuite dans la vallée de Barcelonette.

M. de Cilly, après être revenu à Venasco, envoya un gros détachement dans la vallée de Mayre, qui en ramena nombre d'ôtages. Un autre détachement descendit dans la vallée du Pô, & y mit tout à contribution jusqu'à Barges.

Etant de retour au pont de Servieres, je fis partir dix bataillons pour le Roussillon, où ils devoient être aux ordres du Comte de Fiennes. La campagne finit vers les derniers jours d'Octobre ; & ayant séparé l'armée, je retournai à Grenoble, & de-là à la Cour.

Pendant cet été, les affaires en Flandre changerent totalement de face : au commencement de la campagne, le Prince Eugene y avoit attaqué le Quesnoy.

Pendant ce siege, Mylord Bolingbroke étant venu en France, pour finir le Traité de paix ; & ayant tout réglé, la Reine d'Angleterre envoya ordre au Duc d'Ormond, son Général, de cesser tout acte d'hostilité. Ainsi, après la prise du Quesnoy, il déclara au Prince Eugene les ordres qu'il avoit de la Reine, & qu'il alloit faire publier l'armistice. Le reste des Généraux, aussi bien que celui de l'Empereur,

ne voulurent pas l'accepter : ainsi Ormond se
1712. retira avec ses troupes à Gand, & envoya, selon l'article préliminaire, quelques bataillons prendre possession de Dunkerque. De toutes les troupes étrangeres, payées par la Reine, il n'y eut que celles de Holstein qui le suivirent : le reste refusa de lui obéir.

Le Prince Eugene, pour montrer aux Alliés qu'il étoit en état de pousser les conquêtes, malgré l'abandon des Anglois, s'avança à Landrecy, qu'il assiégea. Le Maréchal de Villars eut ordre de tâcher de secourir la place : l'opération n'étoit pas facile ; mais, heureusement, sur ce qu'il s'étoit approché de la Sambre, les ennemis en firent de même avec toutes leurs troupes, laissant seulement à Denain, sur l'Escaut, dix-huit bataillons & quelques escadrons, pour conserver ce poste nécessaire pour la sûreté de leurs convois ; car tout leur venoit de Douay & de Tournay. Le Maréchal de Villars fit la nuit une contre-marche, & se porta diligemment sur l'Escaut, y fit jetter des ponts, passa cette rivierre, & attaqua le corps campé à Denain, qu'il défit totalement. Le Prince Eugene venoit au secours ; mais l'affaire se trouva finie avant qu'il pût arriver. Il voulut, de désespoir, faire attaquer les ponts de l'Escaut, auprès de Denain : il y perdit plus de mille hommes, & cela très-inutilement ; car, quand on lui auroit abandonné les ponts, il n'en auroit pas plus osé passer l'Escaut devant l'armée du Roi. Le Prince Eugene, malgré cet échec, vouloit continuer son siege ; mais les Dépu-

tés des Etats généraux l'obligerent de le lever, & de se retirer à Mons. Le Maréchal de Villars prit Douay, & ensuite Bouchain & le Quesnoy ; ce qui détermina les Hollandois à ne plus refuser la paix que la France proposoit, & que la Reine d'Angleterre approuvoit. 1712.

Après être revenu à la Cour, j'eus ordre d'en repartir dès le mois de Novembre. Le Comte de Fiennes, ayant marché avec six mille hommes pour secourir Gironne, que les ennemis tenoient bloqué, les trouva si bien postés à la Côte-Rouge, & de plus si supérieurs en nombre, qu'il se crut trop heureux de pouvoir regagner le Roussillon sans échec. Sur cela, le Roi craignant que, faute de vivres, Gironne ne se perdît, résolut de m'y envoyer avec une armée suffisante pour réussir. Je me rendis à Perpignan le 10 Décembre, après m'être arrêté quelques jours à Montpellier pour concerter avec M. de Basville les secours dont j'avois besoin pour mon expédition, & qu'il me fournit. Les troupes qui devoient composer mon armée, venant d'Allemagne, du Dauphiné & de Provence, ne purent arriver que le 23 & le 26. Je campai en front de bandiere au Boulou, avec trente-quatre bataillons, quarante-un escadrons & trente pieces de canon. La subsistance pour les hommes & pour les bêtes étoit très-difficile, attendu la saison & qu'il nous falloit traverser quinze mortelles lieues de pays ennemi & difficile. Nous avions rassemblé une espece de flotte qui devoit nous côtoyer, afin de nous fournir ce dont nous avions besoin ;

mais l'on n'eſt jamais ſûr de rien, quand on
1712. dépend des vents.

Le 28 nous marchâmes du Boulou, & paſſâmes les Pyrénées: nous allâmes camper à la Jonquieres, premier village de Catalogne. Le 29, nous marchâmes à Figuieres, où nous mîmes la droite & la gauche à Alfar: nous ſéjournâmes le 30, afin de faire venir de Roſes, du pain & de l'avoine. Le 31, nous paſſâmes la Fluvia, & nous campâmes à Armantera.

Le Comte de Staremberg, ayant appris que je venois au ſecours de Gironne, avoit fait marcher au blocus la plupart des troupes qui étoient en Catalogne, & s'y étoit rendu lui-même: il avoit trente-ſix bataillons & trente-ſept eſcadrons.

Je remarchai le 2 Janvier d'Armantera, &
1713. allai camper à Vergès ſur le Ter, à trois lieues du camp des ennemis, & à quatre de Gironne. Dès le ſoir, je fis faire trois décharges de mon artillerie, afin de faire ſavoir mon arrivée au Marquis de Brancas qui y commandoit. Comme je ſavois que le poſte de la Côte-Rouge, qu'occupoient les ennemis, étoit encore meilleur par la nature du terrein, que par les retranchemens qu'ils y avoient faits, je crus qu'il ne falloit pas ſonger à les attaquer par là, quoique ce fût le plus commode pour y arriver, étant le grand chemin qui va en deçà du Ter à Gironne: ſi l'on vouloit ſe rejetter ſur la droite, l'on tomboit dans de grandes montagnes, où les ennemis au-

roient pu nous chicaner plus long-temps que nous n'aurions eu de vivres; ainſi je me 1713.
déterminai à marcher au ſecours de la place par l'autre côté du Ter. Comme il falloit pour cela avoir quatre jours de pain, attendu que le tour étoit grand à cauſe des montagnes, je réſolus d'attendre mon biſcuit, qui devoit venir débarquer à l'Eſcale; & cependant je feignis de n'avoir d'autres vues que d'attaquer la Côte-Rouge.

En arrivant au camp de Vergès, je fis paſſer le Ter à un détachement de ſix cents chevaux, afin d'éloigner les Miquelets & quelques troupes de cavalerie qui y paroiſſoient, & j'avançai pareillement du côté de l'armée ennemie un détachement pour avoir des nouvelles.

Le Comte de Staremberg ſe doutant bien que je prendrois le parti de paſſer le Ter, & craignant qu'en ce cas ſa retraite ne pût ſe faire ſans riſque, décampa à l'entrée de la nuit, & quittant la Côte-Rouge, repaſſa le pont Mayor, d'où, avant le jour, il prit le chemin d'Oſtalric, abandonnant quelques pieces de canon & des munitions de guerre & de bouche. Je ne fus informé que le matin aſſez tard de cette marche; j'envoyai auſſi-tôt M. de Cilly, Lieutenant Général, avec deux brigades d'infanterie & tous mes Dragons, pour occuper la Côte-Rouge & établir une communication avec Gironne: je m'étendis enſuite ſur une ligne depuis Vergès, en remontant le Ter, & reſtai en cette ſituation

1713. jusqu'à ce que j'eusse totalement ravitaillé la place, où il ne restoit plus aucune sorte de vivres; j'en changeai aussi la garnison, qui paroissoit plus morte que vive.

Nous travaillâmes tant, que le 21 Janvier l'approvisionnement de Gironne fut fini; après quoi je décampai de Vergès, & me retirai à Figuieres, où je laissai le Comte de Fiennes avec une vingtaine de bataillons & autant d'escadrons, afin de prendre des quartiers en Lampourdan. Je renvoyai le reste des troupes dans les différentes Provinces, d'où elles étoient venues, & puis je m'en retournai à la Cour, où j'arrivai le 5 Février 1713.

M. Voisin m'avoit proposé de raser Gironne après l'avoir secouru, sous prétexte d'épargner la dépense d'une garnison; mais en effet c'étoit pour ôter aux Espagnols une place de plus sur notre frontiere; je lui dis que je ne le pouvois exécuter sans un ordre exprès de la main du Roi. Quand j'en parlai à Sa Majesté, je vis qu'Elle le souhaitoit aussi; mais l'ordre que je demandois lui répugnoit, & je ne crus pas devoir m'exposer à l'indignation de S. M. C. sans avoir mon excuse en bonne forme; ainsi l'on ne m'en parla plus.

A mon arrivée, je trouvai que les articles de paix étoient sur le point d'être réglés, & que l'on cédoit au Duc de Savoie toutes les vallées au-delà du Mont-Genevre, comme si elles n'étoient d'aucune valeur; je les connoissois trop bien pour ne pas me croire obligé de représenter au Roi, qu'il ne convenoit

pas d'abandonner un ſi grand & ſi bon pays, ſans tâcher au moins d'avoir quelque eſpece d'équivalent. Je conſeillai donc de demander la vallée de Barcelonette, qui nous étoit d'un grand avantage pour la facilité de nos navettes ſur cette frontiere, & pour défendre l'entrée de la Provence & du Dauphiné. Le Roi & les Miniſtres n'avoient nulle envie de faire la propoſition, de crainte que cela ne retardât la concluſion de la paix; mais enfin j'inſiſtai ſi fort qu'on y conſentit. Le Duc de Savoie, qui, de ſon côté, craignoit que s'il faiſoit le difficile, les autres Alliés ne ſignaſſent ſans lui, & qui de plus ne connoiſſoit pas l'importance de ce qu'on lui demandoit, ne fit aucune difficulté; & de cette maniere, la France, en perdant Exilles & Feneſtrelle, a gagné une vallée très-abondante & compoſée de douze Communautés. 1713.

Enfin, le 11 Avril la paix fut ſignée à Utrecht, entre la France, l'Eſpagne, l'Angleterre, la Hollande, la Savoie, le Portugal & la Pruſſe; mais l'Empereur & l'Empire n'y entrerent pas. La Cour de Vienne a toujours eu la coutume de ne pas vouloir accéder aux différents traités en même temps que les autres Couronnes, croyant par-là montrer la ſupériorité de ſa grandeur & de ſa puiſſance, quoique dans le fond elle ne puiſſe jamais ſoutenir long-temps ſeule la guerre.

Il n'y eut donc plus de guerre que ſur le Rhin, où le Maréchal de Villars commanda à la place du Maréchal d'Harcourt, qui avoit

eu une attaque d'apoplexie. D'abord il fit le
1713. siege de Landau, & puis celui de Fribourg, sans que le Prince Eugene, qui étoit de beaucoup inférieur en nombre, & qui se tenoit clos & couvert derriere les lignes d'Etlinguen, donnât le moindre signe de vie. L'armée du Roi étoit de deux cents bataillons & de trois cents escadrons. Sur la fin de la campagne, les deux Généraux eurent des conférences, & puis le congrès se tint l'hiver à Rastat, où la paix fut signée.

J'avois cédé au mois de Mai mon régiment d'infanterie à mon fils aîné, afin qu'il pût servir la campagne avec plus d'agrément; il en avoit déja fait deux avec moi.

L'Angleterre & la Hollande avoient fait un traité particulier pour l'évacuation de la Catalogne, signé le 14 Mars 1713, & les Plénipotentiaires de l'Empereur l'avoient ensuite signé. Il y étoit porté que les Alliés retireroient toutes leurs troupes de cette Province, & la remettroient entre les mains du Roi d'Espagne, Philippe V. En effet le Comte de Staremberg remit Tarragone & Ostalric, & au mois de Décembre 1713 s'embarqua à Barcelone avec toutes ses troupes. Les peuples de cette ville, malgré les conseils de Staremberg & du Cardinal de Sala, leur Evêque, ne voulurent jamais se soumettre à S. M. C. à moins que préalablement on ne leur promît de leur conserver tous leurs privileges. Ils résolurent donc de se défendre, & ordonnerent au Gouverneur de Cardonne, qui étoit Catalan, de

ne point livrer cette place aux Eſpagnols, malgré l'ordre qu'en avoit donné Staremberg. 1713.

Par les termes du traité, Staremberg étoit non-ſeulement obligé d'évacuer, mais auſſi de livrer à S. M. C. toutes les places de Catalogne, & de ne ſe réſerver que Barcelone ou Tarragone à ſon choix, leſquelles même en s'embarquant il devoit auſſi livrer. A la vérité le ſieur de Grimaldi, Lieutenant-Général Eſpagnol, ayant été envoyé vers Staremberg, pour concerter l'exécution du traité, en fit une eſpece de nouveau, dans lequel il omit le terme de *livrer*; ce qui ſervit de prétexte à Staremberg, pour ne pas obliger les Barcelonois à ouvrir leurs portes, ainſi qu'il l'auroit dû ſelon le traité ſigné en Hollande.

A meſure que les Impériaux ſe retirerent, le Duc de Popoly s'avança en Catalogne, & fit ſommer Barcelone de ſe ſoumettre; mais les habitans ne voulant rien écouter, l'armée de S. M. C. s'avança auprès de la ville pour la bloquer, en attendant que l'on pût avoir l'attirail néceſſaire pour le ſiege. L'Eſpagne en étoit dépourvue; ainſi le Roi ordonna qu'on fournît à S. M. C. de nos places & magaſins tout ce qu'Elle demanderoit, & envoya le ſieur Ducaſſe, Lieutenant Général de Marine, avec deux vaiſſeaux de ligne pour commander la flotte Eſpagnole, deſtinée pour bloquer Barcelone par mer.

Au commencement de cette année mourut la Reine d'Eſpagne; ſur quoi le Roi réſolut de m'envoyer à Madrid, ſous prétexte d'un com- 1714.

pliment, mais en effet pour déterminer cette
1714. Cour à ne plus différer de ſigner la paix avec la Hollande. Il s'agiſſoit d'une Principauté en Flandre, que le Roi d'Eſpagne vouloit abſolument donner à la Princeſſe des Urſins. Les Anglois & les Hollandois, que cela ne regardoit pas, y avoient conſenti; mais l'Empereur, à qui la ſouveraineté des Pays-Bas étoit cédée, ne voulut jamais en entendre parler. Toutefois les Hollandois, qui ſe trouvoient alors maîtres de la Flandre, offroient de la mettre en poſſeſſion de cette petite Principauté, mais cela ne ſatisfit pas le Roi d'Eſpagne, qui vouloit que, par le traité de paix, ils s'engageaſſent à l'y maintenir; ce que les Etats Généraux refuſerent: ſur quoi S. M. C. donna ordre à ſes Plénipotentiaires de ne pas ſigner la paix avec eux, qu'à cette condition. Les Hollandois ſommerent le Roi de la parole qu'il leur avoit donnée: ſavoir; que le Roi ſon petit-fils feroit la paix avec eux aux conditions déjà réglées, dont la garantie de la Principauté pour la Princeſſe des Urſins n'avoit jamais été un article. Voilà donc le principal motif de mon voyage à Madrid. J'avois de plus ordre, en cas que le Roi d'Eſpagne ſignât la paix, de concerter avec lui les moyens de réduire Barcelone, & d'offrir une armée Françoiſe, à condition toutefois qu'elle ſeroit commandée par un Général du Roi.

Avant que de me faire partir, on jugea à propos d'envoyer un courier en Eſpagne. La ſurpriſe fut grande, quand par le retour on

apprit que S. M. C. prioit ſon grand-pere de ne me point envoyer à Madrid, mais de me faire aller en droiture à l'armée devant Barcelone; cette expédition lui étant plus néceſſaire qu'un compliment de condoléance. Les Ambaſſadeurs de Hollande firent en même temps de très-vives plaintes, ſur ce que S. M. C. les jouoit, & inſiſterent toujours ſur les engagemens que le Roi avoit pris avec eux; ſur quoi, non-ſeulement le Roi m'ordonna de ne point partir, mais écrivit au Roi d'Eſpagne, qu'il ne donneroit, ni troupes, ni vaiſſeaux, ni aucuns ſecours pour le ſiege de Barcelone, juſqu'à ce qu'il eût ſigné la paix avec la Hollande. 1714.

Trois mois s'écoulerent ſans réponſe de Madrid. Orry qui gouvernoit l'Eſpagne ſous la Princeſſe des Urſins, alla au camp devant Barcelone, afin de voir s'il étoit poſſible de faire ce ſiege ſans le ſecours de la France, & en même temps le Cardinal Deljudicé fut envoyé à Paris, pour veiller à tout ce qui ſe paſſeroit, & tâcher d'empêcher le Roi de prendre des meſures contraires aux vues de S. M. C. Mais enfin Orry n'ayant point trouvé praticable de réuſſir ſans les ſecours de la France, le Roi d'Eſpagne, au mois de Juin, écrivit par un courier au Roi, pour conſentir à tout ce qu'il voudroit, & lui envoya les ordres néceſſaires pour les Plénipotentiaires Eſpagnols à Utrecht: il preſſa en même temps le Roi de me faire partir au plutôt; ainſi j'eus ordre de me rendre à Barcelone,

& l'on fit mettre en marche les troupes Fran-
1714. çoises destinées pour cette expédition.

Je partis donc le 22 Juin, & en passant à Narbonne, je reçus un courier de S. M. C. avec la patente de Généralissime, & une instruction sur la maniere dont je devois me conduire à l'égard des Barcelonois; il y étoit marqué, qu'en cas qu'ils demandassent à capituler avant l'ouverture de la tranchée, je ne m'engageasse qu'à de bons offices de ma part, auprès de leur Prince, pour avoir la vie sauve, mais si une fois j'avois commencé les travaux & les batteries, il m'étoit absolument défendu de les recevoir autrement qu'à discrétion. Cet ordre me parut si extraordinaire, si peu chrétien, & si contraire même aux intérêts de S. M. C. que je dépêchai sur le champ au Roi, son grand-pere, pour savoir ses intentions; j'en eus pour réponse, la liberté de faire ce que je jugerois à propos. J'écrivis aussi à Madrid, pour représenter mes raisons; mais tout ce que je pus en obtenir, fut de promettre mes bons offices après l'ouverture de la tranchée, & le canon en batterie. Je ne fus nullement surpris de ces sentimens de la Cour de Madrid; car depuis l'avénement du Roi Philippe V à la couronne, elle avoit toujours suivi des maximes de hauteur, & par-là s'étoit souvent trouvée à deux doigts du précipice, par les mécontentemens que cela causoit: jamais les Ministres ne parloient que de la grandeur de ce Monarque, de la justice de sa cause & de

l'indignité de ceux qui osoient l'attaquer : tous ceux qui s'étoient révoltés devoient être 1714. passés au fil de l'épée ; tous ceux qui ne prenoient pas parti contre son Compétiteur, devoient être traités en ennemis, & ceux qui l'assistoient, n'étoient censés que d'avoir fait leur devoir, sans que S. M. C. leur en dût tenir le moindre compte. Si les Ministres & les Généraux du Roi d'Espagne avoient tenu un langage plus modéré, ainsi qu'il sembloit que la prudence le demandât, Barcelone auroit capitulé d'abord après le départ des Impériaux ; mais comme Madrid & le Duc de Popoly ne parloient publiquement que de sac & de corde, les peuples devinrent furieux & désespérés : à la vérité Popoly avoit une haine personnelle & bien fondée contre les Barcelonois, à cause des insultes qu'ils avoient faites à sa femme, lorsque l'Archiduc prit la ville en 1705.

J'arrivai au camp devant Barcelone le 7 Juillet : le Duc de Popoly me remit le commandement, & partit trois jours après pour s'en retourner à Madrid.

Orry étoit à l'armée, & c'étoit à ma priere que le Roi avoit exigé de S. M. C. qu'il y seroit : incertain si les états, qu'on m'avoit envoyés des préparatifs immenses pour le siege, étoient conformes à la vérité, je voulois qu'Orry y fût présent, sachant bien que le tenant auprès de moi, il n'ometroit rien pour me faire fournir ce dont je pourrois avoir besoin. Mais après avoir reconnu que nous avions de

tout en abondance, & qu'il n'y avoit uni-
1714. quement que l'argent qui pourroit nous manquer, en cas d'un long siege, je consentis au départ d'Orry pour Madrid, d'autant qu'il n'y avoit que lui en Espagne qui pût trouver les fonds nécessaires.

Quelques jours avant de partir, il m'avoit proposé de rester au service du Roi d'Espagne, après la prise de Barcelone : il m'assûroit que S. M. C. me donneroit le commandement général de toutes ses armées ; que je serois de plus son Vicaire-général dans la Couronne d'Arragon, & que j'aurois des appointemens & pensions convenables. Je rejettai absolument la proposition : 1°. parce qu'étant devenu François, & Officier de la Couronne, il ne me convenoit pas d'admettre une telle pensée ; 2°. je regardois tout établissement en Espagne, comme chose fort en l'air, & sujet continuellement aux caprices d'une Cour de tout temps orageuse. Il ne laissa pas que de me presser encore, & me dit que la proposition en seroit faite au Roi par S. M. C. sans me commettre en rien. Je le refusai net, l'assûrant qu'après les obligations que j'avois au Roi son grand-pere, je ne le quitterois jamais, à moins qu'il ne me chassât de son service.

L'armée étoit composée de cinquante bataillons François & de vingt Esgagnols, & de cinquante-un escadrons : nous avions de plus quinze bataillons en Lampourdan ou à Girone, & huit escadrons pour contenir le pays ; environ la valeur de quinze autres bataillons

& de trente escadrons, répandus du côté de Tarragone, d'Ygualada & de la plaine de Vic, 1714. pour contenir les Miquelets.

La garnison de Barcelone étoit de seize mille hommes partagés en plusieurs régimens, tant d'étrangers que de Miquelets, & de la Députation.

Je trouvai dans notre parc d'artillerie quatre-vingt-sept pieces de gros canon, dont vingt de trente-six & trente-trois mortiers: plus de quinze cents milliers de poudre, & tout en profusion de ce que l'on peut imaginer pour un siege; ainsi il ne fut plus question que de voir par où nous attaquerions la place. Le côté du Montjouy auroit été très-difficile, par rapport au canon que les ennemis auroient pu établir à mi-côte, pour enfiler nos tranchées, & les battre à revers, outre que, par-là, le glacis de la ville cachoit les bastions, & que le fossé y est très-profond.

Le front, qui regardoit les Capucins, étoit non-seulement de cinq bastions, mais faisoit encore des angles rentrans; & nous aurions eu de la peine à avancer sous un si gros feu.

Je me déterminai donc au côté de la Marine, qui regarde le Besos, attendu que le front n'étoit que de trois bastions, dont les courtines élevées donnoient beaucoup de prise au canon, & que le fossé n'avoit que six pieds de profondeur. Les approches en étoient beaucoup plus faciles, par rapport à de petites buttes, derriere lesquelles l'on pouvoit mettre plusieurs bataillons à couvert: de plus,

1714. notre parc d'artillerie se trouvoit tout à portée ; au lieu que, par-tout ailleurs, il nous auroit fallu un temps infini, pour en transporter tout l'attirail. A la vérité, le terrein étoit fort bas, &, en cas de pluie, il y auroit eu force boue ; mais la saison faisoit espérer un temps sec.

Le 12 Juillet, nous fîmes l'ouverture de la tranchée, avec dix bataillons, dix compagnies de Grenadiers d'augmentation, & trois cents chevaux. La nuit étoit si courte, qu'on ne put étendre la parallele aussi loin qu'on avoit résolu, de maniere que la gauche ne put être appuyée à la mer, selon ce qu'on avoit projetté.

Le lendemain, à une heure après midi, les Rebelles firent de ce côté-là une sortie de quatre mille hommes de pied, & de trois cents chevaux. Leur Cavalerie coula le long de la mer, jusqu'en arriere de notre parallele, & tua quelques Travailleurs : leur Infanterie s'avança aussi jusques sur le boyau ; mais nos Grenadiers & nos Piquets y étant accourus, les repousserent vivement. Nos trois cents chevaux s'avancerent en même temps à toutes jambes, chargerent les ennemis, leur tuerent soixante Cavaliers sur la place, prirent un Lieutenant-Colonel, & les poursuivirent jusqu'aux palissades du chemin couvert. Environ six mille Rebelles sortirent en même temps du chemin couvert, & marcherent en bataille à notre parallele ; mais nos dix bataillons s'étant ébranlés de derriere le rideau, les obligerent, dans

dans l'instant, de rentrer dans la place, avec très-grosse perte de leur côté. Nous n'eûmes dans cette action, qui fut longue & vive, qu'une cinquantaine de Soldats tués ou blessés. Le mauvais succès de cette sortie rebuta la garnison, qui n'en fit plus de considérable le reste du siege. 1714.

J'avois oublié de dire, que le 8 nous vîmes au large une flotte de cinquante voiles; sur quoi le sieur de Bellefontaine, Lieutenant-Général, qui, depuis la maladie du sieur Ducasse, commandoit notre armée navale, mit à la voile pour aller à sa rencontre. La nuit survint avant qu'il pût la joindre; & le lendemain, cette flotte tâcha de percer dans Barcelone. Le sieur de Bellefontaine prit une vingtaine de bâtimens, & une frégate; mais trente bâtimens, & trois frégates entrerent dans le port: ils étoient chargés de vivres; & venoient de Majorque.

Le 25 Juillet, nos batteries commencerent à faire feu: il y avoit quatre-vingt pieces de canon; elles tirerent sur les bastions de Porte-neuve, de Sainte-Claire & du Levant. Le 30, on fit le logement du chemin couvert avec fort peu de perte, attendu que les tranchées n'en étoient qu'à dix toises des angles saillans, & qu'il n'y avoit dedans aucunes traverses. Le lendemain, les ennemis voulurent essayer d'en rechasser nos troupes; mais ils furent repoussés avec perte.

Le Marquis Delpoal, homme de condition, Catalan, qui se trouvoit dans les montagnes,

à la tête des Miquelets, résolut de tenter le
1714. secours de la place. Pour cet effet, il assembla, du côté du Haut-Lauzanes, neuf à dix mille hommes. Je me contentai de renforcer les sieurs de Bracamonté, de Montemart & de Gonzales, qui se tenoient dans la plaine de Vic, avec ordre, dès qu'ils y trouveroient jour, d'attaquer les Rebelles.

Le 12 Août, y ayant breche au bastion de Sainte-Claire, & la mine sous l'angle flanqué du bastion de Porte-neuve étant prête, je fis attaquer les deux susdits bastions. Nos gens y entrerent d'abord sans résistance, & travaillerent au logement; mais, au bout d'une demi-heure, les ennemis y revinrent, & nous en chasserent. Nous n'y eûmes pourtant qu'environ cent cinquante hommes de tués, ou de blessés.

Le 13, à huit heures du soir, je fis rattaquer le bastion de Sainte-Claire: nos gens y entrerent, & s'y logerent, quoiqu'avec beaucoup de perte & de peine, à cause de la supériorité du rempart intérieur qui en fermoit la gorge. Le lendemain, à midi, après que la tranchée eut été relevée, les assiégés ressortirent, & rechasserent nos troupes du bastion: nous eûmes dans cette affaire près de mille hommes tués ou blessés.

La vigoureuse résistance des ennemis me détermina à ne plus hasarder de pareilles attaques; mais aussi il étoit difficile de savoir comment on pourroit autrement se rendre maître de la place. Nos Ingénieurs, qui ne

ſavoient que les regles ordinaires de l'art, ne voyoient plus qu'un étang, &, pour toute 1714. reſſource, me propoſerent de donner un aſſaut général à une breche de trente toiſes, qu'il y avoit à la Courtine, entre Porte-neuve & Sainte-Claire. On voyoit bien que la tête devoit avoir tourné à quiconque pouvoit faire une pareille propoſition ; car les flancs étoient dans leur entier, la breche minée, & de plus il y avoit derriere un très-bon retranchement, outre deux coupures ſur le rempart, aux deux côtés de la breche. Enfin, après m'être bien promené, & y avoir bien penſé, je me déterminai à ouvrir tellement le front de l'attaque, que l'on pût, pour ainſi dire, y entrer en bataille. Ainſi, ſans m'expoſer à de nouveaux échecs, j'allois sûrement en beſogne : j'avançai donc quelques batteries, & m'armai de patience contre tous les diſcours des Officiers de l'armée, qui s'ennuyoient fort de la longueur du ſiege.

Pendant ce temps, j'avois ordonné au ſieur de Bracamonté de ravitailler le château de Bergues, qui, faute de vivres, étoit ſur le point de tomber entre les mains des Rebelles. Il marcha pour cet effet avec ſix cents hommes de pied & cinq cents chevaux, & introduiſit ſon convoi. Delpoal avoit réſolu de l'attaquer à ſon retour, & s'étoit poſté à un défilé avec trois mille hommes. Bracamonté l'attaqua, le battit, & lui en tua trois cents ſur la place. Deux autres corps de Rebelles voulurent encore lui boucher le retour ; mais

il les défit pareillement, & leur tua aussi beau-
1714. coup de monde.

Delpoal ayant, après cela, rassemblé jusqu'à douze mille hommes, descendit des grandes montagnes jusqu'à Olsa, à six lieues de notre camp. Je crus qu'il convenoit de ne pas laisser grossir la pelote davantage, ni de les laisser approcher de nous. Pour cet effet, je détachai le Marquis d'Arpajon, Maréchal de camp, avec quatre bataillons François, & deux cents chevaux, pour aller joindre, près de Martorel, le Marquis de Thouy, Capitaine Général, qui pouvoit avoir environ douze cents hommes. Montemart & Gonsales devoient marcher de leur côté, & attaquer tous en même temps le corps des Rebelles. Ceux-ci, enhardis par leur nombre, descendirent plus avant dans la plaine, & vinrent à Terassa & Sabadelle, puis à Samanat: nos détachemens s'y porterent. Le Comte de Montemart y arriva le premier avec neuf cents chevaux, attaqua Delpoal, le battit, & le poursuivit jusqu'aux grandes montagnes, où tous les Miquelets & Soumettans se jetterent, & ensuite retournerent chez eux. Thouy & Gonsales trouverent aussi de leur côté quelques gros de Rebelles, qu'ils défirent. Nous n'y eûmes pas vingt hommes de tués ou blessés: il en coûta aux Rebelles près de mille hommes de tués ou pris.

Le sieur de Moragas, Maréchal de camp de l'Archiduc, étoit venu en même temps du côté de la plaine de Vic, avec trois mille

Miquelets ; mais Bracamonté l'obligea de se retirer avec précipitation. Le Marquis Delpoal tâcha de rassembler encore du monde ; mais les Soumettans ne voulurent pas s'aventurer ; ainsi il ne put avoir qu'environ trois mille Miquelets. Le Comte de Montemart courut sus avec sa vivacité ordinaire, le joignit auprès de Montserat, l'attaqua dans le plus haut des montagnes escarpées, le mit totalement en déroute, lui tua cent cinquante hommes sur la place, & en prit soixante ; que l'on fit pendre sur le champ. Delpoal reparut encore peu de jours après, & entra par surprise dans la ville de Mareffa. Un petit bataillon Espagnol, qui y étoit, se retira dans le réduit, où il se défendit à merveille : toutefois il auroit été pris, si le Comte de Montemart n'y fût accouru. Les Rebelles, dont il étoit la terreur, se retirerent avec précipitation, abandonnant leurs blessés & leurs provisions. 1714.

Comme nos breches avançoient fort, & que je comptois qu'elles seroient dans peu de jours en état de pouvoir donner l'assaut général, je crus devoir céder aux instances de tous les Officiers Généraux, qui me pressoient de faire sommer la place. Naturellement une telle démarche me répugnoit : toutefois, pour n'avoir point à me reprocher l'effusion de sang, j'ordonnai, le 3 de Septembre, au Lieutenant Général de tranchée, de faire dire à ceux de la ville, qu'ils eussent à m'envoyer des Députés. Deux heures après qu'il leur eut signifié

mon Meſſage, un Officier parut ſur une bre-
1714. che, pour demander ſi les Députés devoient être Militaires, ou des Habitans de la ville: on lui répondit que cela nous étoit égal, pourvu que ce fuſſent gens en qui ils euſſent confiance; ſur quoi l'Officier dit que M. de Villaroel, qui étoit Général des Barcelonois, n'avoit pas le pouvoir de donner réponſe ſur pareille matiere, & qu'on alloit aſſembler les Conſeils pour délibérer.

Le 6 Septembre, un Officier ennemi demanda à parler au Général de la tranchée. M. d'Asfeld, Lieutenant Général, s'avança à la tête des Sappes; alors cet Officier lut à haute voix un papier qu'il tenoit à la main, dont le contenu étoit, que les trois Corps ſouverains de Barcelone, s'étant aſſemblés en conſeil, avoient réſolu de ne faire, ni écouter aucune propoſition pour rendre la place. Enſuite l'Officier dit à M. d'Asfeld: *Voſtra Excellentia quiero algo mas?* Votre Excellence ſouhaite-t-elle quelque choſe de plus? M. d'Asfeld ne daigna pas répondre, & fit dans l'inſtant recommencer notre Artillerie.

L'obſtination de ces peuples étoit d'autant plus ſurprenante, qu'il y avoit ſept breches au corps de la place; qu'il n'y avoit nulle poſſibilité de ſecours, & que même ils n'avoient plus de vivres. Ils voulurent faire ſortir les femmes; mais je défendis qu'on les laiſſât approcher, & j'ordonnai même qu'on tirât deſſus.

Le Roi d'Espagne, qui venoit de conclure son mariage avec la Princesse de Parme, me donna ordre de faire partir incontinent huit gros vaisseaux, pour aller à Gènes chercher la nouvelle Reine. Je ne jugeai pas à propos de le faire, d'autant que je savois qu'il y avoit à Majorque quarante bâtimens chargés de toutes sortes de provisions, prèts à mettre à la voile, pour tâcher d'entrer dans Barcelone. Ainsi je différai le départ de cette escadre, jusqu'après la prise de la place. 1714.

Enfin, toutes les breches étant très-praticables, & toutes les dispositions ayant été faites pour l'assaut général, les troupes destinées pour les différentes attaques partirent du camp le 10 Septembre, après la nuit fermée, & se placerent en colonnes aux débouchés qu'on leur avoit marqués dans la tranchée : celles qui devoient être pour la réserve, occuperent le terrein qui leur étoit assigné à la queue.

M. de Dillon, qui étoit Lieutenant Général de tranchée, commandoit la droite de l'attaque; & M. de Cilly, qui le devoit relever le lendemain, fut chargé de la gauche.

Le 11, à la pointe du jour, le signal fut donné par une décharge de dix pieces de canon, & de vingt mortiers; toutes les troupes déboucherent dans l'instant, & monterent à l'assaut; tout fut emporté avec peu de résistance, hors au bastion du Levant, où les Rebelles tinrent ferme jusqu'à ce que M. de Cilly les eût fait attaquer par la gorge.

1714 Tout ce qui se trouva dans les trois bastions fut égorgé: les retranchemens, qui tenoient depuis le bastion de Porte-neuve jusqu'à la Courtine, entre le bastion du Midi & celui du Levant, furent emportés avec la même rapidité; après quoi, l'on s'étendit dans les Eglises, maisons & places voisines afin de pouvoir ensuite se porter avec quelque ordre dans le reste de la ville.

Les Chefs des Rebelles ayant, sur le bruit de l'attaque, rassemblé toute la garnison, vinrent pour attaquer notre gauche; mais ils la trouverent si bien postée, qu'ils se contenterent d'y laisser quelques troupes, pour se maintenir auprès du Palais, & se porterent avec le gros, du côté du bastion de Saint-Pierre. Nos gens s'en étoient emparés, mais avoient négligé d'occuper le Couvent des Religieuses de S. Pierre, qui dominoit tout le rempart de côté-là; de maniere que les ennemis s'en étant saisis, ils firent de-là un si gros feu sur ceux qui étoient sur le rempart, & à la gorge du bastion, qu'il fallut l'abandonner. Les Rebelles s'y avancerent, & tournerent le canon: on remarcha à eux, on le rechassa plusieurs fois; mais le Couvent empêchoit que nos gens ne pussent s'y maintenir, & il falloit aussi-tôt en revenir. Quoique j'eusse défendu qu'on n'entreprît rien de plus de ce côté-là, je ne pus de long-temps retenir l'ardeur indiscrete de quelques Officiers Généraux. A la fin, j'y allai moi-même, & restreignis à garder par ma droite le bastion.

de Porte-neuve, en attendant que je fisse attaquer de nouveau le reste de la ville. 1714.

Le feu, durant tout ce temps, fut continuel & terrible, jusqu'à trois heures après midi que les ennemis rappellerent. Ils m'envoyerent trois Députés pour capituler. Je leur répondis qu'il n'étoit plus temps; que nous étions dans la ville maîtres de tout passer au fil de l'épée, & qu'ainsi je n'écouterois point d'autres propositions de leur part que celles de se soumettre à la discrétion de S. M. C. & d'implorer sa clémence. Ils voulurent d'abord parler d'un ton fier; mais voyant que cela ne leur réussissoit pas, ils voulurent m'engager à traiter avec eux, en me proposant la reddition de l'Isle de Majorque, à condition qu'on conserveroit aux uns & aux autres leurs priviléges. Je n'écoutai pas plus cette proposition que les autres, & enfin les ayant renvoyés à la ville pour y faire connoître mes intentions, ils revinrent le lendemain matin, & se soumirent à tout ce qu'il me plut d'ordonner. Je leur promis alors la vie, & même qu'il n'y auroit aucun pillage; ce que je faisois pour conserver au Roi d'Espagne une ville florissante & riche, dont il pouvoit, par ce moyen, tirer de grands secours dans la suite.

Je ne voulus pas ce jour-là faire occuper par nos troupes le reste de la ville, de crainte que la nuit arrivant avant que j'eusse pu tout arranger, le désordre & le pillage ne s'ensuivissent: je jugeai donc à propos de cacher à

tout le monde ce que je venois de conclure
1714. avec les Députés, & je feignis de vouloir tout disposer pour l'attaque générale le lendemain. Je fis dire aux Rebelles de bien garder leurs barricades & retranchemens: toutefois le soir je fis prendre possession du Montjouy. Le 13 au matin les Rebelles se retirerent de tous leurs postes; & nos troupes ayant battu la générale, marcherent au travers des rues aux quartiers qui leur furent assignés, avec un tel ordre, que pas un Soldat ne s'écarta des rangs. Les habitans étoient dans leurs maisons, leurs boutiques & les rues, à voir passer nos troupes comme dans un temps de paix; chose peut-être incroyable qu'un si grand calme succédât dans l'instant à un si grand trouble; chose encore plus merveilleuse qu'une ville prise d'assaut ne fût pas pillée: l'on ne peut l'attribuer qu'à Dieu; car tout le pouvoir des hommes n'auroit jamais pu contenir le Soldat.

Cette action n'auroit pas coûté deux cents hommes, sans les manœuvres que l'on fit mal-à-propos du côté du bastion de S. Pierre. Nous eûmes près de deux mille hommes de tués ou de blessés; la perte des Rebelles ne monta pas à plus de six cents hommes ce jour-là.

Messieurs de Dillon & de Cilly firent tout ce qu'on peut attendre d'Officiers de courage & de tête; & il faut rendre cette justice à toutes les troupes en général: qu'elles s'y comporterent avec beaucoup de valeur.

Nous eûmes durant ce siege dix mille hommes de tués ou de blessés : les habitans en eurent environ six mille. 1714.

Dès que Barcelone fut pris, je fis marcher le Comte de Montemart à Cardonne avec quelques bataillons pour prendre possession de cette place, en vertu de l'ordre que j'en fis donner à la Députation : le Gouverneur ouvrit ses portes, à condition que ceux qui voudroient rester dans le pays auroient leur pardon, & que ceux qui voudroient se retirer ailleurs avec leurs effets en auroient la permission. Le Marquis Delpoal, & plusieurs autres, s'y étoient jettés exprès, afin de jouir de la capitulation. La Cour de Madrid ne fut pas contente de ce que je venois d'accorder à ceux qui étoient dans Cardonne; mais je crus que, vu la bonté de la place dans un pays de difficile abord, & vu la saison avancée, il convenoit mieux au service de S. M. C. de soumettre au plutôt toute la Catalogne.

Dès que j'eus désarmé tous les habitans de Barcelone, j'abolis par un décret la Députation & toute l'ancienne forme de Gouvernement; j'en établis un nouveau sous le nom d'Administration & de Junte, ordonnant que la police se feroit à l'avenir selon les Loix de Castille. Le Roi d'Espagne auroit souhaité que j'eusse resté quelque temps en Catalogne; afin de remettre toutes choses en bon ordre, mais une pareille commission ne pouvoit me convenir :

1714. outre que ma ſanté étoit très-mauvaiſe, ayant eu ſouvent des accès de fievre, & avant & pendant le ſiege de Barcelone, j'étois de plus ſi épuiſé par les fatigues, que je n'avois plus la force de rien faire. Je ſuppliai donc le Roi d'Eſpagne de nommer un Commandant général de la Principauté, & le choix tomba ſur le Prince de Tzerclaës; qui commandoit alors en Arragon.

Je fis publier un ban, ſur peine de mort, pour que tous les peuples de Catalogne euſſent à remettre leurs armes, à l'exception des Gentilshommes à qui je permettois d'en garder un certain nombre chez eux. Je donnai en même temps de ſi bons ordres aux Commandans des différens quartiers, que la choſe s'exécuta auſſi exactement qu'il étoit poſſible, du moins perſonne n'oſa en garder chez ſoi; & s'ils ne les remettoient pas, ils avoient grand ſoin de les cacher dans quelques cavernes.

Croyant qu'il étoit néceſſaire de faire un exemple des principaux boute-feux des Barcelonois, afin d'intimider ceux qui oſeroient penſer à exciter de nouveaux troubles, j'en envoyai vingt au château d'Alicante, pour être enfermés toute leur vie: je fis auſſi embarquer pour Gênes l'Evêque d'Albaraſin, & deux cents Prêtres ou Religieux, avec défenſe à eux, ſous peine de la vie, de jamais remettre le pied dans les terres de la domination de S. M. C.

Je renvoyai dans leurs habitations ordinaires tout le gros des Bas-Officiers & Soldats 1714.
Catalans de la garniſon, leur ayant auparavant fait prêter ſerment de fidélité. A l'égard des Caſtillans, Arragonois & Valenciens qui ſe trouvoient parmi eux, j'écrivis à S. M. C. de vouloir bien les renvoyer auſſi chez eux, ou les faire paſſer à Ceuta, pour y ſervir contre les Maures.

Après avoir réglé les quartiers d'hiver, & fait partir vingt bataillons François pour retourner dans le Royaume, je remis le commandement de l'armée & du pays au Chevalier d'Asfeld, en attendant l'arrivée de Tzerclaës : je partis enſuite pour Madrid, paſſant par le Royaume de Valence, où j'étois bien aiſe de me faire rendre compte des terres que j'y avois.

J'arrivai à Madrid le 28 Octobre, & je repartis le 4 Novembre pour m'en retourner en France. Sur mon chemin, à ſeize lieues de Madrid, le Roi d'Eſpagne m'envoya Orry; pour conférer avec moi ſur l'expédition de Majorque, que ce Prince vouloit abſolument entreprendre. Le Roi, à qui il en avoit écrit, s'en remettoit entiérement à ma déciſion, tant ſur le projet que ſur le temps de l'exécution, & ſur le nombre de troupes néceſſaires. Orry me preſſa d'y aller moi-même; mais ne le pouvant, à cauſe de ma ſanté; je nommai à ma place le Chevalier d'Asfeld, dont je connoiſſois la capacité. Je réglai donc tout avec Orry, & puis je continuai mon voyage.

1714. D'Asfeld conduisit l'affaire à merveille ; & dès qu'il eut débarqué dans l'Isle de Majorque, Palma & tout le pays se soumit.

Après mon retour d'Espagne, je repris la conduite des affaires du Roi Jacques, dont je m'étois mêlé depuis 1708, & dont le siege de Barcelone m'avoit détourné pendant six mois ; mais pour les mieux faire comprendre, il est nécessaire de reprendre les choses de plus loin, n'ayant pas voulu jusqu'à présent interrompre la suite de ce qui regardoit les opérations militaires.

A la fin de 1710, l'Abbé (a) Gautier, dont la Cour de France se servoit pour traiter en secret de la paix avec l'Angleterre, vint me trouver à Saint-Germain de la part du Comte d'Oxford, nouvellement fait Grand-Trésorier. Le Marquis de Torcy me l'envoya, & me marqua que je pouvois prendre confiance en lui. En effet, il me dit qu'il avoit ordre de me parler sur les affaires du Roi Jacques, & de concerter avec moi les moyens de parvenir à son rétablissement ; mais qu'avant d'entrer en matiere, il avoit ordre d'exiger promesse ; 1°. que personne à Saint-Germain n'en auroit connoissance, pas même la Reine ; 2°. que la Reine Anne jouiroit tranquillement de la Couronne sa vie durant, moyennant qu'elle en assurât la possession à son frere après sa mort ; 3°. que l'on donneroit les assurances suffisantes pour la conser-

(a) J'ai parlé ci-devant de l'Abbé Gautier.

vation de la Religion Anglicane & des Libertés du Royaume. A tout cela il est facile 1714.
de croire que je consentis volontiers, & je le lui fis confirmer par le Roi Jacques, à qui je le menai pour cet effet. Après ces préliminaires, nous entrâmes dans le détail des moyens de parvenir au but: mais l'Abbé ne put, pour cette premiere fois, entrer dans un grand détail, attendu que le Trésorier ne lui avoit pas encore bien expliqué ses intentions; & que même préalablement à tout il falloit que la paix fût conclue, sans quoi le ministere présent n'oseroit entamer une matiere si délicate à ménager. Quoiqu'il me parût que l'un n'empêchoit pas l'autre, néanmoins pour faire voir que nous ne voulions rien omettre, & pour montrer notre bonne foi, nous écrivîmes à tous les Jacobites de se joindre à la Cour; ce qui ne contribua pas peu à rendre la parti de la Reine si supérieur dans la Chambre-Basse, que tout s'y passa selon ses desirs.

Gautier me dit, avant de s'en retourner à Londres, que le Comte d'Oxford lui ordonnoit de m'assurer, que pendant cet été on enverroit le projet, & que, si je n'étois pas à la Cour, on me le feroit tenir à l'armée, attendu que l'on ne vouloit se fier qu'à moi. Pour qu'on pût répondre au projet, sans perte de temps, nous convînmes que le Roi Jacques, sous prétexte de faire le tour de la France, se trouveroit au commencement d'Août en Dauphiné où je devois comman-

1714. der l'armée, & y demeureroit avec moi le plus qu'il pourroit. En effet, ce Prince y vint; mais je ne reçus point les papiers en question, & jusqu'à l'hiver je n'en entendis plus parler; Gautier seulement m'écrivit qu'il arriveroit bientôt avec des instructions satisfaisantes.

Gautier revenu en France, je crus qu'il me parleroit plus clair; mais il me dit seulement qu'il falloit encore avoir patience jusqu'à ce que l'on pût conclure totalement la paix; que le moindre vent des bonnes intentions de la Reine Anne pour son frere donneroit matiere aux Whigs de crier hautement contre la Cour, & pourroit non-seulement détruire l'ouvrage nécessaire de la paix, mais encore causer peut-être un bouleversement dans le Ministere & dans l'Etat: que de plus, il falloit s'assûrer de l'armée, ce qui ne se pouvoit, que lorsque, la paix signée, on procéderoit à la réforme, & qu'alors il auroit attention à ne conserver que les Officiers dont il seroit sûr.

Jusques-là ce raisonnement paroissoit très-sage; mais la paix conclue & publiée, & la réforme faite, le Trésorier ne parla pas avec plus de clarté; ni avec plus de précision, & différoit de jour à autre de régler l'armée, malgré les sollicitations du Duc d'Ormond, avec lequel, à l'insçû d'Oxford, j'étois en commerce de lettres.

Les Jacobites, & autres bien intentionnés, pressoient aussi continuellement Oxford, de profiter

profiter du moment favorable : ils lui repré-
ſentoient, que jamais il n'y avoit eu une 1714.
Chambre Baſſe plus favorablement diſpoſée, & qu'ainſi il n'y avoit qu'à leur propoſer la révocation des actes en faveur d'Hanovre, & qu'indubitablement elle paſſeroit. Sa réponſe étoit, qu'il falloit aller plus doucement en beſogne : qu'il travailloit ſérieuſement à l'affaire, & que l'on ne ſe mît point en peine.

De cette maniere, Oxford nous amuſoit, & il étoit difficile d'y remédier : car, de rompre avec lui, ç'auroit été détruire tout, vû qu'il avoit le pouvoir en main, & gouvernoit abſolument la Reine Anne. Il fallut donc feindre de ſe fier à lui ; mais nous ne laiſſions pas de travailler ſous main avec le Duc d'Ormond, & nombre d'autres ; afin de venir à bout de cette affaire par leur moyen, ſi Oxford nous manquoit.

Gautier étant revenu en 1713, après la paix de l'Angleterre, je le preſſai très-vivement ſur la lenteur, l'irréſolution & le froid du Tréſorier. Enfin, réſolu de le mettre au pied du mur, après pluſieurs propoſitions que je lui fis, je le chargeai d'en faire une qui me paroiſſoit facile, ſûre & même l'unique, quoique d'abord elle ſemblât être un peu viſionnaire. Je voulois que le Roi Jacques ſe rendît ſecrétement, & ſeul auprès de la Reine ſa ſœur ; & qu'alors elle ſe rendît au Parlement ; qu'elle y expliquât le droit inconteſtable de ſon frere, & la réſolution où elle étoit de lui faire rendre ce qui lui appar-

tenoit par les Loix divines & humaines; mais
1714. qu'elle les assûrât en même temps qu'elle avoit pris ses mesures avec lui pour empêcher que la Religion Anglicane ne pût en aucune façon péricliter par une telle action : qu'il étoit réglé ent'reux, qu'elle jouiroit paisiblement de la Couronne pendant sa vie, & qu'elle l'éleveroit comme son fils; qu'elle passeroit tels actes, qui seroient crus nécessaires pour la sûreté de leur Religion & de leur liberté. Ensuite elle devoit, sur le champ, le produire en plein Parlement, & leur dire: „ Messieurs, le voilà qui vous promet lui-même de tenir inviolablement tout ce que j'ai avancé, & d'en jurer l'observation; ainsi je vous requiers de révoquer dans l'instant les actes faits contre lui, & de le reconnoître dans ce moment pour mon héritier & votre maître futur, afin qu'il vous sache quelque gré d'avoir concouru avec moi à ce que votre conscience, votre devoir & votre honneur vous devroient avoir déjà inspiré. " Cette démarche imprévue auroit tellement étourdi les factieux, & charmé les bien-intentionnés, qu'il n'y auroit certainement pas eu la moindre opposition: il n'y avoit pas lieu de douter que dans l'instant tout n'eût été fait selon les ordres de la Reine; car il n'y auroit eu personne qui n'eût été persuadé que la Reine avoit pris ses mesures pour se faire obéir; ainsi, d'un côté la crainte du châtiment; & de l'autre, l'espérance de profiter d'un nouveau changement, auroient déterminé le parlement à rétablir

dans l'inſtant toutes choſes dans l'ordre natu-
rel, ſelon les Loix fondamentales de l'Etat. 1714.
Gautier, bien inſtruit de cette propoſition, partit de chez moi en Picardie pour l'Angleterre; mais quoiqu'il m'écrivît réguliérement, jamais je ne pus tirer de lui aucune réponſe ſur cet article.

Enfin, voyant le temps s'écouler, ſans qu'il parût aucun plan de la part d'Oxford, & d'ailleurs apprenant que la ſanté de la Reine Anne devenoit de jour en jour plus mauvaiſe, je ſoupçonnai plus que jamais que le Tréſorier nous trompoit, d'autant plus que je ſavois qu'il avoit écrit à l'Electeur d'Hanovre, & qu'il venoit d'envoyer à cette Cour ſon couſin Harlay. Je m'ouvris donc de cela à M. de Torci, Miniſtre des Affaires Etrangeres, & par qui paſſoit tout mon commerce avec Gautier & avec Oxford. Il tomba d'accord avec moi, que la conduite du Tréſorier étoit fort extraordinaire; & nous réſolûmes de lui écrire pour lui repréſenter que la Reine Anne pouvoit manquer à toute heure, & qu'ainſi il étoit néceſſaire qu'il nous fît ſavoir les meſures qu'il avoit priſes en ce cas pour les intérêts du Roi Jacques auſſi-bien que les démarches que ce Prince devoit faire. Sa réponſe fut, que, ſi la Reine venoit à mourir, les affaires du Roi Jacques & les leurs étoient perdues ſans reſſource. Jamais nous ne pûmes tirer autre choſe de lui, ce qui prouvoit bien clairement ſa fourberie; car s'il avoit eu véritablement les intentions qu'il

nous avoit déclarées, auroit-il été si long-
1714. temps sans songer aux moyens de les effectuer? Auroit-il, pour l'amour de lui-même & du parti Tory, négligé de se précautionner contre la rage des Whigs, qu'il savoit ne vouloir jamais lui pardonner, s'ils avoient une fois le pouvoir en main? Cette léthargie ne pouvoit venir de son manque de sens, ou de courage; personne n'en avoit plus que lui: ainsi il étoit moralement certain que toutes les avances qu'il nous avoit faites jusqu'à présent, n'avoient eu pour motif que son propre intérêt, afin de joindre les Jacobites aux Torys, & par-là se rendre le plus fort dans le Parlement, & y faire approuver la paix. Dès qu'il en fut venu à bout, il ne songea plus qu'à se ménager avec la Cour d'Hanovre; & quant au Roi Jacques, il l'amusoit de temps en temps par quelque nouvelle proposition de changement de Religion, ou du moins d'en faire semblant. La Cour de France, aussi-bien que nous, fut alors bien persuadée qu'Oxford nous jouoit; mais comme elle avoit, par son moyen, fini son affaire principale, elle s'en consoloit aisément.

Pour moi, je sollicitai fortement le Duc d'Ormond, & plusieurs autres; je les exhortai à se réveiller de leur assoupissement, & à se précautionner contre les malheurs qui leur arriveroient, si la Reine mouroit; je leur fis envisager que leur intérêt particulier étoit le même que celui du Roi Jacques, qu'il n'y avoit plus à balancer pour eux; qu'il falloit

opter, ou d'être perdus, eux & leur parti, ou de rétablir ce Prince. Convaincus de ce 1714.
que nous leur mandions continuellement, ils s'évertuerent, & par le moyen de Madame Masham, ils déterminerent la Reine à renvoyer le Grand Trésorier, n'étant pas possible de conduire l'affaire à bien, tant qu'il seroit en place. Elle congédia donc Oxford au commencement d'Août 1714. Les autres Ministres ne doutoient plus de pouvoir alors avancer leurs projets sans obstacle; mais le malheur voulut qu'avant que le nouveau Ministere eût seulement le temps de se reconnoître, tout espoir de réussir s'évanouït par la mort de la Reine, qui arriva le 12 Août 1714, quatre jours après le déplacement du Comte d'Oxford. L'Electeur d'Hanovre fut dans l'instant proclamé Roi, conformément à l'acte fait depuis la révolution, & par ses ordres tout fut changé.

J'étois pour lors en Catalogne, trop éloigné pour pouvoir, ni agir, ni même donner des conseils; & quand j'aurois été à Paris, j'eusse été fort embarrassé attendu la conjoncture présente des affaires. Ce n'étoit point notre faute, si nous n'avions concerté aucun arrangement, pour le cas qui venoit d'arriver; & la France, quelque bonne volonté qu'elle eût, n'étoit point en état de risquer une nouvelle guerre pour soutenir les intérêts du jeune Roi. Nulles mesures n'avoient été prises, & ne pouvoient même l'être de ce côté-ci de l'eau; c'étoit aux bien-

intentionnés en Angleterre à nous prescrire
1714. tout ce que nous devions faire, & n'étant point encore les maîtres absolus, ils n'avoient pas eu le temps de s'arranger.

Dès que le Roi Jacques apprit la mort de sa sœur, il partit en poste de Bar en Lorraine, où, depuis la paix d'Utrecht, il faisoit sa résidence, & se rendit *incognito* à Paris, pour y consulter la Reine sa mere & ses autres amis, bien résolu de passer ensuite dans l'Isle de la Grande-Bretagne, pour y revendiquer ses droits. La Cour de France, avertie de cette démarche, lui envoya M. de Torci, pour lui persuader de s'en retourner d'où il étoit venu; & si les bonnes raisons ne prévaloient pas, il avoit ordre de lui déclarer qu'on ne pourroit se dispenser de l'y contraindre. Ainsi le Roi Jacques ne recevant aucunes nouvelles consolantes de ses amis d'Angleterre, où tout étoit alors dans la consternation, & ne sachant pas même où il pourroit débarquer en sûreté, se détermina à regagner Bar.

Le Roi George partit d'Hanovre au mois de Septembre ou d'Octobre, & arriva à Londres, où il fut reçu avec toutes les démonstrations possibles de joie. Il lui auroit été facile, dans ces commencemens, de concilier les esprits, ou du moins d'empêcher que leur animosité ne lui fît aucun tort. Pour cela, il n'avoit qu'à éviter de se déclarer pour aucun parti, regarder tous les Anglois comme étant également ses sujets, & ne distin-

guer que ceux qui auroient le plus de naiſ-
ſance, & le plus d'attachement à ſa perſonne; 1714.
mais prévenu par les Whigs, il commença d'abord par ôter toutes les charges aux Torys, & caſſa le Parlement, qui venoit de le reconnoître ſi unanimement. De-là les Torys prirent occaſion de ſe récrier ſur le danger de l'Egliſe Anglicane; les Miniſtres ne ceſſoient d'en parler dans les chaires, & le peuple, animé par ces diſcours, & ſous main par les Jacobites, commença à s'aſſembler de tous côtés, cauſant mille déſordres, & refuſant d'obéir aux ordres du Gouvernement. De plus, l'on ne ceſſoit de répandre dans le public des libelles diffamatoires contre le Roi George, contre ſon fils & contre ſa famille. A mon retour d'Eſpagne, je trouvai que l'occaſion paroiſſoit favorable pour les intérêts du Roi Jacques, & à cet effet nous envoyâmes des Emiſſaires au Duc d'Ormond, & aux principaux Seigneurs Torys. L'argent fut répandu parmi les Officiers réformés, & nous ne négligeâmes rien de notre côté, tant pour rendre odieux le Roi George, que pour gagner les cœurs de la Nation. Ormond, Marr, &c. nous aſſûroient que jamais les peuples n'avoient été ſi bien diſpoſés; que de dix, il y en avoit neuf contre George, & par conſéquent pour Jacques; & qu'ainſi pour peu qu'on voulût ſonger à une entrepriſe, il y avoit lieu d'être aſſûré de la réuſſite. Sur cela, je propoſai qu'on tombât d'accord d'un jour marqué pour faire un ſou-

lévement général par tout le Royaume, &
1714. qu'on indiquât un endroit où le Roi Jacques pût se rendre. Nous étions sûrs des Ecossois, qui s'étoient déjà pourvus d'armes, & n'attendoient que le signal pour se déclarer. Mon projet étoit de profiter de la conjoncture présente, n'y ayant que fort peu de troupes réglées dans toute l'Isle, & je ne doutois pas que George, voyant le feu allumé aux quatre coins du Royaume, ne se trouvât dans un si furieux embarras, qu'il ne sauroit que devenir. J'étois de plus persuadé que notre dessein ne pourroit réussir que par une prompte révolution, c'est-à-dire, qu'en trois semaines il falloit chasser George, ou que l'affaire seroit manquée, attendu que la France, ne voulant donner aucun secours de troupes, & les seuls Anglois devant finir l'ouvrage, George se trouveroit en état d'écraser tout le parti de Jacques, si on lui donnoit le temps de faire venir des troupes de Hollande & d'Allemagne; outre que George étant maître de toutes les places, il auroit sur les Royalistes un avantage considérable, pour peu que l'affaire tirât en longueur. J'avois beau presser Ormond & les autres, ils me répondoient toujours que, malgré toute leur bonne volonté, & la disposition favorable des esprits, ils ne pouvoient, ni ne vouloient prendre les armes, jusqu'à ce que le Roi Jacques eût débarqué avec un corps de trois à quatre mille hommes. En vain je leur représentois par lettres, & par des per-

sonnes envoyées exprès, que, quelques raisons que nous eussions pu dire à la Cour de France, elle demeuroit ferme dans sa résolution de ne fournir aucuns secours publiquement, & qu'ainsi il ne falloit plus parler de troupes; leur réponse étoit toujours la même. 1714.

Au commencement de l'anneé 1715, Milord Bolingbroke, contre qui la Chambre-Basse venoit d'intenter procès pour crime de haute trahison, en même temps que contre le Duc d'Ormond & le Comte d'Oxford, jugea à propos de ne pas s'exposer à l'animosité du parti, & se sauva en France. A son arrivée à Paris, je le vis en secret, & il me confirma la bonne disposition des affaires; mais ne croyant pas qu'il convînt encore qu'il se mêlât publiquement des affaires du jeune Roi, il se retira à Lyon, d'où, après quelques mois, nos amis lui manderent qu'il eût à revenir à Paris; ce qu'il fit, & alors nous agîmes de concert en toutes choses. Le Roi Jacques, qu'il avoit vu à Bar, lui avoit donné les Sceaux de Secrétaire d'Etat. 1715.

Cependant les désordres continuoient de toutes parts en Angleterre; & les peuples non-seulement crioient publiquement contre le Gouvernement, mais s'émancipoient aussi en beaucoup d'endroits à parler en faveur du Prétendant; ce qui faisoit que nombre de personnes, tant à S. Germain, qu'en Angleterre, pressoient continuellement de faire

1715. quelque entreprise, & blâmoient l'indolence du Roi Jacques. Sur cela, j'écrivis un Mémoire, que j'envoyai à Bar par Milord Bolingbroke : il est à propos de l'insérer ici, il fera voir clairement l'état des affaires.

„ Beaucoup de personnes blâment le Roi d'Angleterre de ce qu'il ne veut pas hasarder sa personne dans la situation présente des affaires, & concluent que, cette conjoncture perdue, il n'en retrouvera jamais une si favorable, d'autant que George ne manquera pas de se procurer une bonne armée ; moyennant quoi, les Torys seront écrasés, ou forcés de se soumettre. "

„ Je tombe d'accord que, d'abord, ce raisonnement paroît juste ; mais, comme il ne convient pas à des gens sensés de dire leur avis, ou de décider, sans examiner auparavant le fond des affaires, je vais les expliquer en peu de mots, & puis je dirai franchement mon sentiment ".

„ Le Roi n'a point d'ami, ni d'allié, de qui il puisse espérer aucune assistance : ce n'est point faute d'avoir fait les pas nécessaires à cette fin ; mais parce que, d'ordinaire, les Princes ne s'intéressent point en faveur d'un autre, qu'autant qu'ils y trouvent leur avantage particulier. Depuis vingt-six ans, l'Europe a été engagée dans une guerre sanglante & onéreuse ; ce qui a épuisé les bourses, ruiné le commerce, & diminué même l'espece des hommes ; de maniere que tout le monde, étant las de la guerre, ne tend qu'à vivre en paix ;

& il n'y a qu'une nécessité absolue qui puisse engager aucun Prince à la rompre. Le Roi Jacques ne peut donc compter que sur le secours de ses Sujets pour le grand ouvrage de son rétablissement. Voyons ce qu'il en peut attendre ". 1715.

„ Je commencerai par l'Ecosse, qui, depuis la révolution, s'est toujours montrée attachée à la Famille Royale, & dont un assez grand nombre des principaux Seigneurs ont actuellement pris des mesures pour se soulever, dès qu'il leur sera ordonné. Ils s'engagent à mettre en campagne huit mille montagnards, & dix mille fantassins des autres Provinces; mais il leur manque des armes pour ces derniers: il leur faut aussi de l'argent pour le paiement de ces troupes, sans quoi ils ne pourroient les contenir: le pays seroit bientôt au pillage, & l'armée même se dissiperoit. Ils ne peuvent au plus lever que mille chevaux ou Dragons, & même d'assez mauvaise qualité. Ils ont quelque espérance de pouvoir se saisir des châteaux d'Edimbourg, de Sterling & de Dunbarton; mais la réussite de ces sortes de projets est toujours fort incertaine. "

„ Le gros de la Nation Angloise est si bien disposé, qu'on peut avancer hardiment que, de six, il y en a cinq pour le Roi Jacques. A la vérité, ce n'est point tant à cause de son droit incontestable, qu'en haine de la race Hanovrienne, & pour empêcher la ruine totale de l'Eglise & des libertés du Royaume;

mais, quels qu'en ſoient les motifs, il eſt
1715. certain que nombre de Seigneurs, d'Eccléſiaſtiques & de Gentilshommes ont donné des aſſûrances de leurs bonnes intentions. Pluſieurs des plus conſidérables, des plus accrédités & des meilleures têtes ſe ſont aſſemblés, pour concerter les moyens de rétablir le Roi; mais, juſqu'à préſent, ils ont conclu que, ſans le ſecours de quatre mille hommes au moins, de nombre d'armes, & d'une groſſe ſomme d'argent, il ſeroit téméraire & même impoſſible de commencer un ſoulévement en ſa faveur. Ils diſent pour raiſon, que, ne pouvant ramaſſer qu'une populace non armée & non diſciplinée, les troupes réglées, quoique peu en nombre, ſeront pourtant ſuffiſantes pour la diſſiper dans l'inſtant qu'elle aura levé le maſque. Ajoutez à cela qu'il n'y a dans toute l'Angleterre aucunes armes, que dans les magaſins des places, dont George eſt le maître ".

„ Le Duc d'Ormond, Milord Bolingbroke & pluſieurs autres ont agi auprès de la Cour de France, pour l'engager à donner le ſecours demandé: on n'a rien omis de ce qui la pouvoit perſuader; mais on n'a pu en venir à bout; de maniere que le Roi ne peut préſentement tabler que ſur ce qu'il a trouvé moyen d'emprunter ſur ſon propre crédit: le tout conſiſte en dix mille armes, & cent mille écus. Je demande donc ſi un homme de ſens peut conſeiller au Roi d'aventurer tant ſa perſonne, que les biens & vies de ſes amis

ſur des préparatifs auſſi minces, contre un Prince qui eſt en poſſeſſion, qui a de ſon cô- 1715.
té les Loix préſentes ; quoique injuſtes, qui a actuellement une armée remplie de Whigs, & qui, de plus, a des voiſins puiſſans ſes Alliés, dont il peut tirer le nombre qu'il voudra de troupes, outre ce qu'il peut faire venir de ſes propres Etats ".

„ Le Roi n'a pas aſſez d'armes pour fournir à l'Ecoſſe, & aux différens endroits de l'Angleterre qui en demandent. Il n'a point de places aſſez fortes, où ſes amis puiſſent s'aſſembler en ſûreté ; & quand il auroit le temps de former une armée, il n'a pas de quoi, ni l'armer, ni la payer ".

„ Je conclus que le Roi doit ſe haſarder, mais non ſe précipiter dans une ruine certaine. S'il avoit une armée de Montagnards, d'Ecoſſois & de populace Angloiſe, il lui faudroit à la fin en venir à une bataille contre une armée de troupes réglées, & je crois qu'alors il courroit un aſſez grand riſque : mais je ne vois pas qu'il puiſſe même eſpérer cette chance ; car il n'y a, juſqu'à préſent, aucun concert ſur cela en Angleterre, ni même aucune envie d'agir ſans un ſecours étranger. Eſt-il raiſonnable, malgré cela, que le Roi parte ? & peut-on donner le terme de grandeur d'ame, ou d'héroïſme à une démarche qui ne peut produire qu'un vain tumulte ? Les mêmes perſonnes, qui, maintenant, l'accuſent de timidité, l'appelleroient téméraire & mal-aviſé, quand il auroit échoué.

1715. En un mot, je ne puis jamais être d'avis qu'il parte, jusqu'à ce que les personnes les plus considérables d'Angleterre lui aient promis de se trouver en tel temps, en tel lieu, pour l'y recevoir avec nombre d'amis; car, de croire qu'avec les seuls Ecossois, il puisse réussir dans son entreprise, c'est ce que je regarderai toujours comme une folie ".

Au mois de Juillet, le Pere Calaghan, Dominicain, homme d'ailleurs de bon sens, alla trouver le Roi Jacques, de la part du Duc d'Ormond, pour lui dire de partir incontinent pour se rendre en Angleterre. Ce Prince, sans consulter Milord Bolingbroke, ni la Cour de France, ni moi, prit aussi-tôt la résolution de se mettre en chemin, & fixa au 30 de ce même mois son arrivée au Havré-de-Grace, où il envoya sur le champ préparer un bâtiment, ayant mandé en même temps à Bolingbroke de se trouver le jour marqué au rendez-vous. Celui-ci alla en donner avis à M. de Torcy, qui, sur le champ, par ordre du Roi, m'écrivit par un Courier de me rendre en diligence à Marly. Y étant arrivé, le Roi me dit que le Roi Jacques avoit pris brusquement une résolution qui lui paroissoit hasardée, & à laquelle il ne vouloit point consentir, sans en savoir auparavant mon avis. Je lui représentai alors que je ne pouvois imaginer que le Duc d'Ormond eût envoyé un tel Message, attendu qu'il ne marquoit pas le lieu, où le Roi Jacques devoit débarquer, point totalement essentiel, & qu'ainsi je croyois

qu'il falloit nécessairement différer son départ, jusqu'à ce que l'on eût d'autres nouvelles du 1715. Duc d'Ormond sur cet article. MM. de Torcy & Bolingbroke eurent ordre d'écrire en conformité au Roi Jacques. Environ huit jours après, arriva d'Angleterre un homme de condition envoyé par Ormond, Marr & plusieurs autres, avec un Mémoire en réponse à ceux que nous leur avions envoyés ci-devant : il contenoit à peu près les mêmes choses qu'ils nous avoient déjà mandées ; savoir, que, sans un secours d'hommes, d'armes & d'argent, ils ne croyoient pas possible d'engager la nation à prendre les armes ; que, toutefois, si le Roi Jacques le leur ordonnoit positivement, ils le feroient, mais que cela ne pouvoit être que vers le milieu du mois de Septembre, temps auquel l'on comptoit que le Parlement feroit prorogé, & chaque membre retourné dans sa Province.

Peu de temps après, vers les premiers jours d'Août, nous fûmes fort surpris d'apprendre que le Duc d'Ormond étoit débarqué en France. Ce Seigneur, ayant été accusé de haute trahison, s'étoit retiré à Richemont, où il vivoit avec grande magnificence, & tenoit table ouverte. Tout le monde y couroit en foule ; car il étoit l'idole du parti Tory, & il sembloit y avoir levé l'étendard contre le Roi George. Il nous avoit assuré par ses lettres, qu'il étoit résolu d'y demeurer tant qu'il y pourroit être en sûreté ; qu'ensuite il se retiretoit vers le Nord, ou l'Ouest de l'Angle-

terre, & se mettroit à la tête de ses amis, &
1715. de nombre d'Officiers réformés, qu'il avoit à cet effet dispersés dans les Provinces: il avoit même déjà disposé des relais de chevaux, afin de le faire plus diligemment, lorsque le temps seroit venu. Il avoit de plus pratiqué des intelligences dans Plimouth, Bristol & Exeter, dont il vouloit se saisir, & en faire ses places d'armes. Il est certain que, dans ce temps-là, il étoit si généralement aimé, que, s'il se fût déclaré ouvertement contre le Roi George, pour l'Eglise & les libertés de la Nation, de toutes parts on seroit accouru à lui, & il se seroit trouvé à la tête d'un parti si considérable, que George eût été fort embarrassé, d'autant que les Ecossois se seroient en même temps soulevés, & que peut-être partie des troupes réglées auroit passé du côté d'Ormond: mais, pour exécuter un pareil projet, il falloit un autre génie: de si grands desseins ont besoin d'un Héros, & c'est ce que le Duc d'Ormond n'étoit pas; car, quoique très-brave de sa personne, & depuis quelque temps bien intentionné, il n'avoit que très-peu de qualités nécessaires pour une telle entreprise, & fort peu de connoissance du métier de la guerre. La grande dépense qu'il faisoit, sa libéralité, son affabilité naturelle & sa naissance, lui avoient attiré l'amour & l'estime du peuple. Les Torys, qui voyoient que, dans la conjoncture présente, il leur falloit un Chef apparent, s'étoient tous réunis, pour le suivre & le prôner; mais, dans un

un inſtant, toutes les belles eſpérances qu'on avoit fondées ſur lui, s'évanouirent par ſa retraite précipitée. Etant averti que le Roi George avoit envoyé des Gardes pour inveſtir ſa maiſon, & l'arrèter, il ſe ſauva vers les Côtes, & traverſa la mer dans une chaloupe, ſans laiſſer le moindre ordre pour ceux qui l'attendoient ailleurs. 1715.

Bolingbroke & moi, nous concertâmes avec lui toutes nos affaires, & nous fîmes de nouveau de fortes inſtances auprès de la Cour de France, pour en obtenir un ſecours d'hommes: mais, outre que le Roi T. C., malgré toute ſa bonne volonté, étoit ferme dans ſon premier principe, la retraite d'Ormond l'y confirmoit encore plus, n'étant pas raiſonnable de croire que cet homme ſi aimé, & dont le crédit faiſoit notre principale eſpérance, ſe fût retiré, & eût abandonné la partie, ſi la Nation eût été dans les diſpoſitions que nous lui avions tant de fois repréſentées. Nous récrivîmes donc en Angleterre, pour les preſſer de nouveau de ne plus inſiſter ſur un corps de troupes, mais de ſe déterminer à prendre les armes, & qu'ils nous marquaſſent le temps & le lieu où l'on vouloit que le Roi Jacques & Ormond ſe rendiſſent: leur réponſe fut toujours ambiguë.

La répugnance que j'avois trouvée avec raiſon dans les Torys, jointe à la certitude où j'étois que la France ne ſe relâcheroit point de ſa réſolution, m'avoit déterminé, quelques mois auparavant, à m'adreſſer au Roi

1715. de Suede, dont les intérêts sembloient directement opposés à ceux du Roi George. Ce Prince extraordinaire, après s'être, par des commencemens brillans, attiré le respect & l'attention de toute l'Europe, étoit tombé, par la perte de la bataille de Pultawa, dans un enchaînement de malheurs, dont ses ennemis & ses voisins surent si bien profiter, qu'il se trouvoit alors presque entiérement dépouillé de ses Etats d'Allemagne. Chacun vouloit avoir part à ses dépouilles; & sans avoir égard, ni aux Traités passés, ni même aux garanties, on couroit sur lui de toutes parts. Loin de se laisser abattre par tant d'adversités, il sembloit au contraire en devenir plus fier, & plus obstiné à rejetter toutes propositions de paix, où il fût question de céder quelque Province, ou quelque place; résolu plutôt de périr, que de se soumettre honteusement à la loi du vainqueur.

Le caractere de ce Prince, dont les vues ne tendoient jamais qu'au grand, & son intérêt particulier, qu'il trouveroit à culbuter le Roi George, me firent espérer qu'il donneroit les mains à l'exécution de nos projets, d'autant plus qu'il n'y avoit pas d'autre moyen apparent pour le tirer de la situation critique où il étoit. Je lui fis représenter les justes prétentions du Roi Jacques, la gloire qu'il y auroit à rétablir un Prince opprimé, & les suites avantageuses qui ne pouvoient manquer de lui en revenir, sans compter la reconnoissance éternelle du Roi d'Angleterre pour un

si grand bienfait. L'affaire me paroissoit d'autant plus facile, que l'on ne soupçonnoit seulement pas que nous en eussions la pensée, & qu'il y avoit actuellement sept à huit mille Suédois campés auprès de Gottembourg : joignez à cela qu'il y avoit dans ce port nombre de vaisseaux de transport, destinés à passer ces troupes à Stralsund, & que, de Gottembourg, l'on pouvoit, d'un seul vent, faire voile en droiture en Ecosse, ou en Angleterre, le trajet n'en étant que de deux fois vingt-quatre heures. 1715.

Lorsque je proposai cette idée à la Cour de France, on la regarda d'abord comme chimérique ; mais, après qu'on en eut parlé avec le Baron de Spaar, Ambassadeur de Suede, & qu'on vit qu'il ne s'éloignoit pas de l'approuver, on me permit de négocier. M. de Torcy & moi eûmes plusieurs conférences sur cela avec Spaar ; & pour faciliter l'entreprise, on convint que le Roi T. C. payeroit les arrérages de subsides dûs au Roi de Suede, & que le Roi Jacques feroit donner incontinent cinquante mille écus pour les frais de l'embarquement. Spaar fit partir un Courier avec les dépêches pour son Maître, & il envoya en même temps un Officier en Hollande, avec la remise des cinquante mille écus que je lui avois donnés, afin que, si la réponse de Suede étoit favorable, l'on pût, sans perte de temps, faire passer cette somme à Gottembourg. Malheureusement le Roi de Suede se trouvoit alors dans Stralsund, assiégé par terre & par mer ;

1715. de maniere que le Courier fut un temps très-long, avant que de pouvoir donner ſes lettres. La réponſe de ce Prince fut en termes très-honnêtes; mais il diſoit qu'il ne pouvoit, dans la ſituation de ſes affaires, ſe défaire de ſes troupes, dont il avoit tant de beſoin, pour défendre ſes propres Etats, outre que le Roi George ne s'étoit pas encore déclaré contre lui. Toutefois il aſsûroit le Roi Jacques de ſon amitié, dont il lui donneroit des marques dans la ſuite.

Il eſt certain que le Roi de Suede manqua une belle occaſion d'avancer ſes affaires, ou, pour mieux dire, de ſe tirer d'oppreſſion; car, le Roi Jacques une fois rétabli, il en auroit tiré des ſecours d'argent, d'hommes & de vaiſſeaux ſuffiſans pour ſe remettre en état de reconquerir ce qu'il avoit perdu. Par les regles du bon ſens, la révolution d'Angleterre étoit alors immanquable, moyennant un corps de troupes réglées pour ſoutenir les Bien-intentionnés. Le Roi George étoit univerſellement haï, & n'avoit que fort peu de troupes ſur pied dans la Grande-Bretagne; mais le Roi de Suede, qui ſongeoit alors à ſauver Stralſund, en quoi il ſe flattoit mal-à-propos, n'eut perſonne auprès de lui, pour lui faire voir l'utilité de notre projet, & le faux des ſiens.

Il a voulu depuis, en 1716, entreprendre une deſcente en Angleterre; mais les affaires avoient totalement changé de face; & s'il l'avoit faite, il y a lieu de croire que,

vu l'armée considérable que le Roi George avoit en Angleterre, & les secours que les Hollandois n'auroient pas manqué d'y envoyer, il y auroit échoué. 1715.

Vers le 20 du mois d'Août, le Roi de France, Louis XIV, tomba malade, & mourut le premier Septembre 1715. Jamais homme ne montra plus de fermeté, & moins de crainte de la mort; toujours soumis & résigné aux volontés de Dieu. Il donna tous les ordres qu'il crut nécessaires, & puis attendit tranquillement sa derniere heure. Il y avoit longtemps qu'il étoit occupé de ces réflexions sérieuses; & il avoit plusieurs fois dit à la Reine d'Angleterre, qu'il n'ignoroit pas; qu'étant vieux, il devoit bientôt mourir, & qu'ainsi il s'y préparoit tous les jours, afin de n'être pas surpris. On avoit de lui une toute autre opinion dans le monde; car on s'imaginoit qu'il ne pouvoit souffrir qu'on lui parlât de la mort. Je sais pourtant ce que je viens de rapporter de la bouche même de la Reine, Princesse très-véridique.

Il faut avouer que jamais Prince n'a été si peu connu que celui-ci. Les Protestans le faisoient passer en Europe pour un homme inaccessible, cruel & sans foi. J'ai eu l'honneur d'en avoir souvent audience & de le voir très-familiérement, & je puis assûrer qu'il n'y avoit de fier en lui que l'apparence. Il étoit né avec un air de majesté, qui en imposoit tellement à tout le monde, qu'on ne pouvoit en approcher sans être saisi de crainte & de

respect; mais dès qu'on vouloit lui parler,
1715. son visage se radoucissoit, & il avoit l'art de vous mettre dans l'instant en pleine liberté avec lui: il étoit l'homme de son Royaume le plus poli; & dans ses réponses il y mettoit tant de choses obligeantes, que, s'il accordoit quelque chose, on croyoit recevoir le double; & s'il refusoit, on ne pouvoit s'en plaindre. Depuis la Monarchie, vous ne trouverez pas de Roi plus humain. Parmi les Grands du Royaume, hors le Chevalier de Rohan, il n'y a eu aucun sang répandu de son régne, & même celui-ci ne perdit la vie, que parce que personne n'eut ou l'amitié ou le courage de demander sa grace; car le Roi, en allant & revenant de la Messe le matin de l'exécution, se tourna de tous côtés, pour voir si les parens ou les amis ne viendroient pas se jetter à ses pieds.

Je sais que pour ce qui regarde sa bonne foi, on m'objectera tout ce qu'il a fait contre les Traités; mais j'ose asśûrer qu'il n'en a jamais violé, qu'on ne lui eût persuadé que ses ennemis y avoient premiérement donné atteinte; & sans approuver ces infractions, quel est le Prince, quelle est la Nation qui puisse se vanter d'avoir toujours préféré la bonne foi & la justice à ses intérêts? Il n'est question que d'un peu plus ou un peu moins; car l'on peut avancer hardiment, qu'il semble que la Religion, l'équité & la parenté ne sont plus présentement des motifs qui fassent impression; & que, pour satisfaire son ambition, & se

procurer quelques avantages, l'on se croit tout permis. 1715.

Le lendemain de la mort du Roi, le Duc d'Orléans se rendit au Parlement avec tous les Princes du Sang & les Pairs de France. L'on avoit placé aux avenues du Palais deux mille hommes du régiment des Gardes, afin d'empêcher qu'il n'y eût aucune émeute : de plus, presque tout ce qu'il y avoit d'Officiers à Paris accompagnerent le Duc d'Orléans, à qui l'on avoit fait croire qu'il trouveroit des obstacles à se faire déférer la Régence : son intention étoit de se déclarer Régent si le Parlement en faisoit difficulté, attendu qu'il prétendoit que par sa naissance le droit incontestable lui en étoit acquis. Dès qu'il fut à sa place dans la Grand'Chambre, il commença par prier MM. les Pairs de suspendre pour le présent les prétentions qu'ils avoient contre les Présidens à mortier au sujet du Bonnet, promettant que dans quinze jours il finiroit cette contestation; il avoit aussi exigé en particulier des Princes du Sang de ne point attaquer alors les Princes légitimés, à qui le feu Roi avoit non-seulement accordé le rang, mais aussi la qualité de Prince du Sang, & l'habilité de succéder à la Couronne au défaut des véritables Princes du Sang. Le Duc d'Orléans vouloit, avec raison, éviter que rien n'interrompît l'affaire de la Régence, d'où dépendoit le repos & la tranquillité de l'Etat, aussi bien que son intérêt particulier. Les Pairs consentirent à la demande du Duc d'Orléans, & se

1715. contenterent de faire lire tout haut par l'Archevêque de Rheims leur proteſtation contre tout ce qui s'étoit fait, ou ſe feroit contre leurs droits.

Le Duc d'Orléans fit enſuite une longue harangue, dans laquelle il repréſentoit que le Roi, préſentement régnant, étant mineur, la Régence lui appartenoit de droit, & qu'ainſi il demandoit que les Gens du Roi parlaſſent, & qu'on paſsât enſuite aux opinions. Il entra auſſi dans un détail de la forme qu'il prétendoit donner au Gouvernement, & finit par aſſûrer que, pour montrer ſes bonnes intentions pour le bien public, & ſon eſtime pour le Parlement, il leur feroit rendre la liberté des repréſentations que le feu Roi leur avoit ôtée depuis long-temps.

Son diſcours achevé, il fut réſolu qu'avant de procéder ſur aucune déclaration, on feroit l'ouverture du teſtament que le feu Roi avoit dépoſé l'année d'auparavant. Le premier Préſident & les Gens du Roi l'allerent chercher, & on l'ouvrit devant l'Aſſemblée : la lecture en fut enſuite faite. Il contenoit en ſubſtance, qu'il y auroit un Conſeil de Régence, compoſé du Duc d'Orléans, des Princes du Sang qui auroient vingt-quatre ans accomplis, du Chancelier, de quatre Secrétaires d'Etat, du Chef du Conſeil des Finances, du Contrôleur Général des Finances, des Maréchaux de Villeroi, de Villars, d'Uxelles, de Tallard & d'Harcourt. Tout s'y devoit déterminer à la pluralité des voix. Le commandement des

troupes de la Maison du Roi étoit donné au Duc du Maine, sans aucune subordination à la Régence: le Maréchal de Villeroi étoit nommé Gouverneur du Roi; MM. de Saumery & de Joffreville Sous-Gouverneurs; mais le Duc du Maine, & à son défaut son frere le Comte de Toulouse, devoit avoir l'inspection & une autorité supérieure sur tout ce qui regardoit la personne & l'éducation du Roi. On lut ensuite le codicille, par où l'on auroit dû commencer: il contenoit peu de chose, hors que le jeune Roi devoit être présent au Parlement lors de l'ouverture du testament; & qu'en attendant, le Maréchal de Villeroi ordonneroit de tout ce qui regarderoit la personne du jeune Prince, & commanderoit aux troupes de sa Maison. 1715.

Le premier Président eut grand soin d'avertir à plusieurs reprises le sieur de Dreux, Conseiller au Parlement, de lire le testament distinctement & à haute voix; car il disoit: Voici notre Loi. L'on n'en jugea pourtant pas ainsi. Dès que la lecture en eut été faite, Mgr. le Duc d'Orléans, ayant seulement dit qu'il y avoit dans le testament plusieurs choses, auxquelles en honneur il ne pouvoit consentir, & qu'il s'en expliqueroit dans la suite, demanda qu'on procédât à opiner sur la Régence, qu'il réclamoit comme son droit. Il fut aussi-tôt déclaré Régent sans contradiction. Il ne fut plus question du Testament, & l'on procéda à régler plusieurs autres choses, selon que le Régent le souhaitoit. Le Duc du Maine

& le Comte de Toulouse qui avoient, aussi
1715. bien que tous nous autres, donné leurs voix pour la Régence, voulurent disputer l'article du commandement de la Maison du Roi, mais personne ne se joignit à eux; ainsi le Duc du Maine, voyant qu'on lui ôtoit tout ce que le feu Roi avoit réglé en sa faveur, demanda en grace qu'au moins on voulût, pour lui conserver son honneur, lui accorder quelque titre honorifique. Sur cela les Gens du Roi proposerent le nom de Surintendant de l'éducation du Roi, & la Cour y consentit, avec la clause toutefois que cela ne lui donneroit aucune autorité sur les Officiers de la Maison du Roi, ni sur les troupes, ayant été spécifié clairement que l'on ne reconnoissoit d'autorité supérieure dans le Royaume que celle de Mgr. le Duc d'Orléans Régent.

Le 12 du même mois, le Roi alla au Parlement tenir son Lit de Justice, où tout ce qui avoit été réglé le 2 fut publié & enregistré.

Le Duc d'Orléans commença sa Régence par établir des Conseils, dans lesquels les affaires devoient passer, au lieu d'en laisser la disposition aux seuls Ministres, ce qui a certainement de grands inconvéniens; mais aussi il est à craindre que cette grande multitude de Conseillers ne retardent les expéditions, & sur-tout dans la partie de la guerre, où, pour que les choses aillent bien, un seul homme doit être chargé du détail après que les points ont été réglés dans le Conseil: quoi qu'il en soit, le Régent avoit promis

d'en paſſer par la pluralité des voix dans les Conſeils, ne ſe réſervant que le pouvoir de faire des graces par l'entiere diſpoſition des Charges, Emplois & Bénéfices. 1715.

Le Duc de Bourbon fut déclaré Chef du Conſeil de Régence; le Comte de Toulouſe Chef du Conſeil de Marine, ayant ſous lui pour Préſident le Maréchal d'Eſtrées; le Maréchal de Villeroi Chef du Conſeil des Finances, & le Duc de Noailles Préſident; le Maréchal d'Uxelles Préſident du Conſeil des Affaires Etrangeres; le Maréchal de Villars Préſident du Conſeil de la Guerre; le Duc d'Antin Préſident du Conſeil des Affaires du dedans du Royaume, & le Cardinal de Noailles Préſident du Conſeil de Conſcience.

Le Régent me propoſa d'être du Conſeil de Guerre; mais comme la premiere place étoit priſe, je ne crus pas qu'il me convînt, par toutes ſortes de raiſons, d'être en ſecond ſous mon camarade, d'autant que le reſte du Conſeil étoit compoſé de Lieutenans Généraux. Si j'avois voulu agir comme d'autres, qui, dès avant la mort du Roi, avoient fait leur marché avec Mgr. le Duc d'Orléans, j'aurois peut-être été traité auſſi avantageuſement; mais Dieu merci je n'ai point à me reprocher d'avoir jamais voulu entrer en aucune cabale. J'ai toujours eu pour principe de m'attacher inviolablement au Maître & à la Juſtice; c'eſt pour cela que j'avois toujours évité de rien écouter ſur l'avenir: toutefois dès que le Roi fut ſans eſpérance, je me déclarai pour le

Duc d'Orléans, le bon droit & l'intérêt de
1715. l'Etat s'y trouvant. Je pressai le Régent de me nommer de la Régence; mais il s'en excusa sur les ménagemens qu'il avoit à garder avec le Roi George, & me dit, qu'en attendant qu'il pût me placer dans ce poste, & marquer l'estime qu'il avoit pour moi, il me donneroit quelque commandement considérable dans le Royaume. J'avoue que ses raisons ne me satisfirent pas, mais il fallut bien prendre patience.

Le Comte de Stairs, Ministre d'Angleterre, avoit, devant & après la mort du Roi, donné des assûrances à Mgr. le Duc d'Orléans de l'amitié de son Maître, & que, s'il se trouvoit en France quelque opposition à ses justes droits, il l'assisteroit de toutes ses forces. Le Régent avoit écouté avec plaisir de pareils discours, & avoit aussi fait donner au Roi George des assûrances de l'envie qu'il auroit de lui plaire; le tout dans la vue de se précautionner contre la cabale qu'il savoit avoir été formée contre lui. En effet, il est certain que la plupart de ceux qui approchoient le feu Roi, à force de lui représenter le danger qu'il y auroit à craindre de la part du Duc d'Orléans, s'il avoit la puissance en main, l'avoient convaincu de la nécessité de prendre des mesures convenables pour l'empêcher. Sur cela il avoit fait son testament, dicté par le Chancelier Voisin; & l'on croit que le Duc du Maine, & autres des plus accrédités, n'avoient cessé de tourmenter le Roi, jusqu'à ce qu'il l'eût

mis en dépôt au Parlement avec une Déclaration. Je sais pourtant par la Reine d'Angleterre combien peu le Roi croyoit que cela serviroit; car cette Princesse étant allée lui faire compliment sur l'action de prudence qu'il vênoit de faire, il répondit en ces termes: *On a voulu absolument que je la fisse, mais dès que je serai mort, il n'en sera ni plus ni moins.* 1715.

Stairs ne cessa, dès que le Duc d'Orléans fut reconnu Régent, de faire sa cour assidûment; & sachant que le feu de rebellion étoit prèt à s'allumer dans l'Isle de la Grande-Bretagne, il pressa vivement le Régent d'empêcher que le Prétendant ne pafsát par la France pour s'y rendre. Mais comme le Duc d'Orléans avoit appris que le Roi George & les Whigs ne cessoient de publier qu'ils ne prétendoient pas s'en tenir à la Paix d'Utrecht, il voulut profiter de l'occasion pour en découvrir la vérité; ainsi il répondit qu'il étoit prèt d'entrer dans les liaisons les plus étroites, pourvu que l'Angleterre donnât en même temp des assûrances de sa résolution à s'en tenir au dernier Traité de Paix; & que pour cet effet l'on fit une alliance défensive, où les Hollandois seroient invités d'entrer. Stairs répliqua que le meilleur moyen, pour entamer une pareille négociation, étoit de commencer par prendre ensemble des mesures contre le Prétendant. Le Régent, voyant par cette réponse, que Stairs ne cherchoit qu'à l'amuser, lui en fit aussi de très-vagues, & résolut, non-seulement de ne point s'opposer aux desseins

du Roi Jacques, mais de l'aider même sous
1715. main en tout ce qu'il pourroit, sans que cela parût : car connoissant le mauvais état du Royaume, il étoit dans l'intention d'éviter toute guerre. Toutefois Stairs ayant découvert que nous avions au Havre quelques vaisseaux chargés d'armes, & en ayant porté sa plainte, le Régent ne put se dispenser de faire arrêter lesdites armes ; ce qui fut d'un grand préjudice aux affaires du Roi Jacques, qui ne pouvoit s'en procurer d'ailleurs pour envoyer où l'on en avoit besoin, tant à cause que l'argent lui manquoit, que par l'impossibilité d'acheter en aucun pays des armes sans la permission du Souverain.

Le Comte de Marr, qui avoit été Secrétaire d'Etat pour l'Ecosse, du temps de la Reine Anne, & qui en avoit été dépossédé par George, reçut au mois de Septembre un ordre secret du Roi Jacques de s'en aller dans l'instant en Ecosse, & d'y prendre les armes. Ni Bolingbroke, ni moi, ne savions rien de ceci, quoique nous fussions ses principaux Ministres, par qui toutes les correspondances d'Angleterre & tous les projets passoient ; ce qui ne faisoit rien augurer de bon, vu que sans nous il ne pouvoit y avoir rien de concerté. Quoi qu'il en soit, Marr partit par mer de Londres, & mena avec lui M. d'Hamilton, Lieutenant Général, homme qui avoit servi long-temps avec distinction en Hollande & en Flandre. Il débarqua dans le nord d'Ecosse ; & peu de jours après, ayant rassemblé ses

amis & vassaux, il proclama publiquement le Roi Jacques, sommant tout bon sujet de se joindre à lui, pour rétablir leur Souverain légitime sur le Trône de ses ancêtres, & délivrer la nation de la tyrannie de George, Duc de Brunswick, usurpateur de la Monarchie. Un grand nombre de Montagnards & de Seigneurs considérables l'ayant joint, il marcha en avant & s'empara de la ville de Perth, au moyen de quoi il se trouvoit maître de toute la partie d'Ecosse, qui est au delà de la riviere de Tay. 1715.

Quelques Officiers avoient en même temps tenté de surprendre le Château d'Edimbourg, ce qui auroit rendu Marr maître de toute l'Ecosse, & auroit obligé ses ennemis de quitter le poste de Sterling; mais ce projet manqua. Dès que le Roi George apprit la révolte de Marr, il fit partir de Londres le Duc d'Argyle, qui, sans s'arrêter à Edimbourg, s'avança à Sterling avec ce qu'il put ramasser de troupes, dont le nombre ne montoit qu'à quinze cents hommes: George fit en même temps marcher quelques régimens d'Angleterre en Ecosse, & donna ordre qu'on y en transportât plusieurs d'Irlande; il envoya aussi demander aux Etats Généraux les six mille hommes qu'ils étoient tenus de donner par les Traités faits avec la feue Reine en faveur de la succession protestante.

Cependant Marr s'amusoit à former son armée & à régler toutes les affaires, comme s'il avoit été sûr d'en avoir le temps nécessaire.

1715. S'il avoit marché en avant dès qu'il eut rassemblé huit ou dix mille hommes, il n'auroit certainement trouvé aucune opposition, & Argyle auroit été obligé d'abandonner l'Ecosse pour se retirer à Berwick. Alors il auroit pu mettre son armée en regle, convoquer un Parlement & marcher sur les frontieres, soit pour les défendre contre les troupes de George, ou pour s'avancer en Angleterre, & y joindre les amis du Roi Jacques, en cas qu'ils y formassent un parti comme on avoit lieu de l'espérer; mais son peu de connoissance de la guerre lui fit manquer son coup, & il donna le temps aux troupes, qui marchoient de tous côtés, de joindre le Duc d'Argyle. L'on peut avoir beaucoup d'esprit, beaucoup de courage personnel, être habile Ministre, & toutefois n'avoir par les talens requis pour une entreprise de cette nature. Il est certain que Marr ne les avoit pas; & aussi il ne faut pas s'étonner s'il ne réussit pas. Après avoir tiré l'épée, il ne sut plus comment il falloit s'y prendre pour aller en avant, & par-là manqua l'occasion la plus favorable qui se fut présentée depuis la révolution de 1688.

Peu après que Marr se fut emparé de Perth, le sieur Forester, Gentilhomme accrédité dans la Province de Northumberland, les Lords Derwentwater, Widrington & autres y avoient pris les armes, & proclamé le Roi Jacques: mais leur principale force ne consistant qu'en Cavalerie, ils demanderent à Marr un secours d'Infanterie; sur quoi celui-ci détacha

tacha le Brigadier Mackentosh, avec dix-huit cents Montagnards, pour les joindre. Mackentosh passa le Firth auprès d'Edimbourg, malgré quelques vaisseaux ennemis qui s'y trouvoient; & au lieu de marcher par le plus court, pour joindre Forester, il s'approcha d'Edimbourg. Le Duc d'Argyle y accourut en diligence de Sterling, & Mackentosh se retira à un vieux Fort ruiné, appellé *Leith*, distant d'un mille de la ville: il n'auroit pu s'y maintenir, faute de vivres, si le Duc d'Argyle n'eût été obligé de retourner promptement à Sterling, pour faire tête à Marr qui y marchoit. Mackentosh, sorti de ce mauvais pas où il s'étoit embarqué ridiculement, prit au plutôt la route des frontieres d'Angleterre; & en chemin faisant, il fut joint par les Lords Kenmure, Nithsdale, &c. avec cinq cents chevaux de la partie méridionale d'Ecosse; mais il perdit beaucoup de ses Montagnards, qui regagnerent leur pays. Après qu'ils se furent tous joints à Forester, au lieu de marcher droit en Ecosse, pour tomber sur Argyle d'un côté, pendant que Marr l'attaqueroit de l'autre, ce qui étoit l'unique bon parti à prendre, ils s'avancerent dans le Diocèse de Durham, ayant quelque espérance que la ville de Neucastle se déclareroit pour eux; mais le Général Carpenter les ayant prévenus, & s'y étant posté avec un bataillon, & quelques Dragons, ils prirent le chemin de la Province de Lancastre, où nombre de Catholiques grossirent leur armée. Ils s'avancerent jusqu'à Pref-

1715.

1715. ton, comptant que les Provinces voisines prendroient aussi les armes; mais le Général Wills, que le Roi George y avoit envoyé, ayant rassemblé quelque Infanterie, & plusieurs régimens de Cavalerie & de Dragons, marcha droit à eux, & se trouva devant Preston, avant qu'ils en eussent la moindre nouvelle. Ils se mirent en défense, & même repousserent vivement les troupes dans les premieres attaques, de maniere que, vu la supériorité de Forester, & le peu de monde qu'avoit Wills, il y a apparence que celui-ci auroit été, sinon battu, au moins obligé de se retirer; mais, tout d'un coup, la tête ayant tourné à Forester, & à la plupart des Principaux de leur parti, ils demanderent à capituler. Les ennemis surent si bien les ménager, qu'ils se soumirent à la discrétion du Roi George, en se contentant de l'assûrance que leur donna Wills d'employer ses bons offices en leur faveur. Forester avoit environ deux mille hommes avec lui, & Wills n'en avoit que mille au plus.

Cependant Marr, après s'être amusé longtemps à Perth, se mit en marche pour aller tenter le passage de la riviere de Tay, audessus de Sterling. Argyle en étant averti, alla au devant de lui, & ils se rencontrerent à Auchterader. L'armée du Roi Jacques pouvoit être de neuf à dix mille hommes, & celle du Roi George de trois à quatre mille.

D'abord Argyle rompit la gauche de Marr, & celui-ci battit à plate-couture le reste de l'ar-

mée ennemie, dont il fit un assez grand carnage ; mais il ne les poursuivit pas, & laissa Argyle ; avec sa droite, se retirer en bon ordre à Sterling. Le lendemain ; au lieu de profiter de son avantage, il remarcha à Perth : il donnoit pour raison qu'il manquoit de vivres ; ses troupes les ayant jettés ; en allant au combat, & que ; de plus ; les Montagnards ne vouloient plus se battre : il auroit pourtant dû chercher les moyens de les y engager ; car il lui étoit important de pousser sa pointe ; & de tout hasarder pour battre Argyle, avant que les Hollandois l'eussent joint. Cette bataille se donna à-peu-près en même temps qu'arriva la triste aventure de Preston.

1715.

Marr ayant su que Milord Sutherland ; malgré l'engagement où il étoit ; sur parole d'honneur ; de ne plus remuer contre le Roi Jacques ; s'étoit de nouveau soulevé dans le Nord ; & s'étoit même emparé d'Invernesf, détacha les Marquis de Huntley & de Séaforth ; avec leurs vassaux ; qui faisoient cinq à six mille ; pour aller réduire Sutherland ; mais ces Seigneurs, au lieu d'entrer d'abord en action ; se laissèrent amuser par des négociations ; & même Huntley ; à qui on offroit son pardon ; l'accepta ; ce qui acheva de ruiner les affaires du Roi Jacques. Séaforth n'étoit pas assez fort de lui-même, pour attaquer Sutherland, ainsi il se contenta de garder son pays ; sans commettre d'hostilités.

Le Roi Jacques, sur la nouvelle qu'il eut du soulevement de Marr ; partit au mois d'Octo-

bre de Bar, & se rendit *incognito* à Saint-Malo,
1715. où il fut retenu quelques jours par les vents contraires, pendant lequel temps, ayant eu avis que les Partisans de George s'étoient emparés de Dimstafnage, lieu dans les montagnes, destiné pour sa descente, il prit le chemin de Dunkerque, où il s'embarqua, & mit pied à terre à Peterchead, vers la fin de Décembre. Jamais voyage ne fut plus long; car il se passa deux mois entiers depuis son départ de Lorraine jusqu'à son arrivée en Ecosse: aussi donna-t-il occasion à beaucoup de murmures parmi les Ecossois, & à beaucoup de mauvais discours parmi les autres; outre que le Comte de Stairs, qui en fut à la fin informé, en porta sa plainte au Régent, demandant qu'on empêchât ce prince de traverser la France. Le Régent répondit que, dès qu'on lui diroit où il pouvoit être, il y enverroit, pour le reconduire d'où il venoit; mais qu'il n'étoit pas obligé d'être, ni l'espion, ni le Prévôt du Roi George. A quelques jours de-là, Stairs assûra le Régent que le Prétendant devoit arriver un tel jour à Châlons en Champagne; sur quoi Contades, Major des Gardes Françoises fut envoyé de ce côté-là, pour tâcher de le trouver & le ramener à Bar: mais il n'eut garde de le rencontrer; car, outre qu'il y avoit déjà plusieurs jours qu'il étoit passé, il avoit pris une route détournée. A son retour, Contades fit de beaux comptes à Stairs de tout ce qu'il avoit fait, dont celui-ci fit semblant d'être content, quoique, dans

le fond, il jugeoit bien que le Régent n'avoit pas grande envie d'empêcher le passage du Prétendant, & que Contades n'avoit eu aucune envie de réussir dans sa commission. 1715.

Stairs avoit pareillement envoyé de tous côtés des Emissaires, pour tâcher de découvrir la marche du Prétendant; mais ce Prince étoit si bien déguisé, & marchoit si peu accompagné, qu'il n'en put jamais être informé que trop tard, pour en faire usage.

L'on a dit aussi dans le monde que Stairs avoit employé des gens pour assassiner le Roi Jacques: je dois cette justice à la vérité, qu'après avoir examiné à fond toutes les raisons qu'on alléguoit, pour prouver cette accusation, je les ai toutes trouvées frivoles; & quoique Stairs fût un grand Whig, & par conséquent ennemi juré du parti Jacobite, je le crois pourtant trop homme d'honneur, pour avoir jamais eu une pareille pensée. Le Duc de Marr, dont les intérêts étoient bien opposés à ceux de Stairs, en a toujours parlé de la même maniere; & quand il dit du bien de son ennemi, on doit l'en croire.

Le Duc d'Ormond étoit parti de Paris, à peu près en même temps que le Roi Jacques de Bar: il s'étoit embarqué en Normandie avec une vingtaine d'Officiers, & vingt-cinq Cavaliers du régiment de Nugent, qui se trouvoit pour-lors en quartier de ce côté-là. Une tempête le força de relâcher; puis étant de nouveau retourné sur les côtes d'Angleterre, il revint, sans oser y débarquer, ayant appris

1715. que le Roi George, instruit par le Colonel Maclaine des projets formés dans l'Ouest, y avoit envoyé un corps de troupes, & fait arrêter nombre de personnes. Ce Maclaine étoit l'homme de confiance, dont le Duc d'Ormond s'étoit servi pour conduire toutes ses pratiques; c'étoit lui qui avoit concerté, avec les Seigneurs les plus accrédités du pays, les mesures pour le soulévement général, & qui s'étoit aussi accordé avec les Officiers de la garnison de Plimouth, sur la maniere dont ils devoient se saisir de cette place. George commença par changer la garnison de Plimouth, fit entrer dans Bristol un régiment d'Infanterie, & fit toutes les dispositions convenables pour empêcher l'exécution des desseins d'Ormond. Cela ne lui fut pas difficile, en étant instruit à fond par Maclaine: de plus, Milord Landsdowne, & le Chevalier Windham, principaux arcboutans de toute cette affaire, ayant été découverts & arrêtés, il ne se trouva plus de Chef capable de remédier à ce contre-temps, & tous les Gentilshommes du pays, effrayés, firent dire au Duc d'Ormond, qu'ils ne pourroient plus le joindre, selon qu'ils s'y étoient engagés.

Je ne puis m'empêcher de faire encore une observation sur le ridicule du projet d'Ormond. Quand il quitta Richemont, que ne s'en alloit-il tout droit dans l'Ouest? Ses amis étoient alors en liberté, ils étoient dans les meilleures dispositions du monde: il y avoit deux à trois cents Officiers réformés qui l'attendoient, &

George n'avoit aucunes troupes, pour s'opposer à lui. Croyoit-il que, de passer par la France, lui donneroit un relief, & ne devoit-il pas considérer qu' en fait de soulévement, il ne faut pas laisser refroidir les esprits; que chaque moment est précieux, & que celui qu'on perd ne peut plus se retrouver? 1715.

Le Roi Jacques, en même temps qu'il donna ordre au Duc d'Ormond de partir de Paris pour l'Angleterre, m'envoya aussi une commission, & un ordre en forme pour me rendre en Ecosse, & y prendre le commandement de l'armée. Comme je m'étois, du consentement de ce Prince, fait naturaliser François; qu'ainsi j'étois devenu Sujet du Roi Très-Chrétien; que j'étois de plus Officier de la Couronne de France, engagé par plusieurs sermens à ne sortir du Royaume, qu'avec permission par écrit, & que, loin de me le permettre en cette occasion, le feu Roi & le Régent me l'avoient expressément défendu, je ne crus pas qu'en honneur, & en conscience, je pusse déférer à l'ordre que j'avois reçu.

Milord Bolingbroke devoit rester à Paris, pour veiller aux intérêts du Roi Jacques, & tâcher de lui fournir tout ce dont il avoit besoin. L'affaire étoit d'autant plus difficile, que le Régent, malgré ses bonnes intentions, ne vouloit pas paroître: il avoit chargé de ce soin M. Le Blanc & le petit Renault, Ces Messieurs faisoient espérer à Bolingbroke qu'ils lui donneroient des armes; mais il eut beau les faire solliciter sous main (car ils n'osoient le voir eux-

1715. mêmes), jamais il n'en tira rien que de belles paroles ; &, pour dire la vérité, je crois que le Régent, commençant à avoir mauvaise opinion de cette entreprise, n'étoit pas trop porté à executer ce qu'il avoit fait espérer : de plus, parmi nos gens, il y avoit des cabales qui ne contribuoient pas peu à faire échouer toutes choses. Bolingbroke étoit haï des Irlandois, qui ne cessoient de crier contre lui. Le Duc d'Ormond, homme foible, se laissa aller aux jalousies qu'on lui inspiroit, comme si Bolingbroke n'avoit pas pour lui assez d'égards. La Reine, & ceux en qui elle avoit plus de confiance à Saint-Germain, étoient très-mécontens de ce qu'il ne les consultoit pas continuellement, & de ce qu'il ne leur disoit pas réguliérement tout ce qu'il faisoit. Des femmes même à Paris, qui vouloient être Ministres, & qui avoient trouvé moyen par des souterrains de s'introduire auprès du Duc d'Orléans, s'acharnerent à décrier Bolingbroke auprès de ce Prince. En effet, je trouvai, dans plusieurs conversations que j'eus avec lui, qu'il étoit mécontent de Bolingbroke ; &, ce qui paroîtra plus extraordinaire, c'est que la seule raison qu'il m'en donna, fut qu'il s'adressoit à ces femmes, pour le tourmenter depuis le matin jusqu'au soir. Je l'assûrai qu'il ne le faisoit, que parce qu'il ne savoit par où pouvoir d'ailleurs parvenir à S. A. R. Sur cela, il me dit qu'il eût à s'adresser au Maréchal d'Uxelles, & à nul autre ; moyennant quoi, il l'écouteroit volontiers. Bolingbroke, dans l'instant, rompit toute

liaison avec ces femmes ; lesquelles, déjà mal-disposées en sa faveur, & irritées par le changement de sa conduite, se déchaînerent contre lui. Le Régent même me le dit, & m'ordonna en même temps d'assûrer Bolingbroke qu'il étoit content de lui. Cependant rien ne se faisoit pour le Roi Jacques de la part de la France, & tout aboutissoit à des espérances, dont on ne voyoit nul effet.

1715.

Le Roi d'Espagne en agit avec plus de franchise ; car, sur la représentation que nous lui fîmes du besoin que le Roi Jacques avoit d'une somme d'argent, il nous envoya cent mille écus en lingots d'or, que nous fîmes partir aussi-tôt avec mon fils, le Chevalier Areskin & M. de Bulkeley ; mais tout sembloit conspirer pour ruiner nos projets : le vaisseau, où ils étoient, fit naufrage sur la côte d'Ecosse, & ils n'eurent que le temps de se sauver la nuit dans la chaloupe, sans pouvoir emporter les lingots qu'ils avoient cachés dans le fond du bâtiment.

J'ai déjà dit que, sur la représentation de Stairs, l'on avoit arrêté au Havre les armes qui y étoient embarquées : il nous restoit outre cela trois mille fusils, qui, par bonheur, étoient dans un vaisseau au bas de la Seine : nous voulions les envoyer en Ecosse ; mais le Duc d'Ormond, qui n'avoit en tête que son expédition d'Angleterre, les garda, en dépit que nous en eussions, de maniere qu'ils n'ont jamais servi de rien.

Le Roi Jacques, à son arrivée en Ecosse,

y trouva les affaires dans un état déplorable.
1715. Son armée, que le Duc de Marr, par ses lettres, avoit fait monter à seize mille hommes, ne consistoit plus qu'en quatre ou cinq mille mal armés, mal en ordre, & dépourvus de tout. Il ne laissa pas de se rendre à Perth, afin de voir ce que pourroit produire sa présence : il manda aux Marquis de Huntley & de Séaforth de le venir joindre ; mais le premier ayant déjà fait sa paix, s'excusa sur la mauvaise saison, & sur ce qu'il ne pourroit, de quelque temps, rassembler ses vassaux, qui s'étoient retirés chez eux. Le second alléguoit les mêmes raisons, outre qu'il ne pouvoit laisser son pays exposé aux invasions de Sutherland. Re Roi Jacques ne pouvant faire venir ces Messieurs, leur envoya des Officiers & de l'argent, afin de les maintenir dans ses intérêts.

1716. Cependant Argyle, malgré la rigueur de la saison, faisoit tous les préparatifs nécessaires pour marcher en avant, dès que les six mille Hollandois l'auroient joint. Aussi avoit-il fait venir nombre de Pionniers, pour lui ouvrir les chemins au travers de la prodigieuse quantité de neige qui étoit tombée ; il avoit rassemblé tous les charriots du pays, pour porter, non-seulement ses munitions de guerre & de bouche, mais aussi du bois & du charbon pour chauffer ses troupes. Il avoit un très grand train d'artillerie, en un mot, tout ce qu'il falloit, tant pour sa subsistance, que pour un gros siege. Il se mit en marche, le 9 Février, d'auprès de Sterling, & campa le premier jour

à Dumblaine, le lendemain à Auchterader, où s'étoit donné le bataille, & le 11 il arriva 1716.
à Tullibardine, à huit milles de Perth. Cette derniere ville n'avoit d'autres fortifications qu'une simple muraille; & quoique Marr y eût fait travailler, le manque d'outils, de matériaux, d'argent & de gens entendus, joint au mauvais temps, avoit été cause que les fortifications étoient très-peu de chose. A la vérité, il y avoit vis-à-vis un poste, en soi-même très-bon, étant couvert par la riviere, qui est très-large & qu'on ne peut passer à gué qu'à dix milles au dessus, dans un pays de montagnes de difficile accès. Malheureusement le froid étoit si excessif, que toutes les rivieres étoient entiérement gelées; de maniere que les ennemis la traverserent, comme s'il n'y avoit eu qu'une plaine. Cette raison, & le mauvais état de sa petite armée, inférieure de moitié à celle d'Argyle, détermina le Roi Jacques à quitter Perth. Il l'abandonna le 11, & se retira à Dundée, d'où il se rendit à Montrose avec une partie de ses troupes, & envoya l'autre à Brékin. Le Chevalier Areskin, qui vint en France de sa part donner avis de cette démarche, me dit positivement que le Roi avoit dessein de se retirer vers le Nord, à mesure que les ennemis avanceroient, & qu'un peu en deçà d'Aberden il étoit résolu de tenir ferme, y ayant un poste exellent, que cinq cents hommes défendroient contre dix mille. La droite de ce poste étoit appuyée aux grandes montagnes, & la gauche à la mer: un marais impraticable, que l'on ne

pouvoit passer que sur une chaussée, couvroit
1716. tout le front. Mais, deux jours après l'arrivée du Chevalier Areskin, nous apprîmes que, sur l'approche d'Argyle, le Roi Jacques avoit fait marcher ses troupes vers le Nord; qu'il s'étoit, de sa personne, embarqué avec Marr & quelques autres, & qu'il étoit arrivé en France. Il laissa le commandement au Général Gordon, lui ordonnant de tâcher d'obtenir de l'ennemi des conditions pour ceux qui étoient dans son parti. Il est naturel de croire que, dès que les Montagnards & autres furent le départ de leur Roi, il ne fut plus question que de se disperser, & de se cacher.

Ainsi finit, dans un instant, cette entreprise : tout le pays se soumit au Duc d'Argyle, qui s'étoit avancé à Aberden, & ceux qui ne crurent pas pouvoir obtenir de pardon, se retirerent dans les Isles, d'où ensuite ils passerent en France. Mon fils & M. de Bulkeley, que le Roi Jacques n'avoit pas emmené avec lui, ne pouvant se résoudre à se cacher dans les montagnes, comme d'autres, se hasarderent à venir du Nord d'Ecosse à Edimbourg. Personne ne les découvrit; & après avoir resté huit jours dans cette Capitale, ils louerent un bâtiment, qui les débarqua en Hollande, d'où ils gagnerent au plutôt la France. Le Régent, à la sollicitation de Milord Stairs, leur fit ôter leurs emplois, aussi bien qu'à tous ceux qui avoient été en Ecosse. En ôtant le régiment à mon fils, on me le rendit.

L'on ſera peut-être curieux de ſavoir pourquoi le Roi Jacques revint ſitôt d'Ecoſſe, & 1716.
pourquoi ſelon ce que nous avoit aſſûré le Chevalier Areskin, il ne s'étoit pas retiré au poſte en deçà d'Aberden : tout ce que j'en ai pu découvrir, eſt que Marr lui avoit perſuadé qu'il n'étoit plus poſſible de ſoutenir l'entrepriſe ; que ce feroit ruiner totalement ceux de ſon parti, & qu'ainſi il falloit, par ſa retraite, leur donner lieu de faire un accommodement ; que ſa préſence rendoit impraticable. Il eſt vrai que cette réflexion auroit pu être faite avant le départ d'Areskin ; mais je ſuis convaincu que s'il y a eu une faute commiſe, elle n'eſt venue que de la trop grande déférence de ce jeune Prince aux avis d'autrui.

Le Roi vint ſecrétement à Saint-Germain, où il demeura quelques jours : de là, il en alla paſſer huit auprès de Neuilly, & fut enſuite à Châlons en Champagne, pour y attendre la réponſe du Duc de Lorraine. Ce Prince faiſoit quelques difficultés de lui permettre de revenir en Lorraine, à cauſe des égards qu'il ſe croyoit obligé d'avoir pour le Roi George : il lui conſeilla donc d'aller aux Deux-Ponts, l'aſſûrant toutefois que ſi le Roi de Suede ne l'y vouloit pas ſouffrir, il le recevroit dans ſes Etats, au haſard de ce qui lui en pourroit arriver. Le Roi Jacques, très-mécontent de cette réponſe, auſſi bien que de ce que le Prince de Vaudemont lui conſeilloit la même choſe, s'en alla à Avi-

gnon, où les Ducs d'Ormond, de Marr, &
1716. nombre d'autres Seigneurs se rendirent auprès de lui.

Pendant le séjour que le Roi Jacques avoit fait auprès de Paris, il avoit congédié Milord Bolingbroke de la maniere du monde la plus offensante.

Il lui avoit fait, à son retour d'Ecosse, une réception très-gracieuse, & lui avoit témoigné une confiance entiere: enfin après lui avoir donné ses ordres sur plusieurs choses dont il le chargeoit, & lui avoir sur-tout recommandé de se dépêcher de le suivre, il fit semblant de partir de la Malmaison pour Châlons, mais au lieu de cela il s'en alla chez Mademoiselle de la Chausseraye auprès de Neuilly. Au bout de deux jours il envoya le Duc d'Ormond redemander les Sceaux à Milord Bolingbroke, qui fut très-surpris d'un pareil message, & les rendit sur le champ. Ce Prince publia, pour raison de ce qu'il venoit de faire, que Milord Bolingbroke avoit totalement négligé d'envoyer en Ecosse aucun secours d'armes, d'argent; &c. & que cela étoit cause du mauvais succès de ses affaires. Les brouillons de S. Germain ajoutoient, qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'avoir du Régent toutes sortes de secours, mais qu'il ne l'avoit pas voulu, afin de ruiner le Prétendant qu'il trahissoit sous main; mais la véritable raison de sa disgrace procédoit d'autres motifs; l'on pourroit même croire que le Roi Jacques, qui desiroit de se disculper de tout ce que la malice de ses enne-

mis pourroit inventer contre lui, n'étoit pas fâché qu'on rejetât tout sur Bolingbroke. 1716.
D'un autre côté le Duc d'Ormond avoit toujours été jaloux de Bolingbroke, qu'il regardoit comme un génie supérieur, & par conséquent comme devant toujours avoir plus de crédit que lui. Mille petits politiques, qui ne trouvoient point leur compte avec un Ministre aussi éclairé, & qui se croyoient assûrés de tout faire & tout savoir, si Ormond gouvernoit, ne cessoient d'animer ce dernier contre lui, & de rendre ses moindres actions odieuses. Marr avoit aussi son intérêt particulier en vue; il vouloit faire croire au public que s'il avoit été secouru par Bolingbroke, son entreprise auroit réussi; il vouloit de plus être le seul Ministre & tout gouverner; & pour cela il falloit nécessairement éloigner Bolingbroke; car connoissant le petit génie du Duc d'Ormond, il ne craignoit pas de le trouver dans son chemin. Mademoiselle de la Chausseraye & plusieurs autres femmes, que j'ai marqué ci-devant être fâchées contre Bolingbroke, à cause qu'il ne les consultoit plus, se joignirent au reste des assaillans; & il y a apparence que les Ministres de S. Germain, s'ils ne pousserent pas à la roue, du moins ne s'opposerent pas à ce renvoi. Il faudroit être dépourvu de tout bon sens, pour ne pas voir la faute énorme que le Roi Jacques faisoit en chassant le seul Anglois capable de manier ses affaires; car quoi qu'en puissent dire quelques personnes, plus passionnées que

1716. sensées, de l'aveu de toute l'Angleterre, Bolingbroke est un des plus habiles Ministres qu'il y ait eu. Il est né avec des talens supérieurs, qui l'ont élevé, quoique très-jeune, aux plus hauts emplois : il étoit de plus très-accrédité parmi les Chefs du parti Tory, dont, pour ainsi dire, il étoit l'ame. N'étoit-ce pas la plus grande faute de se défaire d'un tel homme dans le temps où l'on en avoit le plus de besoin, & où il ne convenoit pas de se faire de nouveaux ennemis ? Quand même il auroit failli, la prudence vouloit que l'on trouvât un moyen plus doux pour lui ôter le maniement des affaires, & il auroit été facile de le trouver : il n'y avoit qu'à lui insinuer, qu'à cause de la froideur, qui étoit entre lui & Ormond, il ne convenoit pas qu'ils fussent ensemble ; que, de plus, sa présence à Paris étoit nécessaire pour veiller de plus près à tout qui se passeroit. L'on pouvoit même lui faire dire avec franchise, que, pour des raisons particulieres, l'on ne croyoit pas devoir se servir de lui plus long-temps. Je connois assez son humeur & son caractere, pour assûrer qu'il auroit demandé de lui-même à quitter ; mais de lui faire un affront public, & de vouloir noircir sa réputation dans le monde, c'est une action incompréhensible : aussi a-t-elle ôté au Roi Jacques beaucoup plus d'amis qu'il ne croit.

Comme j'ai été en partie témoin de ce que Bolingbroke a fait pour le Roi Jacques, pendant qu'il s'est mêlé de ses affaires, je lui dois

dois cette justice, qu'il n'a rien omis de ce qu'il pouvoit faire: il a remué ciel & terre 1716.
pour obtenir des secours, mais la Cour de France l'a toujours amusé, & quoiqu'il le vît, & qu'il s'en plaignît, il n'y avoit pourtant point d'autre Puissance à qui il pût s'adresser. De plus, les cabales dont j'ai déjà parlé le contrecarroient en tout. Le Roi Jacques lui fit, quelque temps après, demander toutes les lettres qu'il lui avoit écrites, & il les rendit sur le champ sans même en garder de copie. Le Duc de Marr lui joua un assez vilain tour; il lui dit, qu'étant accablé d'affaires, il n'avoit point gardé de minutes de ses Lettres, qu'ainsi il le prioit de les lui prêter pour en prendre des copies; Bolingbroke les donna; & il n'a jamais pu les ravoir.

Au mois d'Avril, je fus nommé Commandant en Guienne, à la place du Maréchal de Montrevel, qui devoit aller en Alsace. La cause de ce changement venoit de ce que le Duc d'Orléans étoit bien aise d'avoir en ce pays-là une personne sur qui il pût compter d'autant qu'il n'avoit pas lieu de se fier à M. le Duc du Maine, dont le second fils étoit Gouverneur de cette Province. Il avoit même dans cette vue eu intention de me donner aussi le commandement du Languedoc, & je devois faire ma résidence à Toulouse, qui se trouve au centre de ces deux Provinces; mais je représentai que cela pourroit m'attirer des envieux, & de plus donner occasion

à des raisonnemens qu'il valoit mieux éviter;
1716. qu'en cas de besoin il seroit toujours assez à temps de m'envoyer la commission.

Le Duc du Maine, fâché de ce que le Duc d'Orléans m'avoit destiné pour la Guienne, sans lui en avoir parlé auparavant, fit tout ce qu'il put pour l'empêcher; & ne pouvant y réussir, il s'avisa, pour me donner une mortification, de faire insérer dans mes patentes, *sous l'autorité de son fils le Comte d'Eu.* Il prétendoit que c'étoit un privilége appartenant aux Princes du Sang. Dès que je le sus; je déclarai; que s'il ne prouvoit cet usage, je n'accepterois pas l'emploi à ces conditions, ne voulant pas être le premier à faire une planche si contraire à la dignité de Maréchal de France; que nous savions fort bien la différence qu'il y avoit de nous à un Prince du Sang, que nous leur rendrions toujours toutes sortes de respects, mais qu'en fait de commandement, nous ne pouvions obéir à aucun absent qu'au Roi & au Régent. M. de la Vrilliere, Secrétaire d'Etat, me vint trouver de la part du Duc d'Orléans, pour me montrer les exemples sur la prétention du Duc du Maine, & pour me dire que S. A. R. s'attendoit que je n'y ferois aucune difficulté. Je répondis, que les exemples qu'il m'alléguoit faisoient pour moi; & qu'ainsi j'aurois l'honneur d'en parler moi-même à Son Altesse Royale. En effet, j'allai au Palais Royal; & fis voir clairement au Prince qu'on lui en avoit imposé: toute-

fois comme le Régent, en quelque ſorte, s'étoit engagé avec le Duc du Maine dans cette affaire, il ne ſavoit plus comment en ſortir; il fit agir le Duc de Noailles; & pluſieurs autres, pour me perſuader de céder; mais je demeurai ferme dans ma réſolution, ſi bien que pendant deux mois je fus incertain de mon ſort. A la fin, le Régent voyant que j'étois inébranlable, & d'ailleurs la plupart des Maréchaux de France, mes confreres, prenant hautement mon parti, il fit refaire mes Patentes à l'ordinaire, & je partis au mois de Juillet pour Bordeaux. Le Maréchal de Montrevel auroit pu, dès le premier jour, finir la diſpute, en montrant ſes Lettres Patentes renouvellées trois mois avant la mort du feu Roi, & par conſéquent depuis que les Légitimés avoient eu le rang & le titre de Princes du Sang: mais pour ne pas ſe brouiller avec le Duc du Maine, il ne le dit qu'après la déciſion. Le Marquis de la Vrilliere, qui avoit expédié les Patentes du Maréchal de Montrevel, auroit auſſi dû le dire au Régent; mais l'envie de faire ſa cour au Duc du Maine; lui fit taire la vérité, & le fit paſſer en cette occaſion par deſſus les devoirs de ſon emploi.

1716.

Fin des Mémoires.

SUITE ABRÉGÉE DES MEMOIRES,

D'après les lettres du Maréchal de BERWICK, & principalement sa correspondance avec les Ministres.

1716. LE Maréchal de Berwick avoit déjà fait, à l'âge de quarante-quatre ans, vingt-six campagnes, & rempli une grande carriere. La longue guerre, dont l'Europe sortoit, l'avoit mis en occasion de faire connoître, à la tête des armées, ses talens pour un Art qui en demande plus qu'aucun autre pour y exceller, l'art des Héros; & cela pendant les onze dernieres campagnes, toutes heureuses & glorieuses, où il avoit commandé: chose bien digne de remarque, principalement dans cette guerre malheureuse, où la victoire, accoutumée autrefois à suivre constamment nos drapeaux, sembloit presque par-tout ailleurs les avoir abandonnés. Une autre carriere vint encore s'ouvrir au Maréchal de Berwick.

Il arriva à Bordeaux, au mois de Juillet 1716, pour prendre le commandement de la Province de Guienne. Le Régent, qui connoissoit tout son mérite, & qui s'étoit proposé de l'employer utilement pour l'Etat, auroit voulu, comme on l'a déjà vu, ne pas borner

les soins du Maréchal au commandement de cette seule Province. Il avoit, dès 1705, fait voir en Languedoc, où il commanda dans un temps critique & difficile, qu'il n'étoit pas moins propre au gouvernement civil, qu'au commandement des armées: les hommes de génie le sont presqu'à tout. Le Régent lui écrivoit à son arrivée à Bordeaux: « Rien n'est difficile entre vos mains, & je vous prie de compter toujours sur mon amitié. » Elle étoit fondée, cette amitié, sur l'estime & la confiance entiere, dont ce Prince honoroit le Maréchal, par la connoissance qu'il avoit acquise par lui-même de sa probité & de ses talens dans la campagne d'Espagne, qu'ils avoient faite ensemble en 1707; occasion qui servit à les unir pour toujours. Le Régent n'avoit pas beaucoup de foi aux honnêtes gens; mais il disoit que, s'il y avoit un parfaitement honnête-homme dans le monde, c'étoit le Maréchal de Berwick. (a) 1716.

M 3

(a) L'Abbé Millot avance, à la page 2 du tome IV de ses Mémoires, que le Maréchal de Berwick *déplaisoit* au Duc d'Orléans, & que ce fut en 1707 la cause de son rappel d'Espagne. S'il parle d'après le Duc de Noailles, on ne peut imaginer où ce dernier, qui devoit être cependant bien instruit, auroit pris cette fausse anecdote. Rien n'est plus opposé à la vérité. Le Maréchal de Berwick avoit coutume de dire, que l'origine de sa faveur auprès du Duc d'Orléans étoit cette même campagne de 1707. L'Abbé Millot reconnoît lui-même, tome III,

1717. Toutes les parties de l'administration étoient, pendant la Régence, régies par des Conseils, qui donnoient aux Commandans des Provinces une correspondance fort multipliée. Il suffit de lire celle du Maréchal de Berwick,

---

page 295, en parlant du siege de Lérida, fait à la fin de cette campagne, que „ Berwick contribua beaucoup à le rendre heureux par son habileté & son courage. " Il eut effectivement la plus grande part au succès, par les ressources qu'il sut trouver dans l'embarras où l'on fut, & par les peines infinies qu'il prit (quoiqu'il n'eût pas été de l'avis du siege,) n'ayant rien de plus à cœur que la gloire des armes du Roi, & la propre gloire du Duc d'Orléans. Etoit-ce là lui déplaire? Ce Prince avoit trop de grandeur d'ame & de mérite personnel, pour être jaloux du Maréchal de Berwick, & pour qu'on pût même l'en soupçonner: tout ce qu'il fit depuis pour lui, prouve bien le contraire. La gravité du Maréchal, & la régularité de ses mœurs, ne s'accordoient pas toujours avec les goûts & les amusemens du Duc d'Orléans; mais ils étoient unis par des liens plus solides, par l'estime, par l'amitié. Louis XIV rappella d'Espagne le Maréchal de Berwick, au grand regret de Philippe V, & des Espagnols, parce que les affaires y étoient alors rétablies, que l'on n'avoit plus pour elles aucune inquiétude; que d'ailleurs elles étoient en bonnes mains, dans celles du Duc d'Orléans. Les frontieres du Rhin & du Dauphiné demandoient plus d'attention; on y avoit besoin d'habiles Généraux. Louis XIV destinoit le Maréchal de Berwick pour le commandement de l'une des deux armées, qu'on y rassembloit, comme on l'a vu dans ces Mémoires.

pour être convaincu du cas infini que les différens perſonnages de ces Conſeils faiſoient de ſa perſonne. Pluſieurs étoient liés avec lui par l'amitié ; tous lui accordoient la plus grande eſtime. 1717.

Quoique ſa réputation de ſévérité eût, avant ſon arrivée en Guienne, diſpoſé la Province, & particuliérement la Ville de Bordeaux, à redouter ſon adminiſtration, & que, dans tout le temps qu'il y commanda, il eût continuellement avec le Parlement des diſcuſſions ; cependant il fut bientôt connu, & alors „ il fut aimé de tout le monde (dit le Préſident de Monteſquieu,) & il n'y avoit point de lieu où ſes grandes qualités aient été plus admirées. " La Nobleſſe avoit en lui une confiance entiere, & ſouvent les Gentilshommes le prenoient pour le Juge de leurs différends.

Dans toutes ſes diſcuſſions avec le Parlement, il eut toujours raiſon : mais quoique le Miniſtre décidât en toute occaſion ſuivant ſes vues, parce qu'elles ſe trouvoient toujours évidemment les meilleures, il employoit enſuite, dans l'exécution des ordres du Roi, tant de prudence & de modération, qu'il étoit impoſſible, même aux Officiers du Parlement, de ne pas reconnoître qu'il n'avoit mis dans les affaires aucun amour propre, & que celui de la juſtice, de l'ordre & du bien général l'avoit uniquement guidé. S'il ſe décidoit toujours par lui-même, c'eſt qu'il penſoit que celui qui étoit chargé des affaires, ſe trouvant plus intéreſſé qu'aucun autre au

succès, devoit être, par cette raison, plus
1717. intéressé aussi à prendre le bon parti; mais ce n'étoit qu'après avoir écouté ceux qui devoient l'être, & qui étoient capables de l'éclairer, & de l'instruire sur ce qu'il falloit savoir: aussi personne ne montroit ensuite plus de fermeté. Comme cette fermeté étoit le fruit de l'examen le plus approfondi, & qu'elle tendoit toujours au bien, jamais il n'y en eut de plus éloignée de l'opiniâtreté.

On n'entrera point dans le détail d'un grand nombre d'affaires peu intéressantes, qui occuperent le Maréchal de Berwick: il suffit d'avoir montré ses principes, dont il ne s'écartoit jamais dans l'application.

Le Parlement de Bordeaux, au mois d'A-
1718. vril 1718, voulut user du droit de remontrances, que le Régent avoit fait rendre à tous les Parlemens par la Déclaration du 15 Septembre 1715. Il refusa d'enregistrer les Lettres Patentes accordées à l'Hôpital général de Saint-André. Ses délibérations avoient été très-vives. On jugea qu'il s'étoit écarté des regles & des dispositions de la Déclaration même, qui l'avoit rétabli dans les fonctions qu'il exerçoit; il ne devoit en user par cette Déclaration (*a*), que sur les objets qui regardoient le bien public du Royaume: celui dont il s'agissoit, ne concernoit qu'une affaire particuliere. Monsieur d'Argenson,

(*a*) Lettre de M. d'Argenson, Garde des Sceaux, 10 Avril 1718.

Garde des Sceaux, manda cependant au Premier Président, & au Procureur Général, 1718.
que Son Altesse Royale vouloit bien recevoir les remontrances du Parlement, mais à condition qu'elles seroient faites dans le délai prescrit par la même Déclaration, & sans députation. Cependant le Président Lebreton avoit été nommé Député, & étoit parti pour la Cour, sans en demander la permission. Cette démarche dont il ne pouvoit se dispenser, auroit en quelque sorte corrigé sa nomination irréguliere.

Le Maréchal de Berwick se croit obligé de rendre compte à Son Altesse Royale de tout ce qui se passe. Monsieur de la Vrilliere, Secrétaire d'Etat de la Province, instruit, de son côté, le Maréchal, que Monsieur le Régent est déterminé à n'avoir aucun égard aux représentations du Parlement, qui lui paroissoient n'en point mériter; qu'il envoie à Monsieur de Courson, Intendant de la Province, une lettre de cachet pour l'Avocat Général Dudon, par laquelle il est relégué à Auch. La Cour le regardoit comme le plus répréhensible, pour s'être opposé aux Lettres Patentes avec plus de vivacité qu'aucun Membre du Parlement, contre le devoir de sa Charge d'Avocat pour le Roi (*a*), qui auroit dû plutôt le porter à les soutenir. M. d'Argenson, dans sa réponse au Maréchal de Berwick sur cette affaire, finit par lui dire: » On ne doit pas présumer que cette Com-

(*a*) Lettre de M. de la Vrilliere, 10 Avril 1718.

1718. pagnie prenne en cette occasion d'autre parti, que celui de se conformer aux intentions de S. A. R.; & S. A. R. ne doute pas aussi que votre autorité & votre attention suivie, qui savent pourvoir aux moindres incidens, ne préviennent les suites de celui-ci". M. le Régent marque de sa propre main au Maréchal de Berwick: „ J'ai donné des ordres très-précis pour arrêter l'exécution des délibérations du Parlement à cet égard; & je pense, comme vous, qu'il est très-important de prévenir, dès le commencement, de pareilles entreprises".

Le Parlement, dit Pasquier quelque part, *est une bonne piece dans l'Etat*; & l'on peut ajouter que ses remontrances sont d'un excellent usage; mais il doit s'en servir avec prudence & retenue. L'abus même en est dangereux; & le Ministere ne peut trop y surveiller: c'est de cet abus qu'il faut entendre la lettre du Régent.

Le Président Lebreton, arrivé à la Cour, fut réprimandé par le Garde des Sceaux, & eut ordre de s'en retourner à Bordeaux. La Cour prit le parti d'envoyer des Lettres de Jussion: le Maréchal de Berwick se trouva au Parlement à leur lecture; il y opina à la soumission, mais en montrant en même temps un vif intérêt pour le Parlement. Le Régent fut obéi; les Lettres Patentes, en faveur de l'Hôpital de Saint-André, furent enregistrées purement & simplement, & l'affaire finit. La lettre de cachet de l'Avocat Général Dudon fut révoquée, à la priere du Maréchal de Ber-

wick; on fit passer l'ordre par ses mains: toute cette affaire avoit été conduite par ses avis. Le Garde des Sceaux lui marquoit: „ Les ordres de S. A. R. sont entiérement conformes „ à vos avis, où la prudence & le zéle du „ service du Roi paroissent toujours “. 1718.

La France commençoit à peine à goûter les douceurs d'une paix dont elle avoit encore un extrême besoin, lorsque l'ambition du Cardinal Alberoni, premier Ministre d'Espagne, vint la troubler par les projets qu'il enfanta. Il vouloit faire rentrer cette Puissance dans toutes les possessions qu'elle avoit cédées par le Traité d'Utrecht. Déjà il s'étoit emparé de la Sardaigne: vingt-cinq à trente mille Espagnols étoient débarqués en Sicile, pour en faire la conquête; il faisoit armer une flotte à Cadix; tout étoit en mouvement dans les ports du Royaume.

On comprit, dès 1718, que la France seroit forcée d'en venir à une rupture ouverte avec l'Espagne, & même d'y porter une guerre offensive, pour remplir les engagemens qu'elle avoit pris avec ses nouveaux Alliés, l'Empereur, l'Angleterre & la Hollande, & pour obliger Philippe V à abandonner des projets, qui n'alloient à rien moins qu'à troubler l'Europe entiere, & à causer de tous côtés des révolutions. La guerre ne fut pourtant déclarée qu'au mois de Janvier 1719: toute l'année précédente s'étoit passée à négocier avec le Cardinal Alberoni, qui amusoit la France & l'Angleterre, pour éloigner le moment de

la rupture avec ces deux Cours, & se donner le temps de préparer tout ce dont il croyoit
1718. que dépendoit la réussite de ses projets. Il osoit se flatter d'ôter par ses intrigues, & par des soulévemens, la Régence au Duc d'Orléans, de la faire donner à Philippe V, & de l'armer par là de toute la puissance de France : il entroit aussi dans ses vues d'opérer une révolution en Angleterre, d'y rétablir le Roi Jacques sur le Trône de ses Peres, & de s'en faire un Allié, en chassant son Rival. Les autres instrumens dont il devoit se servir, & qu'il comptoit mettre en œuvre, étoient d'un côté le Turc, d'un autre, le Roi de Suede. On voit que tout l'édifice d'Alberoni n'étoit fondé que sur des espérances véritablement chimériques, & sur le concours de plusieurs événemens, peu vraisemblables, qu'il n'auroit pas dû se flatter pouvoir se procurer : il eut cependant l'adresse de faire adopter au Roi d'Espagne ses vastes projets aussi injustes que téméraires, quoique ce Prince, avec de la singularité, eût naturellement le cœur droit, & l'esprit juste.

Des lettres interceptées du Prince de Cellamare, Ambassadeur d'Espagne à la Cour de France, & qui étoient écrites au Cardinal Alberoni, découvrirent tout le complot. Le Régent prit sur le champ le parti de renvoyer l'Ambassadeur, & de le faire accompagner jusqu'à la frontiere, par un Gentilhomme ordinaire du Roi. On fit imprimer les lettres interceptées ; elles étoient trop claires pour

laiſſer le moindre doute ſur les menées du Prince de Cellamare, & du Cardinal Alberoni. Le Duc du Maine fut arrêté, & envoyé au Château de Dourlens; la Ducheſſe du Maine, à celui de Dijon; & pluſieurs perſonnes, qui leur étoient attachées, furent miſes à la Baſtille. Le Prince de Dombes & le Comte d'Eu eurent ordre de s'éloigner de la Cour; & le Cardinal de Polignac eut celui de ſe tenir à ſon Abbaye d'Anchin. Il ne fut plus queſtion que de s'occuper des préparatifs pour l'ouverture de la campagne. 1718.

Le Maréchal de Berwick fut choiſi pour commander l'armée, par la confiance ſinguliere que le Régent prenoit en lui à tous égards: il étoit cependant un des François les plus affligés de cette guerre, quelque juſte & forcée qu'elle fût de la part de la France. Outre les raiſons communes à tout François, il s'en trouvoit pour lui de particulieres: il avoit ſauvé deux fois l'Eſpagne; les bienfaits qu'il avoit reçus de Philippe V, l'attachoient plus particuliérement à ce Prince. Il devoit, d'un autre côté, de la reconnoiſſance au Régent, qui étoit attaqué perſonnellement dans cette guerre; mais toutes ces conſidérations, dans le Maréchal de Berwick, cédoient toujours au devoir le plus fort: c'en étoit un pour lui indiſpenſable, comme Commandant alors en Guienne, & ſur les frontieres d'Eſpagne, d'exécuter les ordres qu'il recevoit d'attaquer ce Royaume, ſans avoir été au devant de ces ordres. Un refus de ſervir eût été contre un

devoir actuel, dont il n'étoit point à temps
1718. de se soustraire, & d'un exemple dangereux, qui eût même pu être regardé, en quelque sorte, comme criminel, s'il eût entraîné après lui un grand nombre d'imitateurs: il obéit donc, parce qu'il devoit obéir.

Il avoit été mandé à la Cour, dès le mois de Septembre, pour faire les arrangemens de la campagne, & il étoit de retour depuis quelque temps à Bordeaux, lorsqu'il envoya ses plans & ses projets à S. A. R., pour les arrêter définitivement, & pour recevoir ses derniers ordres.

Personne n'avoit plus de capacité que le
1719. Maréchal de Berwick, pour embrasser à la fois tout un objet, quelque vaste qu'il fût. Il avoit employé ce talent dans les quatre campagnes défensives qu'il avoit faites sur la frontiere d'Italie dans la guerre de la succession; il eut encore occasion de le montrer cette année.

La frontiere de France & d'Espagne présente une étendue de plus de cent lieues, depuis Bayonne jusqu'à Perpignan & Collioure. Comme il n'étoit pas possible d'attaquer à la fois l'Espagne, dans tous les points d'une si grande étendue, en attaquant un côté, il falloit pourvoir en même temps à la défense de tous les autres. Cet objet étoit d'autant plus essentiel, qu'on avoit affaire à Alberoni, c'est-à-dire, à un ennemi hardi & entreprenant jusqu'à l'excès. Le Maréchal calcule donc, il combine les forces des ennemis avec les sien-

nes, les vues différentes qu'ils pourroient avoir, & les divers mouvemens qu'il leur seroit possible de faire; &, sur toutes ces combinaisons, il forme ses plans d'attaque & de défense. On voit par ses lettres & ses dépêches aux Ministres, qu'il a tout prévu, & tout disposé: il y indique d'avance tout ce qu'il fera dans la campagne, suivant les diverses circonstances où il se trouvera; & les événemens parurent s'y conformer. 1719.

Le Maréchal de Berwick auroit voulu pouvoir commencer l'offensive par le siege de Pampelune: de fortes raisons l'y déterminoient. Quel étoit en effet l'objet de la guerre contre l'Espagne? C'étoit de tâcher de la ramener par la crainte: il falloit pour cela la convaincre que la France agissoit sérieusement contr'elle, & sans nul égard pour la liaison du sang; ce que le Roi d'Espagne & son Ministre ne vouloient pas se persuader. Rien n'étoit plus capable de les en convaincre, que la prise de cette importante place, qui ouvroit à l'armée le chemin de Madrid; d'ailleurs cette expédition la conduisoit dans un pays abondant en subsistances, & où l'on pouvoit la faire vivre pendant la campagne, & y prendre ensuite des quartiers d'hiver, au soulagement de nos finances. Enfin, comme cette offensive s'éloignoit moins du centre de la frontiere, elle se combinoit mieux que toute autre avec la défensive qu'il falloit faire en même temps des autres côtés. L'entreprise ne put pas cependant s'exécuter; les préparatifs

1719. pour un grand siege, comme celui de Pampelune, sont immenses, & la Cour n'avoit pas donné assez à temps les ordres qui dépendoient d'elle. Tout n'auroit pu être prêt qu'à la fin de la campagne; & il y auroit eu de trop grands inconvéniens à craindre, si l'on avoit entrepris le siege si tard. On remit donc cette entreprise à la seconde campagne (qui heureusement n'eut pas lieu, parce que la paix se fit dans l'intervalle); & l'on se détermina aux sieges de Fontarabie, & de Saint-Sébastien.

Pendant ces expéditions, qui devoient se faire tout-à-fait à notre droite, on avoit à couvrir la Navarre, le Béarn, & tout le reste de la frontiere. Le Maréchal avoit eu soin d'aller, pendant l'hiver, reconnoître par lui-même tous les passages. Il chargea M. de Joffreville de cette défense, & lui donna pour cela quinze bataillons & vingt escadrons, qu'il répandit le long des Pyrénées, & qui étoient à portée de se réunir au premier ordre, & de se soutenir les uns les autres. L'objet de ce corps étoit d'arrêter dans quelque bon poste l'ennemi, s'il venoit à passer les montagnes avec des forces supérieures, & de donner le temps au Maréchal de Berwick d'arriver avec des renforts suffisans pour lui faire rebrousser chemin.

Afin d'assûrer davantage les différentes parties de cette défensive, M. de Bonas, Maréchal de Camp, fut chargé, avec sept bataillons, de s'emparer du Château de Castel-Léon, qui, quoique de la domination d'Espagne, se

ſe trouve du côté de la France au pied des Pyrénées. Il fut obligé d'y ouvrir la tranchée 1719.
le 30 Mai, de mettre ſon canon en batterie, & de faire breche. Il ne put s'en rendre maître que le 12 de Juin.

Pendant ce temps-là l'armée s'étoit aſſemblée, & portée vers le 15 Mai à Iron, d'où elle inveſtit Fontarabie. Le premier ſoin du Maréchal de Berwick fut d'aller reconnoître la place pour déterminer le côté par où il falloit l'attaquer, & l'emplacement du parc d'artillerie. Cependant comme le canon, qu'on faiſoit venir de Bayonne, n'étoit pas ſuffiſant pour le ſiege, & que celui qu'on tiroit de Bordeaux ne pouvoit arriver de quelques jours, la tranchée ne fut ouverte que le 27 au ſoir. Elle le fut très-près de la place, à la faveur d'un fond qui n'étoit éloigné du chemin couvert que de cent cinquante toiſes; l'attaque fut dirigée contre le polygone que préſentoient les baſtions des Innocens & de la Reine: on travailla auſſi-tôt aux batteries; mais elles ne commencerent à tirer que le 5 de Juin: on avoit voulu attendre qu'elles fuſſent en état toutes à la fois, pour n'être démaſquées & ne partir qu'enſemble, afin qu'elles puſſent mieux ſe protéger entr'elles, & remplir leur plan d'attaque.

Quand les feux de l'artillerie de la place furent éteints, on s'occupa de faire breche à la face gauche (par rapport aux aſſiégeans) du baſtion de la Reine, à la courtine entre les deux baſtions, & à la face droite de la de-

1719. mi-lune ; on étendit le logement ſur le chemin couvert, où l'on s'étoit déjà établi ; & la nuit du 15, les breches étant belles, la demi-lune fut attaquée & emportée ſur le champ ſans grande réſiſtance : le logement s'y fit d'une épaule à l'autre, mais il coûta aſſez cher ; environ cent cinquante hommes y périrent. On ſe mit tout de ſuite à travailler à la deſcente du foſſé, & à perfectionner les débouchés pour donner l'aſſaut au corps de la place. Les ennemis ne l'attendirent point ; ils battirent la chamade le 17 : le Maréchal de Berwick n'inſiſta pas pour faire la garniſon priſonniere de guerre, le retard de la capitulation auroit prolongé le ſiege, & il étoit important, dans la ſituation où l'on ſe trouvoit, de n'être pas contraint dans ſes mouvemens.

La garniſon ſortit le 18 avec les honneurs de la guerre, & fut conduite à Pampelune par Saint-Jean-Pied-de-Port. On fit entrer deux bataillons dans la place ; & dès le lendemain on travailla à raſer les travaux & à combler les tranchées : les décombres des breches furent enlevés, les breches bouchées par un faſcinage & miſes en état de défenſe.

Pendant le ſiege, le Roi d'Eſpagne, accompagné de la Reine, s'étoit mis en mouvement de Pampelune, où il étoit arrivé le 11 de Juin, annonçant qu'il marchoit, dans l'intention de livrer bataille, & de faire lever le ſiege. Dom Blaiſe de Loya le mandoit au Commandant de Fontarabie, dans une Lettre qui

fut interceptée. L'armée Espagnole marcha, en effet, à San-Estevan, & le Roi se porta en personne, le 16, au camp de Lessaca, à deux lieues & demie d'Iron. Mais ayant appris, le 17, que la place capituloit, il fit reprendre, le 18, à ses équipages le chemin de San-Estevan, & s'en retourna à Pampelune. Ce Prince fut mal conseillé dans cette marche: il lui étoit peu glorieux d'être venu jusqu'à la vue de Fontarabie, pour être témoin, avec son armée, de la capitulation, & de s'en retourner tout de suite à Pampelune. 1719.

Pour ne pas interrompre le récit du siege, on a différé jusqu'à présent de parler d'une action qui, quoique de peu d'importance en elle-même, mérite cependant d'être rapportée, à cause de la valeur qu'y montrerent nos troupes. M. de Cadrieux avoit été envoyé, avec un corps en avant, sur le chemin de Pampelune, pour éclairer les mouvemens des ennemis. On apprit que le même Dom Blaise de Loya, qui commandoit en Guipuscoa, avoit rassemblé deux mille hommes de Milice, qu'il avoit joints à six ou sept cents hommes de troupes réglées, & avec lesquels il s'étoit porté à Ernani, qui n'étoit qu'à deux lieues du poste de M. de Cadrieux. Le Maréchal de Berwick, ne pouvant souffrir si près de lui ce petit corps des ennemis, fit partir M. de Cilly avec un assez gros détachement, pour marcher à Dom Blaise. Son avant-garde, commandée par M. de Verceil, suffit seule pour attaquer & chasser les troupes que Dom Blaise

1719. avoit mises dans un poste avancé. Nos gens les poursuivirent jusqu'à Ernani, y attaquerent Dom Blaise lui-même, battirent les troupes réglées, & dissiperent les Milices, de façon que l'on n'en entendit plus parler.

Les forces supérieures de l'armée Françoise mettoient le Maréchal de Berwick dans le cas de ne point craindre celles d'Espagne, pour ainsi dire, corps à corps: cependant la grande étendue de la frontiere, où il falloit nécessairement agir offensivement, donnoit toujours quelque sorte de crainte pour le centre, entiérement dépourvu de places, toutes les fois qu'on vouloit faire quelque entreprise aux extrêmités de la droite ou de la gauche, vis-à-vis un ennemi tel qu'Alberoni, dont la confiance dans tous ses projets étoit extrême. Il pouvoit se flatter de trouver en Guenne des Mal-intentionnés, comme il en avoit trouvé en Bretagne, prêts à joindre l'armée d'Espagne, si elle pouvoit, par quelque endroit, pénétrer en France; & on est obligé de convenir qu'il y avoit des Mécontens dans le Royaume. Le Cardinal Alberoni étoit homme à tout hasarder, au risque de ce qui pourroit en arriver. On auroit sans peine fait repasser les Pyrénées à l'armée d'Espagne; mais, dès qu'elle auroit paru, plusieurs Mécontens l'auroient jointe; & l'entrée du Roi d'Espagne en France, à la tête d'une armée, étoit capable d'exciter de la fermentation dans les esprits par-tout le Royaume, & d'y causer un grand éclat; ce qu'il convenoit d'éviter. Il est

vrai que le Maréchal de Berwick avoit tout prévu & arrangé en conséquence ses marches & contre-marches ; mais encore falloit-il des combinaisons justes. Si le succès eût dépendu du seul Maréchal de Berwick, on auroit pu être tout-à-fait tranquille ; mais un Général ne peut pas être par-tout : ces grands mouvemens exigeoient le concours de plusieurs personnes, qui ne pouvoient toutes mériter la même confiance. Ces réflexions porterent le Maréchal de Berwick à demander quelques bataillons & quelques escadrons de plus, qui lui furent accordés. Il disoit que, dans les circonstances où l'on se trouvoit, il ne falloit rien donner au hasard ; qu'il étoit de la prudence d'assûrer la besogne. On a vu dans ses campagnes, en Dauphiné & Provence, qu'il n'étoit pas homme à demander inutilement une augmentation de troupes, puisqu'il remit alors au Roi Louis XIV, de son propre mouvement, vingt bataillons, dont il crut pouvoir se passer pour la défensive qu'il avoit à faire ; & qui furent utilement employés pour renforcer les autres armées. Le Roi d'Espagne, de son côté, avoit augmenté son armée de vingt-six escadrons, de façon qu'elle étoit alors composée de soixante-deux escadrons, & de vingt-un bataillons. 1719.

Le Maréchal de Berwick, dans le dessein de faire le siege de S. Sébastien, & de continuer ses conquêtes, se porta en avant, pour couvrir les convois & les préparatifs nécessaires pour cette entreprise. Ayant appris que le

1719. Prince Pio s'étoit avancé à Tolozette avec un gros détachement, il fit marcher sur lui M. de Cilly, avec trois régimens de Dragons, deux cents chevaux, vingt-deux compagnies de Grenadiers, & autant de Piquets. Ce Général trouva sur son chemin trois cents Dragons ennemis, qu'il poussa vivement, prit le Commandant, deux Capitaines & cinq ou six Dragons, après en avoir tué plusieurs autres. En arrivant à Tolozette, il tomba sur un poste avancé d'Infanterie, qu'il fit attaquer: on tua vingt-cinq à trente hommes, & l'on fit soixante prisonniers, entre lesquels se trouvoient trois Officiers des Gardes Espagnoles & Wallones. Le Prince Pio s'étoit retiré le même jour de grand matin, prenant la route de Pampelune, où ses troupes le suivirent.

Le Maréchal vint le 30 Juin camper devant S. Sébastien, & en faire l'investissement, appuyant sa droite à la mer, & sa gauche à la riviere de Gurumea, qui passe à Astiaraga. L'armée d'Espagne, qui étoit campée à une lieue de Pampelune, sur le chemin de Tolozette, ne fit aucun mouvement: ainsi le Maréchal de Berwick n'eut plus, pour le moment, qu'à s'occuper du siege.

Il se détermina à faire l'attaque le long de la riviere de Gurumea, à cause de la facilité que l'on avoit de faire des batteries de l'autre côté de la riviere, à environ deux cents toises du corps de la place, &, par leur moyen, d'ouvrir la muraille, qui, dans cette partie, étoit sans flanc, & avoit

peu d'épaisseur. Il se trouvoit, entre la place & la riviere, un terrein assez considérable, 1719. par où l'on pouvoit arriver à la breche, en débouchant de la droite de la tranchée, que l'on comptoit appuyer à la riviere. Cela n'empêchoit pas qu'on ne fût toujours obligé, par la gauche, d'attaquer de front l'ouvrage à corne, qui flanquoit toute cette partie, mais seulement pour en éteindre les feux, & en détruire les défenses. Ce plan d'attaque méritoit d'autant plus la préférence sur tout autre, & en particulier sur l'attaque par l'ouvrage à corne, que cet ouvrage se trouvant fort enterré, ainsi que le corps de la place de ce côté-là, l'on ne pouvoit faire de breche en aucun endroit, qu'avec des batteries établies sur le chemin couvert. Il auroit donc fallu le prendre, avant de pouvoir songer à la construction des batteries, pour battre en breche, & ouvrir les ouvrages attaqués: on eût été assujetti à ce cérémonial pour le corps de la place, comme pour l'ouvrage à corne.

Les grandes pluies avoient retardé les convois d'artillerie pour le siege, & par conséquent l'ouverture de la tranchée. Le beau temps étant revenu, & ayant facilité l'arrivée des munitions nécessaires, la tranchée fut ouverte, la nuit du 19 au 20 de Juillet, à deux cents toises du chemin couvert: la perte d'hommes fut peu considérable. On avoit déjà travaillé, de l'autre côté de la riviere, aux batteries de canon & de mortiers; on devoit, dès le lendemain, en établir d'au-

tres dans les nouvelles paralleles, pour bat-
1719. tre l'ouvrage à corne. Le tout fut exécuté, & les batteries commencerent à tirer le 25. On se logea, la nuit du 26 au 27, sur l'angle saillant du chemin couvert de la droite (par rapport aux assiégeans): c'étoit le point principal qu'il falloit occuper, pour pouvoir gagner & attaquer la breche que l'on faisoit au corps de la place, par le moyen des batteries dressées de l'autre côté de la riviere. Comme elles tiroient au moins de cent quatre-vingts toises de distance, la breche fut long-temps à faire: elle ne se trouva praticable que le 1er. Août. Le Gouverneur alors, craignant d'être emporté d'assaut, fit battre la chamade le même jour. Le Maréchal de Berwick obligea la garnison d'entrer toute entiere dans le Château, dans la vue de la mettre plus à l'étroit, d'augmenter la consommation des subsistances, & d'accélérer par-là la reddition du Château. On commença d'abord, pour parvenir à s'en rendre maître, par ouvrir quelques tranchées vis-à-vis de la place; mais quand il fut question de les pousser en avant, on sentit bientôt toutes les difficultés de l'attaque. Le Château étoit si élevé au-dessus de la ville, & de tout le terrein qui l'environnoit, qu'il étoit presque impossible d'arriver par tranchées aux ouvrages, dont, cependant, on n'étoit éloigné que d'environ trente toises. Outre cela, on ne trouvoit point d'emplacement convenable pour les batteries de canon: le terrein étoit si bas, qu'elles n'au-

roient pu faire aucun effet. On se trouvoit donc réduit aux batteries de bombes, qui ne sont pas d'une grande ressource pour détruire les défenses, & qui ne le sont d'aucune pour faire breche : ce fut pourtant par elles qu'on se rendit maître du Château. On fut obligé de faire des blindages, pour pouvoir se maintenir dans les tranchées, parce que les ennemis y écrasoient les assiégeans de bombes, de grenades & de pierres, qu'ils ne faisoient que rouler sur eux. 1719.

Pour réduire la place de vive force, il n'y avoit guere d'autres moyens, que de se servir du mineur, & de le pousser jusques sous le Château ; mais, pour peu qu'on vînt à rencontrer le rocher, ç'eût été une affaire d'une longueur infinie. La seule ressource qui paroissoit rester, étoit celle du blocus ; & c'est aussi à quoi on fut contraint de se borner.

Cependant on continua toujours le bombardement, pour tâcher de détruire toutes les habitations, & ce que l'on pourroit des magasins. Ce moyen eut un succès, qu'il n'étoit guere permis d'espérer. Les bombes gâterent les vivres, & désolerent la garnison, au point qu'elle capitula le 19 d'Août. Le Maréchal de Berwick ne fit point de difficultés pour lui accorder les honneurs de la guerre, bien content d'en être débarrassé.

La flotte Angloise, pendant le blocus, avoit pris sur son bord sept cent cinquante hommes de notre armée, avec lesquels elle

fit voile vers Santona. Elle y débarqua nos
1719. troupes, qui s'emparerent de ce petit port, après en avoir chassé sept cents hommes de Milice Espagnole: elles brûlerent ensuite trois gros vaisseaux de guerre que l'on y construisoit, se rembarquerent, & vinrent rejoindre l'armée, sans avoir perdu un seul homme.

Il ne restoit plus à faire que les sieges d'Urgel & de Roses, que l'on avoit projetés pour la fin de la campagne. En attendant les derniers ordres de S. A. R., le Maréchal de Berwick fit longer ses troupes du côté de Navarrins & d'Oleron. Le Roi d'Espagne étoit à Tudela avec son armée, & le Prince Pio en avant de Pampelune: mais, sur l'alongement de nos troupes par notre gauche, Philippe V se détermina à faire un gros détachement de son armée pour la Catalogne, où, d'ailleurs, les peuples paroissoient disposés à la révolte, & il prit ensuite de sa personne le chemin de Madrid. Son armée se replia sur Sanguesa, & ne tarda pas à diriger sa marche sur la Catalogne, où elle voyoit que nous allions opérer.

Le Maréchal de Berwick ayant reçu les derniers ordres pour les expéditions du Lampurdan & de Cerdagne, détermina la marche des troupes sur Mont-Louis, & se proposa de les devancer, pour être plus à portée de s'occuper de tous les préparatifs nécessaires. Il arriva au Mont-Louis le 11 Septembre: le siege d'Urgel ne put se commencer aussi-tôt qu'on l'auroit souhaité, parce que l'artillerie fut

près de quinze jours à y être transportée du Mont-Louis à cause des mauvais chemins : 1719.
elle n'y arriva que le 2 & le 4 d'Octobre. M. de Bonas étoit en avant, campé à la Pobla, sur le Noguera-Paillasso, avec dix bataillons, & deux régimens de Dragons : il occupoit les hauteurs, & son poste étoit si bon, qu'il étoit inattaquable, même par toute l'armée d'Espagne, qui se trouvoit à Ager, à cinq ou six lieues de son camp. Les ennemis vinrent cependant attaquer nos Arquebusiers de montagnes, & les chasserent du pont de Montagnane. M. de Bonas ne crut pas devoir souffrir cette insulte : il marcha avec dix compagnies de Grenadiers, attaqua le détachement des ennemis, & le battit ; il se rendit maître ensuite de la Conque de Tremp, après avoir attaqué & chassé quatre cents hommes, qu'ils avoient laissés sur la montagne de Mont-Sec.

Le siege du château d'Urgel n'étoit point encore achevé le 10 du mois d'Octobre, lorsque le Maréchal de Berwick, que l'expédition de Roses pressoit, en partit, pour se rendre au Boulou, où l'armée devoit être rassemblée le 17, & marcher tout de suite en Lampurdan & à Roses. Il avoit laissé M. de Coigny avec dix-sept bataillons, pour suivre le siege, qui ne dura pas long-temps après son départ : il apprit en effet, le 12, au Mont-Louis, par un Officier qui lui avoit été dépêché, que le château d'Urgel s'étoit rendu, & que la garnison étoit prisonniere de guerre. M. de Coigny se mit en marche le 13, avec onze

1719. bataillons, pour joindre la grande armée, & laissa M. de Bonas, pour garder la nouvelle conquête & le pays, avec neuf bataillons & deux cents Arquebusiers.

Le Maréchal de Berwick avoit obtenu pour les Officiers de son armée, après les sieges qu'ils venoient de faire, des récompenses considérables; mais il crut en même temps, pour l'exemple, devoir faire punir d'une façon éclatante le sieur Champier. Cet Officier avoit d'abord montré de la volonté & de l'intelligence : après la prise de Castel-Léon, le Maréchal de Berwick pensa qu'il ne pouvoit pas mieux faire, que de lui en donner le commandement; mais le sieur Champier ne tarda pas à abuser de son autorité, dans ce poste de confiance. Il fit une course dans le pays, leva de l'argent, & y enleva des grains à son profit : il eut l'indiscrétion, ou l'impudence de faire part de ses exploits à M. de Bonas. Le Maréchal ayant la preuve du délit de la propre main du coupable, en instruisit le Duc d'Orléans. Quoique la corruption dans les mœurs fût déjà très-grande, il restoit encore de la pudeur, & l'on n'osoit pas protéger le vice à découvert : un voleur impudent & reconnu ne trouvoit pas de protecteur. Le sieur Champier fut cassé sans retour, mis en prison dans la citadelle du Mont-Louis, & ensuite dans celle de Perpignan.

Toutes les troupes qui devoient composer l'armée destinée au siege de Roses, au nombre de quarante bataillons, & de soixante es-

cadrons, ſe trouvant raſſemblées au Boulou, ſe mirent en marche le 22 d'Octobre, & vinrent, en deux jours, camper à Caſtillon, & faire par terre l'inveſtiſſement de Roſes; mais on ne pouvoit rien commencer des travaux du ſiege, à l'exception des faſcines, que le convoi d'artillerie, de munitions de guerre & de bouche ne fût arrivé. C'étoit de la mer qu'on l'attendoit ſur des tartanes, qui devoient tout tranſporter à la plage, ſous l'eſcorte de deux galeres de France, & de ſix vaiſſeaux de guerre; deux François, & quatre Anglois. 1719.

Nos vaiſſeaux de guerre François ſe montrerent, le 1er. de Novembre, dans le Golfe de Roſes; mais le mauvais temps retenoit les tartanes: elles n'oſoient ſe riſquer, & attendoient que la mer fût plus praticable. Etant devenue moins forte, une partie des tartanes arriva le 4 Novembre, dans la baie de Roſes. Dès le lendemain, quoique la mer fût encore un peu groſſe, on commença à débarquer l'artillerie & les munitions: on ne put, ce jour-là, mettre à terre que peu d'effets. Le lendemain, la mer étoit ſi agitée, que les chaloupes ne purent manœuvrer, pour continuer le déchargement. Le 6, le vent augmenta à un tel point, que nos tartanes, au nombre de vingt-huit, échouerent : dix furent briſées, les autres ſubmergées. L'on envoya du ſecours ſur le champ, pour tâcher de ſauver ce que l'on pourroit des effets. Beaucoup de Matelots périrent; le reſte des tartanes, au nombre de douze ou quinze, relâcha où il put ſur la côte.

1719. Ce désastre nous priva de la plus grande partie de ce qui étoit nécessaire pour le siege; &, après l'examen qui en fut fait, on se trouva forcé de l'abandonner. La saison étoit si avancée, qu'on ne songea plus qu'à séparer l'armée, & à l'envoyer dans ses quartiers: elle décampa le 17 de Castillon, d'où chaque corps prit la route du quartier qui lui étoit assigné. Le Maréchal de Berwick resta quelques jours à Perpignan, & partit le 27, pour se rendre à la Cour.

La campagne qu'il venoit de faire, avoit dû démontrer à Philippe V, que la France agissoit franchement, & de concert avec ses Alliés, & sans ménagement pour l'Espagne; que par conséquent, il lui étoit impossible de continuer une guerre qu'il lui faudroit soutenir seul contre les grandes Puissances qu'il attaquoit. En effet, l'Espagne se trouvoit dépourvue de tous les soutiens sur lesquels elle avoit compté. Le Turc avoit fait sa paix avec l'Empereur; elle perdoit par-là une puissante diversion, & rien n'empêchoit plus l'Empereur de tourner toutes ses forces contre elle. Le Roi de Suede, Charles XII, avoit été tué devant Fredericshals: la perte de ce Prince ôtoit à l'Espagne l'espoir d'un appui qui étoit entré dans le calcul de ses projets. Les intrigues d'Alberoni, pour exciter des troubles & des révolutions en France & en Angleterre, avoient totalement échoué. Tous ces événemens ouvrirent enfin les yeux à Philippe V: il vit le précipice, où la témérité

de ſon Miniſtre alloit le jetter. Pour s'en garantir, il forma des réſolutions ſages & pacifiques : une ſeule fut ſuffiſante ; il renvoya ſon turbulent Miniſtre, & la paix ſe fit. 1719.

Le Maréchal de Berwick, à qui l'on vouloit donner des marques de confiance & de ſatisfaction, fut mis au Conſeil de Régence ; mais on ne voulut point qu'il quittât le commandement de Guienne. Cet arrangement convenoit autant aux vues du Duc d'Orléans, qui étoit fort aiſe d'avoir à la tête de cette grande Province une perſonne ſur qui il pût ſe repoſer, qu'à la fortune du Maréchal, qui, n'étant pas riche, avoit beſoin des appointemens de Commandant, pour ſoutenir ſon état. Il reſta à la Cour juſqu'au mois de Juin, qu'il ſe rendit à Bordeaux, pour y reprendre les détails de l'adminiſtration de la Province.

Le Maréchal de Berwick avoit pour principe que, dans tout état, quelle que fût ſa forme, il falloit une autorité ſuprême & abſolue, à laquelle chaque citoyen & chaque corps devoit être paſſivement ſoumis. Perſonne auſſi ne reſpectoit plus cette autorité que lui, &, quand il en étoit chargé, ne la faiſoit mieux reſpecter, parce qu'il ne la compromettoit point, ne l'employant jamais que ſuivant la juſtice. Sa droiture naturelle, ſon peu d'amour-propre, ſes lumieres, ſon grand diſcernement, l'empêchoient de s'en écarter : avec cela, s'il ſavoit ſoutenir la dignité du commandement, & la portion d'autorité qui lui étoit confiée, il en connoiſſoit les bornes

& ne les passoit jamais, étant particuliére-
1719. ment attentif à ne rien empiéter sur l'administration de la justice ; car il n'ignoroit pas que son autorité, & celle du Parlement, toutes deux émanées du même principe, étoient différentes par leurs objets, & indépendantes l'une de l'autre; mais que, de leur harmonie, dépendoit l'ordre & le bien public. Quand cette harmonie parut s'altérer, ce fut toujours contre la volonté du Maréchal, & malgré les soins qu'il se donnoit pour la maintenir; aussi le Chancelier d'Aguesseau lui écrivoit-il dans l'affaire, dont nous allons parler : „ Je suis „ bien persuadé, Monsieur, que, quand „ MM. du Parlement ne vivront pas bien „ avec vous, ce sera toujours leur faute. La „ justice regle chez vous l'usage de l'autorité. „

Au mois de Septembre 1720, les Jurats &
1720. les Baillis des Boulangers, mandés par le Parlement de Bordeaux, au sujet des bleds & des farines, déclarent qu'il y en a dans la ville plus de deux mille boisseaux de gâtés. Le Parlement nomme deux Commissaires, pour faire une visite dans Bordeaux : cette visite se fait avec beaucoup d'éclat, même dans les magasins du Roi; c'étoit le lieu où il sembloit que des brouillons, sous prétexte du bien public, vouloient que l'on fît le plus de recherches. A leur instigation, les Commissaires eux-mêmes font jetter une quantité considérable de boisseaux de bled & de farine, sans trop d'examen, & sans se concerter avec le Maréchal de Berwick & l'Intendant, ce qu'ils auroient dû faire

faire pour toutes les choses d'administration, & principalement quand il s'agissoit de la destruction d'effets appartenans au Roi. Le Maréchal, dans les affaires de cette importance, où le service du Roi & le bien public étoient également intéressés, alloit toujours au devant de tout, sans faire attention au manque d'égards qu'on auroit dû avoir pour lui. Il fit donc proposer à MM. du Parlement de faire cacheter de leur sceau les sacs de bled & de farine, qui pouvoient être gâtés, d'en rendre compte à la Cour, & d'attendre les ordres du Roi ; mais ce parti sage ne fut ni suivi, ni écouté. La conduite du Parlement ne pouvoit manquer d'être blâmée par le Régent & par le Conseil : on y désapprouva sur-tout la vivacité & l'imprudence des deux Commissaires, dans l'exécution de l'Arrêt, où ils avoient même paru chercher, par des propos indiscrets, (a) à émouvoir le peuple. Ils eurent ordre de se rendre à la Cour, à la suite du Conseil, pour rendre compte de leur conduite. Le Chancelier d'Aguesseau reproche au Parlement, dans la lettre qu'il écrit au Premier Président, de n'avoir pas suivi le sage tempérament proposé par le Maréchal de Berwick. Il fut ordonné, de la part du Roi & du Régent, (b) „ de laisser entre les mains des Jurats tout ce qui est

1720.

(a) Lettres du Chancelier d'Aguesseau & de M. de la Vrilliere, 16 Septembre 1720.

(b) Lettre du Chancelier d'Aguesseau, 16 Septembre 1720.

1720. „ de la police ordinaire, à la charge de l'ap„ pel au Parlement, & que, s'il survenoit „ de ces cas extraordinaires, qui méritassent „ que certe Compagnie y entrât par droit de „ police générale, elle en conférât, avant „ toutes choses, avec le Maréchal de Berwick „ & l'Intendant, même avant de nommer des „ Commissaires". Le Parlement parut se soumettre & se conformer aux ordres du Roi, & il ne fut plus question de cette affaire.

Le Ministre avoit suivi en tout les conseils & les avis du Maréchal. M. d'Aguesseau, dans une lettre du 28 Septembre, lui écrit: „Vous „ voyez aussi avec combien de déférence on „ entre ici dans vos vues; & l'on ne sauroit „ rien faire de mieux pour le bien de la Pro„ vince, dont le gouvernement vous est con„ fié". M. d'Aguesseau récevoit, en écrivant cette lettre, une nouvelle dépèche du Maréchal de Berwick, par laquelle ce Commandant marque, qu'il change de sentiment à l'égard des lettres de réprimandes, qu'il avoit demandées pour quatre Officiers du Parlement, trouvant cette Compagnie revenue dans de si bonnes dispositions, que les lettres ne lui paroissoient plus nécessaires. M. d'Aguesseau ajoute de sa main en P. S. „J'en ai rendu „ compte ce matin à Mgr. le Régent, qui ap„ prouve votre indulgence, comme il a ap„ prouvé votre sévérité; il se repose donc sur „ vous du soin de donner à ces quatre Offi„ ciers les avis qu'ils méritent. Je ne puis „ mieux faire que de suivre son exemple, & je

„ ne vous envoie point mes lettres, persuadé 1720.
„ qu'on ne peut se tromper en suivant vos
„ inspirations". On devoit croire que le Parlement seroit plus circonspect à l'avenir, & qu'il mettroit moins de vivacité, & plus de retenue dans sa conduite; mais les Compagnies les plus respectables, quand il est question des intérêts du Corps, de ses prétentions & de son autorité, semblent oublier leur sagesse & leur prudence. L'amour propre de celle-ci parut blessé en quelque sorte d'avoir eu le dessous, &, si elle en conserva du ressentiment, il ne tarda pas à se manifester.

Le 24 Janvier 1721, le Maréchal de Berwick se trouva forcé d'instruire M. d'Aguesseau d'une nouvelle affaire entre les Officiers de la Tournelle du Parlement de Bordeaux, & les Jurats, à l'occasion de quelques laquais qu'il avoit fait emprisonner pour le trouble qu'ils avoient causé à la Comédie, & pour leur rebellion contre la Garde. 1721.

Cette affaire seroit sans doute peu digne en elle-même d'être rapportée, si l'importance qu'on y mit ne la rendoit intéressante pour faire connoître l'esprit & les mœurs du temps, ainsi que la prudence & la modération constante du Maréchal de Berwick. La Tournelle mande les Jurats, & les reprend de ce qu'ils n'ont point procédé contre les auteurs du tumulte: ils répondent qu'il n'étoit point en leur pouvoir d'agir; que les coupables ont été mis en prison par l'autorité du Commandant, & qu'ils y restent sous la même autorité. MM.

de la Tournelle évoquent cependant l'affaire, & ordonnent qu'il sera informé. Le Maréchal instruit de cette procédure, pour éviter toute querelle, fait dire aux Jurats qu'ils n'ont qu'à lui redemander les coupables, qu'il ordonnera qu'ils leur soient livrés & à la Justice. Les Officiers de la Tournelle n'adoptent point ce tempérament bien naturel, & conforme aux Ordonnances & à la raison; ils refuserent même de se soumettre au Chancelier, qui, de son côté, leur prescrivoit le même tempérament. Dans une lettre du 29 Juin, il marque au Maréchal de Berwick: „ Mais si la Chambre de la Tournelle ne profite pas mieux „ qu'elle a fait jusqu'ici des égards qu'on a „ eus pour elle, il faudra prendre d'autres „ voies, pour terminer l'affaire des laquais, „ & se passer d'un Parlement qui s'oppose même à ce que l'on veut faire en sa faveur. „ Je ne puis, au surplus, que louer votre „ sagesse, & souhaiter qu'elle trouve enfin „ des imitateurs dans le pays que vous habitez". Le Chancelier écrivit en même temps, dans les mêmes termes, au Premier Président. La fermeté de cette seconde lettre eut tout son effet, & l'affaire finit conformément au tempérament proposé par le Maréchal.

1721.

La peste depuis long-temps affligeoit cruellement la ville de Marseille, où elle s'étoit d'abord communiquée. On s'en prenoit à la négligence ou à l'avidité des Employés du Lazaret. Ils étoient accusés, au moins fortement soupçonnés d'avoir, par la contrebande qu'ils

faisoient, répandu dans la ville des marchandises infectées de ce mal contagieux, qui avoit 1721. ensuite gagné la Province. Les personnes qui étoient à la tête de l'Administration de quelques autres Provinces voisines, y avoient laissé pénétrer la maladie, soit par indolence, soit par incapacité, soit par la liberté trop grande qu'ils avoient continué de laisser au commerce avec la Province infectée, dans la crainte du tort qu'y apporteroit la gêne, qu'on mettroit pour préserver le pays de la contagion.

On apprit à la Cour que le mal avoit aussi gagné le Gévaudan; il n'étoit encore que suspecté dans la ville de Mende, mais il s'étoit manifesté avec violence à la Canourgue, & aux villages des environs, frontieres du Rouergue & de l'Auvergne. Le Ministere, justement alarmé, crut qu'il ne pouvoit pas donner trop d'attention à garantir le Royaume d'un fléau aussi cruel, & qu'il étoit nécessaire de prendre les moyens les plus prompts & les plus efficaces, pour arrêter le mal & la contagion. Il falloit aller au plus sûr; & en même temps ne nuire au commerce, que le moins qu'il feroit possible : cette balance n'étoit pas aisée à tenir. Le Régent jetta les yeux sur le Maréchal de Berwick, comme sur la personne qu'il connoissoit la plus capable de se bien acquitter d'une commission aussi difficile & aussi importante. La santé du Maréchal n'étoit pas bonne alors; à la veille de partir pour les eaux de Barege, il lui fallut dans ce moment se sacrifier pour le salut com-

1721. mun : il se rendit donc tout de suite à Montauban, afin de s'approcher des Provinces infectées de la peste, & d'être plus à portée de celles qu'il avoit à en préserver. On avoit joint aux Provinces de son commandement de Guienne, celles d'Auvergne, de Bourbonnois & de Limousin.

Les moyens qu'il proposa, furent d'abord trouvés trop tranchans, quoiqu'ils fussent les seuls capables d'arrêter avec sûreté la contagion, comme on le reconnut par la suite : ils étoient combattus par ceux qui, ayant laissé communiquer le mal, pour avoir trop donné aux considérations du commerce, ou peut-être, sous ce prétexte, pour avoir trop écouté des intérêts particuliers, avoient de la peine à avouer qu'ils s'étoient trompés. Leurs raisonnemens étoient plausibles ; ils persuaderent au commencement, la plupart des Membres du Ministere.

Le Chancelier d'Aguesseau, que le Régent avoit mis à la tête du Conseil de santé, établi pour la peste, ainsi que quelques autres des plus sensés de ce Conseil, pensoient de même que le Maréchal de Berwick, dont l'avis étoit, de rompre toute communication avec les Provinces pestiférées, comme le parti le plus sûr : c'étoit celui qu'il suivoit dans l'étendue de son commandement ; mais le plus grand nombre du Conseil, ayant des vues différentes, l'emportoit, de façon qu'on agissoit sur d'autres principes dans les Provinces qui n'étoient pas du commandement du Maréchal de Berwick.

Tous les Commandans des Provinces, at-

taquées ou menacées de la peste, entretenoient une correspondance exacte avec le Conseil de 1721. santé. Ils ne pouvoient donc lui cacher le progrès de la maladie ; le danger qui croissoit chaque jour, augmentoit la crainte : cette crainte ramena tous les esprits du Conseil à des réflexions plus sérieuses ; chacun sentit alors que le Maréchal de Berwick avoit mieux vu l'objet. Le Régent, en étant plus convaincu que personne, voulut que l'on suivît par-tout ses arrangemens : ses ordonnances furent approuvées & adoptées ; on se conforma à leurs dispositions dans un Arrêt du Conseil du Roi, qui fut rendu, & envoyé dans les Provinces infectées & voisines de la peste, pour servir de réglement, & être exactement observé. Le Chancelier d'Aguesseau mandoit au Maréchal : „ Il y a long-temps que j'ai dit qu'il n'y avoit „ qu'à vous laisser faire, & que nous serions „ bien gardés “.

Il ne suffisoit pas de faire des réglemens sages ; il falloit encore les faire exécuter. La maladie continuoit toujours ses ravages en Languedoc, & s'étendoit de plus en plus dans les différentes parties de cette Province, tandis que l'Auvergne & le Rouergue, qui avoient pour ainsi dire, à leur porte le mal contagieux, en étoient entiérement préservés par la sagesse des ordres du Maréchal de Berwick, mais sur-tout par sa vigilance, & l'activité de ses soins.

S. A. R., frappée de cette différence, & des conséquences terribles qui en résultoient pour

le Royaume entier, prit le parti de confier au
1721. Maréchal la conservation de toutes les Provinces voisines de la peste. Elle lui fit mander, par M. Le Blanc, Secrétaire d'Etat de la Guerre, de faire un plan général de ligne, tel qu'il l'avoit déjà proposé; que S. A. R. étoit résolue de le suivre, & de lui donner exclusivement toute sa confiance pour l'exécution: en conséquence, les ordres nécessaires lui furent envoyés. Cependant on lui recommanda d'abord de les tenir secrets jusqu'à leur exécution, à cause du Duc de Roquelaure, qui commandoit en Languedoc; mais il étoit peu nécessaire de lui faire une pareille insinuation. L'esprit de réserve & de justice, qu'il mettoit dans toutes les affaires, l'avoit jusqu'alors empêché de se mêler en rien de la préservation du Languedoc, par égard pour le Duc de Roquelaure: aussi falloit-il, dans cette occasion, plutôt exiger ses soins, que les retenir. En effet, le Régent reconnoissant ensuite que ses propres ménagemens, ainsi que la délicatesse du Maréchal de Berwick, pouvoient tirer ici à conséquence, crut devoir prendre un parti plus ferme. „ Vous êtes fort au dessus du soupçon (lui écrit M. Le Blanc, „ de la part de Son Altesse Royale), de vouloir empiéter sur le commandement de M. „ de Roquelaure; & cette crainte ne doit „ point être balancée avec le bien public, „ qui a toujours fait votre principal objet ".

C'étoit prendre le Maréchal par l'endroit le plus sensible, & le plus capable de le résoudre:

il sentit donc qu'il ne pouvoit, par aucune considération, se refuser aux demandes qu'on 1721.
lui faisoit, puisqu'elles portoient sur des objets aussi intéressans pour tout le Royaume. En conséquence, il se détermina à envoyer au Régent le plan qu'il avoit conçu d'une ligne gardée par des troupes, pour ôter toute communication entre les Provinces, qui n'étoient point atteintes du mal, & les pays infectés, ou seulement suspectés. Il y propose, pour subvenir aux besoins des Provinces investies, que l'on ait attention d'envoyer de toute part toutes sortes de provisions, qui seroient portées sur la ligne, pour être ensuite distribuées aux personnes qui les auroient demandées, mais sans communiquer avec elles, de façon que les effets seroient déposés, par ceux qui les apporteroient, dans l'intérieur de la ligne, & dans un lieu marqué, & que les personnes, pour qui ils seroient destinés, n'en approcheroient, pour les prendre, que quand les autres se seroient retirés. Cette ligne s'appuyoit par sa droite à la méditerranée, suivoit le canal de Languedoc, jusqu'à Beziers, puis remontoit la riviere d'Orbe, pour gagner le Rouergue (cette étendue pouvoit avoir dix à douze lieues); elle continuoit ensuite le long des frontieres du Rouergue, de l'Auvergne & du Forez, & portoit, par le Velay, sa gauche au Rhône. Le Maréchal propose aussi de donner les mêmes ordres de l'autre côté de cette riviere, pour défendre tout commerce & toute communication avec le Languedoc & la Provence, & , quant aux be-

soins de ces deux Provinces, d'y pourvoir par
1721. Lyon & le Dauphiné, au lieu du Vivarais.

Quoique le Régent eût marqué au Maréchal de Berwick tout le desir qu'il avoit de le voir se charger du commandement entier de cette ligne, le Maréchal proposa cependant au Duc de Roquelaure de se concerter avec lui à Beziers, dans l'idée de lui laisser l'honneur du commandement dans la partie de la ligne, qui se trouveroit en Languedoc. M. Le Blanc mandoit au Maréchal : „ Il est permis à peu de gens „ de penser avec autant d'élévation, que vous „ faites en cette occasion. S. A. R. a fort loué „ vos sentimens ; mais Elle vous connoît de„ puis trop long-temps, pour en avoir été surprise „.

Cette affaire devenoit si sérieuse, que le Régent comprit que les moindres égards seroient déplacés, lorsqu'ils pourroient nuire aux précautions nécessaires à prendre, pour arrêter le mal : il voulut donc absolument que le Maréchal de Berwick commandât encore dans le Forez, & jusqu'au Rhône, dans le Velay & le Vivarais, qui faisoient partie du commandement de Languedoc.

Quoique le Maréchal de Berwick fût l'homme du monde le plus ferme dans les principes qu'il avoit une fois adoptés après un mûr examen, il n'étoit rien moins qu'opiniâtre ; il se relâchoit de sa sévérité, quand il croyoit pouvoir le faire sans nuire au bien de la chose dont il étoit chargé. Il en donna une preuve en cette occasion ; il crut qu'on pouvoit se relâ-

cher ſur la défenſe de toute communication, qu'il avoit d'abord propoſée, & y ſuppléer, 1721.
en choiſiſſant Beziers pour le lieu ſeul, où le commerce du Bas-Languedoc ſe pourroit faire avec le Haut-Languedoc, pourvu, toutefois, qu'on y établît une quarantaine de trente jours. Il fit part de ſon idée au Régent; &, en conſéquence, le Roi rendit un Arrêt de ſon Conſeil, conforme à ces nouveaux arrangemens.

Au milieu de tous ces ſoins, il eut un nouveau démêlé avec le Parlement de Bordeaux: il avoit établi dans la ville un Bureau de ſanté, conformément aux ordres du Roi, pour veiller à tout ce qui regardoit l'exécution de l'Ordonnance qu'il avoit rendue, pour préſerver la Province de la contagion. Le Parlement ſe plaignit au Chancelier de ce qu'aucun de ſes Membres n'avoit été admis à ce Bureau. Le Chancelier en écrivit au Maréchal de Berwick: ſa réponſe eſt remarquable.

„ Je n'ai pas cru (répond-il) devoir y nommer aucun Officier du Parlement, attendu qu'il m'a paru néceſſaire d'éloigner tout retardement à la déciſion des affaires de cette nature. La conduite extraordinaire que ces MM. ont ſouvent tenue, m'a fait juger qu'ils étoient peu propres pour des aſſemblées, où l'union, la concorde & l'expédition ſont néceſſaires; & tant que j'aurai l'honneur de commander dans cette Province, j'éviterai avec ſoin d'avoir aucun démêlé avec eux. Au lieu de vouloir entrer dans les affaires, dont le Roi leur a ôté la con-

noiſſance, ils devroient s'appliquer à leur de-
1721. voir principal, &, par leur abſence, ne point laiſſer languir le Palais, où, faute de Juges, les Parties ſe conſument «.

On prendroit une idée bien fauſſe du Maréchal de Berwick; ſi on le ſoupçonnoit d'avoir écrit cette lettre avec humeur, & dans un eſprit de critique. Il penſoit qu'il étoit de ſon devoir d'inſtruire le Chef de la Juſtice de ce qui pourroit y avoir à reprendre, & qui intéreſſoit l'ordre public, dans le Parlement de la Province, dont le gouvernement lui avoit été confié. Telle étoit la pureté de ſes intentions, & de ſes actions : tous ceux qui l'ont connu, ſans aucune exception, n'en ont jamais douté.

Le Chancelier, dans ſa réponſe à cette lettre, dit : „ Il faut convenir qu'il auroit été très-difficile de ſe concerter ſur ce point (avec MM. du Parlement)..... Au ſurplus, le ſuccès que Dieu continue de donner à votre zèle & à votre vigilance, pour la conſervation du pays où vous commandez, eſt un bon garant, non-ſeulement de la droiture de vos intentions, mais de la ſageſſe & de la fermeté de votre conduite : il n'y a donc qu'à vous laiſſer agir avec votre prudence ordinaire „.

La maladie, contenue dans les pays infectés, s'y éteignit avec le temps; &, par les arrangemens, & la vigilance du Maréchal, elle ne ſe communiqua plus dans aucune des Provinces voiſines.

Tout le pays étant purifié, & les ſymptômes de la peſte ne ſe montrant plus dans aucun

endroit, le Maréchal de Berwick crut pouvoir s'abſenter de ſon commandement, pour aller à Paris & à la Cour vaquer à ſes affaires particulieres, que le ſoin des générales lui avoit fait négliger. Ayant obtenu un congé, il arriva à la Cour dans le mois de Juin 1722: il continua de commander en Guienne, juſqu'au commencement de 1724. 1721.

Le Duc d'Orléans étant mort d'apoplexie, le 2 Décembre 1723, le Duc de Bourbon alla ſur le champ demander la place de premier Miniſtre. Quoiqu'on eût eu le ſoin d'inſpirer au jeune Roi des préventions contre cette place, cependant, dans l'embarras de ſa réponſe, il n'oſa pas la lui refuſer. A peine ſe fut-il mis à la tête des affaires, qu'on vit divers changemens arriver dans les différentes portions du Gouvernement. On ſupprima, entr'autres choſes, tous les commandemens des Provinces, & par conſéquent celui de Guienne. 1723.

Dans l'éloignement des affaires, & dans l'eſpece d'oiſiveté où l'on avoit mis par-là le Maréchal de Berwick, il paſſoit la plus grande partie de ſon temps à ſa campagne, & partageoit le reſte entre la Cour & la ville. Il vivoit à Fitz-James avec ſa famille, & un petit nombre d'amis, s'occupant de ſes jardins: c'étoit lui-même qui les avoit plantés. Son ame ſembloit s'y être peinte; tout y étoit dans le grand, & du meilleur goût. Une perſonne (*a*), qui en 1724. à 1732.

(*a*) Le Duc d'Antin, Surintendant des Bâtimens.

avoit beaucoup en ce genre, s'y promenant un jour, étoit dans l'admiration. Elle se demandoit où cet Anglois avoit pris tant de goût. On pouvoit lui répondre : dans sa façon d'envisager toujours les objets, & dans la justesse de son esprit. On ne voyoit chez lui aucun faste ; il y menoit une vie uniforme & simple. Toutes ses heures étoient réglées & remplies : la lecture & la promenade faisoient ses principales occupations. Il jouoit peu, préférant la conversation, qu'il avoit douce, aimable & variée : il avoit vu tant de choses ; sa vie avoit toujours été occupée par les plus grandes affaires ; jusqu'alors, il n'avoit point connu le repos. Son ame se trouvoit donc, pour la premiere fois, livrée, pour ainsi dire, à elle-même. Le tableau de sa vie passée, où, dans ses actions, il n'avoit jamais eu d'autre objet que le bien, mettoit dans cette ame juste tant de sérénité, qu'il étoit impossible à ceux qui vivoient avec lui dans l'intimité, de n'y pas voir le bonheur. Cette vue invitoit à la vertu, & la faisoit aimer bien plus sûrement que ne pourroient faire les discours & les écrits des Moralistes les plus éloquens & les plus pathétiques.

Ce fut de cette vie paisible & heureuse, qu'on vint le tirer en 1733, pour lui donner le commandement de l'armée, qu'on rassembla sur le Rhin. Louis XV ne pouvant en envoyer une en Pologne, pour y soutenir, contre l'Empereur & la Russie, l'élection légitime de son beau-pere ; crut qu'il étoit également juste &

glorieux de le venger des insultes qu'il éprouvoit de la part de ces deux Puissances. Il attaqua l'Empereur sur le Rhin & en Italie, & les Rois d'Espagne & de Sardaigne joignirent leurs armes aux siennes. L'Empereur réussit à la vérité à mettre sur le Trône de Pologne l'Electeur de Saxe; mais il lui en coûta les Royaumes de Naples & de Sicile, & la France eut, pour récompense de sa générosité, la Lorraine, que Louis XIV, dans le temps même de ses plus grands triomphes, ne put jamais acquérir. Louis XV fit ce que son bisayeul n'auroit pu entreprendre, sans jetter l'alarme dans toute l'Europe, & en soulever tous les Princes contre lui. Il attaqua l'Empereur, & le vainquit: les Anglois & les Hollandois, alliés naturels de ce Prince, ne prirent aucune part à la querelle; ils resterent neutres, & amis de Louis XV, qui dut cette neutralité & ses succès à la réputation de Prince juste & pacifique, qu'il s'étoit acquise pendant le Ministere du Cardinal de Fleury, & qu'il conserva, dans le sein même de la victoire, par la modération avec laquelle il en usa.

Le Maréchal de Berwick se rendit à Strasbourg, au commencement de Septembre: il n'y avoit encore aucun préparatif de fait pour les opérations de la campagne. Le Ministre étoit même dans l'incertitude sur les différentes entreprises auxquelles on pourroit se déterminer: l'Empire ne s'étoit pas encore déclaré pour l'Empereur; on croyoit en devoir ménager les Princes. On balançoit donc si on atta-

queroit le vieux Brisach, qui appartenoit à l'Empereur, ou bien Kehl & Philipsbourg, villes Impériales. La Cour avoit encore d'autres vues : elle auroit bien desiré pouvoir entreprendre le siege de Luxembourg ; mais la saison se trouvoit trop avancée, pour avoir le temps de faire tous les préparatifs qu'exige un siege de cette conséquence, & pour espérer de s'en rendre maître avant l'hiver. D'ailleurs, le Maréchal de Berwick préféroit à la prise de Luxembourg, les conquêtes de Philipsbourg & de Kehl, qui nous donnoient des passages sur le Rhin, & des ouvertures pour attaquer plus sensiblement l'Empereur, & l'Empire, s'il venoit à se déclarer pour son Chef, comme il fit, & pour se procurer en même temps, dans un pays abondant, les subsistances nécessaires, & y vivre aux dépens des ennemis. On suivit l'avis du Maréchal de Berwick.

Les préparatifs pour l'ouverture de la campagne, & pour un siege, tinrent beaucoup plus de temps que l'on ne comptoit. L'armée ne put passer le Rhin que le 13 d'Octobre. Le lendemain, Kehl fut investi, & la tranchée s'ouvrit le 20. Cependant le Roi fit déclarer à Ratisbonne, que son intention étoit de bien vivre avec tous les Princes du Corps Germanique, qui ne prendroient point d'engagement contre ses intérêts ; que la nécessité seule le forçoit de s'emparer du fort de Kehl, pour s'assûrer un passage sur le Rhin, autant dans la vue d'offrir plus efficacement son secours à l'Empire, contre l'oppression de son Chef ;
que

que d'attaquer l'Empereur son ennemi. Le siege de Kehl ne fut pas long : on y employa la méchanique ordinaire, & la place capitula le 29. La saison étoit trop avancée, pour songer à d'autres conquêtes, & le siege de Philipsbourg fut remis pour l'ouverture de la campagne prochaine.

On avoit présenté au Maréchal de Berwick deux différens Mémoires, qui contenoient de prétendus projets pour couvrir la Champagne, & empêcher que l'ennemi n'y levât des contributions : mais la défense de cette Province, suivant les plans proposés, auroit infiniment plus coûté au Roi & à la Province, & auroit occasionné plus de vexations aux peuples, que les contributions elles-mêmes. Le Maréchal de Berwick les rejetta par ces raisons, & par plusieurs autres : il étoit difficile de n'y pas soupçonner, dans ceux qui les proposoient, des vues particulieres, autres que celles du bien général. Il n'y eut de ce côté-là aucun acte d'hostilité de part ni d'autre, & l'on garda, l'année suivante, une neutralité réciproque pour le pays de Luxembourg, & pour la Champagne. Le Maréchal instruisit le Roi des arrangemens qu'il avoit faits, pour se porter avec l'armée sur la Meuse, la Moselle & la Saare, dans le cas que les ennemis voudroient nous y attaquer : mais, de toute cette premiere campagne, qui fut très-courte, il ne parut d'ennemi d'aucun côté. Sur la fin d'Octobre, on rétablit le pont du Fort-Louis, & les fortifications de Schelingen : on établit aussi un

autre pont sur le Rhin, à Huningue, pour s'y donner, en Haute-Alsace, un passage. L'armée repassa ce fleuve dans les premiers jours de Novembre, & alla prendre ses quartiers.

Le Maréchal de Berwick s'étoit proposé d'ouvrir la campagne, de très-bonne heure, par le siege de Philipsbourg. Ce nouveau passage assûré sur le Rhin, qu'il vouloit avant tout se donner, étoit la base de ses projets: mais, pour arriver devant cette place, il falloit forcer les lignes d'Etlingen, que les ennemis avoient construites, pendant l'hiver, au dessus de Philipsbourg, & qui, en couvrant cette place, barroient le pays, depuis ce fleuve, jusqu'aux montagnes; ou il falloit les rendre inutiles, en passant le Rhin au dessous. Ce projet ne pouvoit s'exécuter sans de grandes difficultés, si l'on ne prévenoit pas les ennemis, en entrant en campagne, avant qu'ils eussent rassemblé toutes leurs forces. D'ailleurs, le siege demandoit d'être fait au commencement du printemps, ou d'être remis en automne, à cause des inondations du Rhin, que produit ordinairement en été la fonte des neiges, & qui rendent le siege de cette place, sinon impraticable, du moins très-difficile, & dangereux dans cette saison. Le Maréchal de Berwick partit donc à la fin de Mars 1734, pour Strasbourg, où il arriva le 30: mais il ne trouva rien de prêt, soit que la Cour eût trop tardé à donner des ordres, soit que leur exécution eût été négligée. Ce retard, cepen-

dant, sembloit n'être pas arrivé sans dessein, & être le fruit de l'intrigue. Les chevaux pour l'artillerie, & pour les vivres, n'étoient point encore rendus à leur destination, ni même achetés pour le plus grand nombre, quoique M. d'Angervilliers, Secrétaire d'Etat de la Guerre, eût assûré le Meréchal qu'ils seroient rassemblés en Alsace, au commencement d'Avril, au nombre de dix-huit cents pour l'artillerie, sans compter les chevaux haut-le-pied, & de cinq mille pour les vivres. Le Maréchal de Berwick n'avoit cependant cessé tout l'hiver de presser les Ministres sur les préparatifs de la campagne, leur mettant continuellement devant les yeux combien il étoit essentiel de ne pas perdre un moment, si l'on vouloit assûrer le succès du siege important de Philipsbourg. Mais le malheur des Cours est presque toujours de se laisser gouverner par des Intrigans & des Favoris, & de les écouter de préférence aux gens du mérite, même le plus reconnu.

Quatorze années de commandement, toujours heureuses & toujours glorieuses, ne valurent pas au Maréchal de Berwick une confiance entiere du Ministere pour les opérations de cette campagne. Le Comte de Belle-Isle, depuis Maréchal de France, avec la faveur, eut le crédit de se faire écouter & même de séduire par son enthousiasme & son ton d'assûrance, le Cardinal Fleury & les autres Ministres, gens d'Eglise ou de robe, peu capables de juger sainement des projets de guerre. Il

contrarioit ceux du Maréchal de Berwick par les mémoires dont il ne cessoit d'inonder les Cabinets des Ministres; & où toutefois son propre intérêt paroissoit le plus souvent en premiere ligne, parce qu'il ne savoit pas le déguiser. Quoiqu'il montrât beaucoup plus d'ambition que de vrais talens, il faut convenir qu'il étoit capable des plus grands détails; mais comme il outroit tout, il entroit si avant dans les plus petits, qu'il s'y noyoit lui-même: son ambition l'aveugloit dans presque toutes les affaires, parce qu'il les envisageoit avec des vues personnelles & intéressées; sa tête toujours bouillante l'emportoit au delà du vrai & dans la région sans bornes des chimeres. Il mettoit une telle activité dans la poursuite de ses projets pour les faire adopter, qu'il entraînoit souvent les Ministres presque malgré eux; cependant il ne put réussir cette fois-ci, comme il auroit voulu. Il avoit, au mois de Janvier de cette année (*a*), proposé sérieusement aux Ministres de faire traverser toute l'Allemagne à l'armée, de la porter jusqu'en Saxe & en Boheme, & même encore plus loin. Il s'efforçoit en conséquence de détruire tous les autres plans de campagne, & il donna dans le même temps un mémoire contre le siege de Philipsbourg. Le Maréchal de Berwick désapprouvoit ces projets: il regardoit comme une témérité de vouloir conduire une armée à plus

(*a*) Lettre de M. d'Angervilliers, du 24 Janvier 1724.

de cent cinquante lieues des frontieres, surtout sans communication assûrée avec la France, & il n'eut pas de peine à faire sentir au Roi toute l'absurdité du projet, en lui en expliquant les raisons. Le Roi les rappelle au Maréchal de Berwick, dans sa lettre du 8 de Mai: „ Il est certain, dit ce Prince, que la conquête de Philipsbourg est préférable à tout autre objet par beaucoup de raisons, qui vous sont connues aussi bien qu'à moi „. Le projet (*a*) du Comte de Belle-Isle fut donc rejetté. Il se réduisit alors à proposer le siege du château de Traerbach, & obtint d'en être chargé. Dès-

(*a*) Il fut plus accueilli en 1741, à la mort de l'Empereur Charles VI; mais le succès ne répondit point, comme tout le monde sait, aux vues & aux promesses du Comte de Belle-Isle, devenu Maréchal de France: ce qui prouve bien à quel point le Projet étoit déraisonnable en 1734, puisqu'on avoit affaire alors à toute la Puissance de la Maison d'Autriche, jointe à celle de l'Empire, qui se déclara pour l'Empereur; au lieu qu'en 1741, nous n'eûmes d'abord à combattre, pour l'exécution du projet, que les seules forces de la Reine de Hongrie, ayant avec nous, pour Alliés, les deux plus puissans Princes de l'Empire, le Roi de Prusse & l'Electeur de Saxe, sans compter l'Empereur, & l'autorité de ce Chef. Les Anglois, les Hollandois & le Roi de Sardaigne ne se déclarerent contre nous, qu'en 1743 & 1744.

lors il fallut le faire avant tout, malgré les bonnes raiſons du Maréchal de Berwick, qui avoit fait voir qu'on devoit commencer par celui de Philipsbourg. La Cour eut lieu plus d'une fois de ſe repentir de n'avoir pas ſuivi en tout les plans plus réfléchis & plus juſtes du Maréchal de Berwick, & d'avoir donné quelquefois la préférence à l'écolier ſur le maître. Le Comte de Belle-Iſle nouvellement fait Lieutenant-Général, n'avoit guere encore ſervi à la guerre que comme Brigadier, ſans que rien d'important eût jamais roulé ſur lui.

M. d'Angervilliers, pour lever les difficultés que le Maréchal objectoit contre le projet de remettre à l'été le ſiege de Philipsbourg, lui mandoit dans ſa lettre du 5 Avril, qu'il y avoit eu peu de neige cette année, par conſéquent qu'il n'y auroit pas d'inondation. Mais la ſaiſon & les élémens ne ſe prêterent pas aux deſirs & aux volontés des Miniſtres. Les chaleurs furent fortes; elles occaſionnerent dans les montagnes noires une fonte de neige extraordinaire, parce que les ſommités en ſont toujours couvertes, ſans que la neige ſe trouve jamais entiérement épuiſée, quelque grande qu'en ſoit la fonte. Le Rhin groſſit & déborda cette année plus que de coutume; mais la Cour en avoit voulu courir les riſques. Le Miniſtre avoit marqué au Maréchal, que le Roi deſiroit infiniment le ſiege de Philipsbourg, malgré la ſaiſon de l'été, & qu'il ſeroit très-mortifié, ſi cette entrepriſe ne pouvoit pas avoir lieu. Il fallut donc s'y réſoudre. Dès ce moment, le

Maréchal de Berwick s'occupa tout entier à ſurmonter les obſtacles que lui-même avoit prévus & annoncés, & auxquels on pouvoit s'attendre.

On devoit compter que le Prince Eugene auroit tout le temps de raſſembler les forces de l'Empereur & de l'Empire, avant la fin du ſiege, pour marcher à Philipsbourg, & eſſayer de nous y attaquer, ou pour chercher à nous attirer loin de la place aſſiégée, par une diverſion ſur la Moſelle, ou ſur le Haut-Rhin, afin de pouvoir nous y combattre avec toutes ſes forces réunies, pendant que les nôtres ſeroient affoiblies par les troupes que nous aurions laiſſées au ſiege, &, par une victoire, nous obliger de le lever. Il falloit auſſi pourvoir au cas de l'inondation du Rhin. Le Maréchal de Berwick n'étoit jamais ſurpris par les événemens, parce que, dans les accidens qui pouvoient les accompagner, ſa prévoyance active avoit toujours pourvu d'avance au remede : il fit part au Roi de ſes plans & de ſes diſpoſitions. Trente-cinq bataillons & vingt eſcadrons étoient deſtinés au ſiege : il formoit, du reſte de ſes forces, une armée d'obſervation de ſoixante-quinze ou quatre-vingt bataillons, & de cent vingt eſcadrons, pour ſe porter partout, & faire tête au Prince Eugene, de quelque côté qu'il ſe préſentât, & qu'il agît. Il comptoit faire tracer des lignes de circonvallation autour de Philipsbourg, & les rendre inattaquables : elles devoient être bordées de cent bataillons, avec leſquels il étoit déter-

miné à recevoir le Prince Eugene, s'il y portoit toutes ses forces, comme il fit.

Quelques Officiers Généraux ne furent point d'avis d'attendre l'ennemi dans les lignes; ils vouloient en sortir, & aller au devant du Prince Eugene; ils resterent même dans l'inquiétude, pendant tout le temps que dura le siege. Il faut pourtant convenir que le soldat n'eut jamais la moindre crainte; qu'il paroissoit même desirer d'être attaqué, comptant sur son courage, & se croyant en pleine sûreté dans une position qu'avoit choisie un Général, en qui il avoit toute confiance. Le Maréchal de Berwick pensoit, ainsi que M. de Luxembourg (*a*), que des retranchemens, où l'art n'avoit rien négligé, & que leur peu d'étendue permettoit de garnir par-tout de deux lignes d'Infanterie, n'étoient pas susceptibles d'être forcés. Il parut dans la suite que c'étoit également le sentiment du Prince Eugene, puisqu'il n'osa jamais attaquer nos lignes; car, dans la situation où se trouvoit l'armée de France, & qu'il étoit permis de regarder comme critique, il n'auroit par hésité à la combattre dans ses retranchemens, s'il eût eu la moindre espérance de pouvoir les forcer.

Le Maréchal de Berwick étoit si assûré de son opération, que, malgré cette prudence, qui l'empêchoit de jamais rien promettre à la légere, il ne balança pas d'écrire au Roi du ton le plus affirmatif, & comme un homme

(*a*) Voyez les Mémoires ci-dessus, Tome I, p. 92.

qui eſt ſans inquiétude ſur le ſuccès du ſiege. „ Quand nous ſerons devant la place, lui marque-t-il, nous chercherons à ſurmonter l'obſtacle des eaux, ſoit en en diminuant le volume par les ſaignées, ſoit en conduiſant nos tranchées, par le moyen de nombre de faſcines: le pire qui puiſſe arriver, c'eſt que nous ſoyons obligés de ſuſpendre, pendant quelque temps, nos travaux, pour les reprendre enſuite avec plus de force, dès que les eaux ſeront diminuées. En un mot, Sire, nous attendrons tranquillement, dans notre camp bien retranché, que les obſtacles ſoient levés, & nous prendrons Philipsbourg, duſſions-nous y reſter juſqu'au mois d'Octobre. «

Malgré ces aſſurances ſi poſitives, la Cour éprouva, bientôt après, les plus vives alarmes : le Maréchal de Berwick, ſur qui elle ſe feroit entiérement répoſée, n'exiſtoit plus dans les momens critiques qui arriverent.

Revenons aux opérations du commencement de la campagne, que nous avons interrompues. Le Maréchal de Berwick raſſembla une partie de l'armée, dans le mois d'Avril, & alla camper, le 9, à Spire & à la petite Hollande, d'où il maſquoit le débouché de Philipsbourg: il étendit ſes troupes à Franckenthal, & à Worms. Par ces mouvemens, il donnoit aux ennemis de la jalouſie ſur le Bas-Rhin, & les tenoit dans l'incertitude ſur le parti que nous prendrions. L'armée arrètée dans ſes opérations par le

ſiege de Traerbach, où le Comte de Belle-Isle ne put ouvrir la tranchée, que la nuit du 25 au 26 de ce mois, reſta dans cette poſition juſqu'à la fin d'Avril. Alors elle ſe mit en marche, & remonta le Rhin juſqu'au Fort-Louis, où elle paſſa cette riviere, & ſe porta de ſuite aux lignes d'Etlingen. Du moment que les ennemis furent inſtruits de notre marche, ils ne douterent plus qu'elle ne fût dirigée ſur leurs lignes, pour les attaquer, & ils y porterent toutes leurs forces; mais, malgré notre retard, pour agir de ce côté-là, nous les avions encore prévenus. Ils n'avoient pu raſſembler à la hâte, qu'environ trente mille hommes, commandés par le Duc de Bevern. Ces lignes étoient faites avec beaucoup de ſoin; elles avoient un bon foſſé, des redans de diſtance en diſtance, qui ſe flanquoient les uns les autres, & un excellent parapet. Leur gauche ſe perdoit dans la montagne où elle étoit appuyée; delà elles traverſoient la plaine, & alloient porter leur droite au Rhin, auprès de Muhlberg. Quoique leur étendue fût au moins de quatre lieues, les Princes des Cercles du Bas-Rhin les regardoient comme une barriere capable de nous arrêter. Cette conſidération avoit même été employée par les Miniſtres de l'Empereur, pour faire decider contre la France la diete de l'Empire, comme elle avoit fait.

Le Duc de Noailles, Lieutenant Général, & le Comte de Saxe, Maréchal de Camp (depuis Maréchaux de France), furent char-

gés de tourner les lignes par les montagnes ; ce qu'ils firent. Mais sur quoi comptoit le plus le Maréchal de Berwick, pour déterminer les ennemis à abandonner leurs lignes ? c'étoit sur un corps de vingt mille hommes, qu'il avoit laissé sous les ordres du Marquis d'Asfeld, auprès de Spire. Ce Général, aussi-tôt qu'il apprendroit que les ennemis se seroient portés, avec toutes leurs forces, aux lignes, pour les défendre contre la grande armée, devoit marcher à l'Isle de Nekerau, au dessous de Philipsbourg, pour y jetter un pont sur le Rhin, & le passer ; il en menoit un à sa suite sur des haquets. Par cette manœuvre, combinée avec les mouvemens de la grande armée, le Maréchal de Berwick étoit assûré que, dès l'instant que les ennemis sauroient que M. d'Asfeld auroit passé le Rhin, & qu'il pourroit même être renforcé d'autant de troupes qu'il seroit nécessaire pour agir avec supériorité sur leurs derrieres, ils n'auroient rien de plus pressé que d'abandonner les lignes, & de se retirer. En effet, sur la nouvelle qu'ils eurent du passage du Rhin par M. d'Asfeld, ils firent leur retraite, le même jour 4 Mai, que nous tournâmes leurs lignes, avec une telle diligence, que l'on ne put atteindre leur arriere-garde, au moins l'entamer. Ils se retirerent sur Hailbron ; & ce fut pendant ces mouvemens, que le Prince Eugene joignit son armée. Traerbach venoit de se rendre au C. de Belle-Isle. Notre armée marcha des lignes à Bruch-

ſal, où M. d'Asfeld la rejoignit, le 11, avec le corps qu'il commandoit.

M. d'Asfeld fut détaché, le 13, avec trente bataillons & deux régimens de Dragons, pour faire l'inveſtiſſement de Philipsbourg, où l'armée le ſuivit. La tranchée s'ouvrit, du 3 au 4 de Juin, & l'attaque fut dirigée le long du Rhin, contre l'ouvrage à corne: on avoit fait attaquer, quelques jours auparavant par les Suiſſes, l'ouvrage qui couvroit le pont volant de Philipsbourg, à la rive gauche de l'autre côté du Rhin. La priſe de ce dernier ouvrage procuroit le grand avantage d'établir à cette rive des batteries, avec leſquelles 'on pouvoit prendre des revers & des enfilades ſur les ouvrages de la place, qui appuyoient au Rhin, & les battre à ricochet. Voilà ce qui avoit déterminé en partie le Maréchal de Berwick dans le choix de l'attaque, le long de la riviere. C'étoit par le même côté, que cette place, aſſiégée en 1688, par le Dauphin & M. de Vauban, avoit été priſe. Des trois attaques que l'on fit alors, celle-ci eut le plus de ſuccès.

Quelques Officiers, à qui la médiocrité de talens, & des idées peu juſtes, font faire preſque toujours de fauſſes applications des grands modeles, pourroient croire, ſur l'exemple de M. de Vauban, que le Maréchal de Berwick auroit dû également ſe déterminer à trois attaques; mais le Maréchal, connu pour un des Généraux les plus inſtruits de la partie du génie, étoit trop habile & trop réfléchi, pour s'écarter, ſans de bonnes raiſons, d'un

plan tracé par Vauban. Il lui étoit facile d'envisager que le Prince Eugene, aussitôt qu'il auroit rassemblé toutes ses forces, pourroit marcher à Philipsbourg, pour chercher à attaquer les lignes; que, dans cette supposition, il étoit important de se borner à une seule attaque, pour n'avoir point trois tranchées à garder, & n'être pas obligé d'y employer un trop grand nombre de troupes, dont l'armée auroit été affoiblie devant le Prince Eugene, s'il eût pris le parti d'attaquer les lignes. Le Dauphin & Vauban n'avoient pas, en 1688, les mêmes raisons: ils ne craignoient point alors d'ennemi au dehors, qui pût venir troubler le siege: d'ailleurs, c'étoit à la fin du mois d'Octobre qu'il se faisoit; les troupes n'avoient autre chose à faire, après l'expédition, que d'aller se reposer dans leurs quartiers d'hiver. Les trois attaques, dans ces circonstances, pouvoient être bien vues, pour fatiguer la garnison, & la rendre, en divisant ses forces, moins vigoureuse à chaque attaque. Il faut pourtant encore convenir que cette méthode n'est pas toujours sans inconvéniens; elle augmente les travaux & la fatigue des assiégeans, & même beaucoup plus, en proportion, que ceux des assiégés. On pouvoit donc aussi penser qu'il est souvent expédient de mettre un peu plus de temps à un siege, que de l'abréger, en excédant ses troupes de fatigues, & en y causant par-là des maladies qui détruisent l'armée. On sait que les travaux d'un siege

ſont immenſes, & qu'on les multiplie, en multipliant les attaques. Le ſiege de Philipsbourg, en 1734, ſe faiſoit au commencement de la campagne; il falloit conſerver le bon état de l'armée, autant qu'il étoit poſſible; vis-à-vis celle des ennemis; qui étoit toute fraiche, ſortant de ſes quartiers, & contre laquelle on auroit encore à agir après le ſiege, pendant quatre mois de campagne.

Le Maréchal de Berwick ne s'en rapportoit à perſonne de ce qu'il pouvoit voir & faire par lui-même: c'étoit lui, proprement, qui dirigeoit le ſiege. Il ne manquoit point de ſe rendre tous les jours de grand matin, à la tranchée, où, d'abord, on lui rendoit compte du travail de la nuit; il ſe portoit enſuite à la tête de la Sappe, pour connoître, de ſes propres yeux, l'état des choſes; puis il régloit avec l'Ingénieur en chef les travaux de la nuit ſuivante. Le 12 de Juin, il ſe rendit, comme à ſon ordinaire, à la tranchée, alla viſiter les Sappes, & monta ſur la banquette, ſuivant ſon uſage, pour tout obſerver. Une de nos batteries donnoit ſur la crête de la Sappe, où le Maréchal de Berwick s'étoit arrêté: quelques Soldats y avoient été tués par notre propre canon; on y avoit même mis une Sentinelle, pour empêcher que perſonne ne s'arrêtât dans cet endroit, &, ſur-tout, ne montât ſur la banquette. Soit que la Sentinelle n'eût oſé rien dire à ſon Général, ſoit que le Maréchal

emporté par son intrépidité naturelle, qui lui faisoit toujours trop mépriser le danger, n'eût pas fait assez d'attention à l'avertissement, ce fut là ce même endroit qu'il choisit, pour faire ses observations. Cette position le mettoit entre notre batterie, & celle des ennemis qui lui étoit opposée; elles tirerent toutes les deux à la fois: un boulet emporta la tête du Maréchal, sans que l'on ait jamais bien su de quel côté il étoit parti. Sa mort, bientôt répandue dans l'armée, y mit une consternation générale: parvenue à la Cour, elle y jetta, ainsi que dans Paris, la même consternation; car il avoit la confiance de l'armée, du Roi, du Ministere & des François. Les ennemis craignoient en lui un Général, qui avoit fait de grandes choses & que le bonheur avoit toujours accompagné. A sa mort, il laissoit l'armée dans une situation qui paroissoit critique à bien des gens: elle se trouvoit renfermée dans des lignes, autour d'une forte place, au secours de laquelle le Prince Eugene marchoit, en grande hâte, à la tête d'une armée formidable. (*a*) Il emportoit avec lui le secret de ses projets: on savoit seulement qu'il en avoit de vastes. Malgré sa retenue ordinaire, il avoit, pendant l'expédition de Traerbach, laissé échapper son impatience du

(*a*) On en faisoit monter le fonds à cent dix mille hommes.

retard que lui causoit ce siege pour ses grandes opérations.

Le Marquis d'Asfeld qui, aussi-tôt après la mort du Maréchal de Berwick, prit, comme le plus ancien Lieutenant-Général, le commandement de l'armée, resta constamment dans ses lignes vis-à-vis du Prince Eugene. Il continua les opérations du siege malgré ce Général & malgré les inondations du Rhin, & se rendit maître de Philipsbourg le 18 Juillet. La campagne se borna à cette conquête.

Quoique Milord Bolingbroke, dans ce qu'il dit du Maréchal de Berwick, n'aît prétendu marquer que quelques-uns des principaux traits de son portrait, & que la mort ait empêché le Président de Montesquieu d'achever celui qu'il avoit commencé, nous ne tenterons pas de le reprendre après ces deux grands Peintres : qu'il nous soit permis seulement d'ajouter ici plusieurs traits qu'ils ont omis, laissant à une autre main, & plus habile, le soin de les recueillir tous, pour en composer le tableau en entier.

On a vu le Maréchal de Berwick, dans le long cours d'une vie laborieuse, faire des exploits mémorables ; mais il se montroit chaque fois tellement supérieur à ses propres actions, quelque grandes qu'elles fussent, qu'on le jugeoit toujours capable de plus grandes choses. On peut donc dire, avec vérité, qu'il avoit en lui encore plus de grandeur, qu'il n'eut occasion d'en faire paroître, agissant

fant toujours par la voie la plus ſimple, & ne cherchant jamais à ſe faire valoir.

Le Maréchal de Berwick avoit toutes les parties d'un homme de guerre; mais il ſeroit trop long d'entrer dans leur détail; ce ſeroit faire, en quelque ſorte, un Traité de l'art de la guerre. Tout Militaire qui étudiera ſes campagnes, admirera dans leurs plans la juſteſſe des vues, l'étendue des combinaiſons, & par-tout l'empreinte du génie: il ne trouvera pas dans leur exécution la moindre faute à relever; il verra que les meſures étoient ſi bien priſes, que le ſuccès étoit preſque toujours aſſûré d'avance; aucun Général n'eut un coup-d'œil plus perçant & plus ſûr, ſoit dans une action, pour appercevoir d'où dépend l'avantage, & faire faire aux troupes les mouvemens déciſifs qui entraînent la victoire, ſoit dans une campagne, pour reconnoître & ſaiſir des poſitions avantageuſes qui en font le ſuccès. Il s'entendoit mieux que perſonne à faire vivre une armée: on a vu les ſoins & les peines que ſon activité lui fit prendre, & les reſſources qu'il ſut trouver pour faire ſubſiſter la ſienne en 1709, où l'on manquoit de tout: mais on remarquoit principalement en lui ſon habileté ſinguliere dans les arrangemens des ſubſiſtances & dans le choix judicieux de leurs emplacemens, d'où dépend ſouvent, par les conſéquences qui en réſultent, la réuſſite des campagnes. Les ſiennes ne manquent pas de cet éclat qui attire l'admiration des hommes; mais il faut

être du métier & les examiner de près pour en ſentir tout le mérite : elles ont le caractere diſtinctif de tous les ouvrages des grands Maîtres ; plus on s'y arrête, plus on les détaille, & plus auſſi on y découvre de perfection : elles ont pour la plupart des choſes propres qui les diſtinguent de celles des autres Généraux : il eſt difficile de les parcourir ſans trouver, pour ainſi dire, à chaque pas un trait particulier de génie qui les marque à ſon coin.

Combien d'exemples frappans, & qui prouvent ce que nous venons d'avancer, ne pourrions-nous pas tirer de ces Mémoires ? Il ſuffiroit de rappeller les quatre campagnes qu'il fit en Dauphiné. Il y porta l'art de la défenſive plus loin qu'aucun Général ait peut-être jamais fait pour la défenſe de cette frontiere. Le Maréchal de Catinat avoit été chargé, en 1692, dans le même pays, de la même guerre défenſive ; mais il ne la ſoutint point avec une gloire égale à celle qu'il s'étoit précédemment acquiſe en Piémont dans la guerre offenſive qu'il y avoit faite contre le Duc de Savoie. On ne peut même s'empêcher de trouver bien de la différence dans la maniere dont il défendit alors cette frontiere, & dans celle dont le Maréchal de Berwick ſut la défendre pluſieurs années après. Le Maréchal de Catinat étoit cependant ſupérieur en force à ſon ennemi, & le Maréchal de Berwick toujours inférieur. M. de Catinat avoit, ſelon M. de

Feuquieres, une armée composée (*a*) de cent bataillons & de quarante escadrons, répandus le long de la frontiere : cependant, malgré ce nombre si considérable de troupes, malgré l'habileté si reconnue & la vigilance de M. de Catinat, le Duc de Savoie, avec des forces fort inférieures en infanterie, vint à bout de pénétrer en France. Il prit Embrun par les derrieres de notre armée, & il se fût même étendu dans le Dauphiné sans la petite vérole qu'il eut à Embrun, & dont il fut si mal, que son expédition demeura suspendue. De cet exemple & de plusieurs raisonnemens plausibles, (*b*) M. de Feuquieres conclut dans ses Mémoires, „ qu'il n'est pas possible, de ce côté-là, de soutenir une guerre défensive, exempte de quelques inconvéniens chaque année ".

Le Maréchal de Villars ne réussit pas mieux que le Maréchal de Catinat, dans la défense de cette même frontiere en 1708, quoiqu'il eût aussi une armée supérieure en infanterie à celle du Duc de Savoie; il ne put empêcher ce Prince d'assiéger & de prendre Exilles & Fenestrelle, dont il fit même les garnisons prisonnieres de guerre.

On peut donc regarder comme un plan sûr

(*a*) Mémoires de Feuquieres, Tome II, page 192, *in*-12, 1750.

(*b*) Mémoires de Feuquieres, Tome II, page 147, *in*-12, 1750.

de défenſive pour nos frontieres d'Italie, celui que le Maréchal de Berwick envoya à Louis XIV en 1709. Ce fut en effet en ſuivant conſtamment le même plan pendant quatre campagnes de ſuite, qu'il ſut contenir le même Duc de Savoie pendant tout ce temps, & l'empêcher de pénétrer nulle part dans le Royaume, malgré les projets qu'il en avoit formés, & cette fois-ci malgré la ſupériorité de ſon armée ſur la nôtre, tant en infanterie qu'en cavalerie. Auſſi ce Prince, depuis Roi de Sardaigne, bien fait ſans doute pour apprécier les Généraux & les campagnes de guerre, diſoit, en parlant de celles que le Maréchal de Berwick avoit faites contre lui, „ qu'il n'avoit jamais vu auſſi bien manœuvrer, ni faire la guerre ſi ſavamment & ſi noblement ".

Dans le deſſein où l'on eſt de rapporter ce qui peut le mieux faire connoître toute l'étendue des talens du Maréchal de Berwick pour la guerre, l'on ne doit pas omettre ici deux circonſtances. Ce plan de défenſive, le plus vaſte peut-être & le plus difficile que l'on ſache à imaginer, par l'étendue & la nature (a) du pays qu'il embraſſe, & une fois trouvé, le plus ſûr & le plus facile dans l'exécution, fut le fruit d'une ſeule promenade que le Maréchal fit d'un bout à l'autre

(a) Il avoit plus de ſoixante lieues d'étendue au travers des Alpes.

de la frontiere, avant l'ouverture de la premiere campagne. La seconde circonstance, qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que ce plan, qui par l'immensité de ses combinaisons paroît être un prodige de calcul, se trouva si bien rempli, dès l'instant qu'il l'eut conçu, qu'il ne fut point obligé d'y changer la moindre chose dans la suite; il osa toujours assûrer Louis XIV de la bonté & de la sûreté de son plan de défensive, dont le succès, répété chaque campagne vis-à-vis un Général habile; faisoit la meilleure preuve que l'on pût en donner. L'expérience qu'il acquit pendant les quatre campagnes dont nous parlons, lui fit même connoître, qu'en suivant le plan de défensive qu'il s'étoit fait, une armée de quarante-cinq bataillons & de vingt escadrons, (*a*) devoit suffire pour défendre toute la frontiere, contre une armée de soixante à soixante-dix bataillons & de cinquante escadrons.

La différence de combinaison que l'on trouve entre le plan de défensive du Maréchal de Berwick & ceux des autres Généraux, dans le nombre de troupes que chacun d'eux exige, en raison de celles qu'il suppose aux ennemis pour l'offensive, a droit de surprendre: le Maréchal de Catinat avoit toujours deman-

(*a*) *Voy.* les Mémoires instructifs du Maréchal de Berwick sur la Provence & le Dauphiné: *Dépôt de la guerre.*

dé un tiers d'infanterie de plus que n'avoit l'ennemi; & le Maréchal de Berwick s'étoit borné à un tiers de moins à la fin des quatre campagnes qu'il fit. Cette grande différence ne peut venir que de la façon toute neuve & supérieure dont le Maréchal de Berwick à su voir & prendre cette défensive qui avoit échappée aux plus grands Généraux. M. de Feuquieres connoissoit bien l'avantage que peut donner une position centrale, pour se porter à tous les points d'une circonférence qu'un ennemi peut attaquer & pour l'y prévenir; mais il n'en trouva pas, comme le Maréchal de Berwick, l'application pour la défensive de cette frontiere, dans le tracé d'une ligne telle que ce dernier sut imaginer, & dont la grande étendue étonne.

Ses campagnes d'Espagne peuvent également servir d'exemple & de modele aux gens de guerre; il y fut alternativement sur l'offensive & sur la défensive. Il est plus qu'inutile de rapporter les manœuvres qu'il fit; il les a mieux rendues dans ses mémoires qu'on ne feroit ici : on observera seulement qu'il y montra qu'il n'étoit jamais plus grand que dans les malheurs, & lorsqu'on avoit perdu tout espoir; aussi étoit-il dans les événemens imprévus & critiques l'homme, pour ainsi dire, du moment, la ressource de la Cour & des Généraux même. On le fit partir d'Espagne au milieu de la campagne de 1707, pour se rendre en Provence auprès du

Duc de Bourgogne, qui marchoit au ſecours de Toulon, aſſiégé par le Duc de Savoie. Après la bataille de Malplaquet, en 1709, il reçut ordre de ſe rendre de Briançon, où il venoit de finir ſa campagne à l'armée de Flandre, que le Maréchal de Boufflers commandoit depuis la bleſſure du Maréchal de Villars. Louis XIV, à la priere du Maréchal de Villars, voulut que le Maréchal de Berwick allât en Flandre pour le ſecours de Douay. Il ne faiſoit que d'arriver du Dauphiné à la Cour à la fin de 1712, lorſqu'on le fit repartir ſur le champ pour aller en Catalogne, y dégager Gironne, que le Comte de Staremberg tenoit étroitement bloquée, & qui étoit aux abois.

Le Maréchal de Berwick conſervoit dans le mouvement des opérations de guerre les plus difficiles, & même au milieu des actions les plus chaudes, une tranquillité d'ame & un ſang-froid que produiſent l'intrépidité naturelle, & cette connoiſſance parfaite de l'art, qui, en nous montrant tout ce qu'il y a à craindre de l'ennemi, nous inſtruit en même temps de ce qu'on peut lui oppoſer. Cette tranquillité d'ame venoit encore de la fermeté & du courage d'eſprit, qui met ſi fort le ſage au deſſus des événemens, parce qu'il n'a jamais rien à ſe reprocher. Il eut dans toutes ſes entrepriſes le bonheur qui accompagne preſque toujours le Grand Homme, parce que ſa grande capacité lui fait toujours

voir & embrasser toutes les parties de son objet, que rien ne lui échappe, que la justesse de son esprit lui donne des combinaisons justes, & lui fait toujours saisir le meilleur parti; qu'enfin l'activité qu'il met dans l'exécution, & qui est le garant du succès, est encore guidée par la prudence.

Peu de personnes avoient autant servi que le Maréchal de Berwick; il avoit fait, durant sa vie, vingt-neuf campagnes de guerre, dans quinze desquelles il avoit commandé les armées; il ne s'étoit cependant trouvé qu'à six batailles, dont il n'y en avoit qu'une, celle d'Almanza, où il commandoit. On peut être surpris de ne voir qu'une bataille dans le très-grand nombre de campagnes où il s'est trouvé à la tête des armées, sur-tout avec la hardiesse qu'il a toujours fait paroître; lui-même en donne la solution. Il disoit qu'il falloit être deux pour se battre, & qu'un Général ne devoit livrer de bataille que quand il ne savoit pas mieux faire, parce que l'événement en étoit toujours incertain, & qu'il ne falloit pas mettre au hazard le succès d'une campagne, d'une guerre, & même souvent le sort de l'Etat, lorsqu'on pouvoit également par de bonnes dispositions & par des manœuvres habiles remplir son objet, sans risquer une bataille. Il ne les évitoit pourtant pas au point d'être taxé de timidité, parce que l'honneur des armes exige qu'on ne montre point de peur, qu'il plaçoit l'honneur au dessus de tout,

qu'il ne craignoit point les batailles, (ce qu'il a bien montré dans les champs d'Almanza) & qu'enfin cette apparence de timidité dans le Général, auroit suffi pour la réaliser dans le soldat. Si donc on ne le vit point courir après les batailles, trop souvent recherchées des Héros, & s'il se mit au dessus de l'éclat qu'elles répandent dans la vie des grands Capitaines, ce fut, si on ose le dire, par un héroïsme supérieur. Il regardoit comme un devoir de ne pas faire verser le sang inutilement, & de préférer toujours, dans la vue du bien général, une besogne assûrée à la gloire particuliere qu'il pouvoit se flatter de se procurer & de recueillir dans les batailles, où son habileté lui auroit donné communément tout l'avantage sur celui qu'il auroit eu à combattre.

Ce grand principe d'humanité le gouvernoit également dans les sieges. Il fut toujours très-soigneux d'y ménager la vie du soldat: il choisissoit de préférence la méthode d'aller pied à pied à la sappe pour conserver les hommes, & il préféroit d'alonger la durée d'un siege de plusieurs jours, à des attaques vives & meurtrieres qui l'auroient abrégé au prix d'un sang précieux.

Personne ne mettoit plus de dignité dans le commandement. Quoiqu'il fût taxé de sévérité; ceux qui l'ont bien connu disoient qu'il étoit plutôt exact que sévere, sans nulle pédanterie. Il n'étoit en effet sévere que par devoir, que quand il étoit chargé de le faire

remplir aux autres; mais toujours plus sévere pour lui-même que pour ceux qui lui étoient soumis. Cette exactitude tenoit aussi à l'amour de l'ordre & de la discipline qu'il avoit au suprême degré, connoissant toute l'importance & la nécessité de maintenir l'un & l'autre, principalement dans les armées. L'Histoire dira qu'il savoit commander, mais elle pourra dire aussi qu'il savoit obéir; deux qualités assez rares à trouver à la fois dans la même personne. Elevé dans les principes d'une obéissance passive, il n'y eut jamais de sujet plus soumis à son Prince & plus zélé pour son service. Cette soumission, dont il s'étoit fait un principe invariable, n'étoit pourtant ni basse ni aveugle; on le voyoit même d'une fermeté inébranlable, au point d'être accusé d'opiniâtreté vis-à-vis les Ministres des plus grands Princes, dans les choses qui regardoient uniquement la guerre, parce qu'il supposoit que la raison devoit être évidemment de son côté, sur des objets qu'il connoissoit mieux que ceux qui vouloient alors l'emporter sur lui.

C'est avec la même fermeté que dans certaines opérations de guerre il s'est aussi quelquefois écarté des décisions des maîtres de l'art, lorsqu'il avoit une conviction forte & éclairée qu'ils s'étoient trompés. Il étoit trop instruit de toutes les parties qui appartiennent à la guerre, & trop judicieux pour se laisser entraîner à cette confiance aveugle

qu'inſpirent leurs déciſions au commun des hommes. N'ignorant pas que les gens les plus habiles peuvent quelquefois ſe tromper, il ſoumettoit tout à l'examen, ſa propre opinion comme celle des autres, avec cette impartialité qui mene toujours à prendre le parti le meilleur, quand on y joint la ſagacité & l'eſprit réfléchi qu'avoit le Maréchal de Berwick. Il ne craignit donc point au ſiege du château de Nice, dont il fut chargé en 1705, après avoir bien examiné & bien reconnu la place, de s'écarter de l'avis du Maréchal de Vauban, dont Louis XIV l'avoit inſtruit, & d'attaquer cette forterelle par le côté même que Vauban avoit déclaré inattaquable. Le ſuccès & les connoiſſances, que l'on acquit par le ſiege, prouverent que le Maréchal de Berwick avoit mieux vu & mieux choiſi le côté de l'attaque; qu'il avoit apperçu ce qui étoit échappé aux gens de l'art, & que ſon génie le plaçoit quelquefois au deſſus des plus grands maîtres. Mais il mettoit tant de ſimplicité, & ſi peu d'amour-propre dans ſes oppoſitions aux ſentimens qu'il combattoit, qu'il étoit difficile de s'en offenſer.

Quoique la vie du Maréchal de Berwick ne doive guere être regardée que comme celle d'un guerrier, cependant il a montré qu'il eût pu être auſſi un habile politique. Il fut chargé pendant pluſieurs années des affaires de Jacques III, connu ſous le nom de Chevalier de Saint-Georges. Son projet pour le

rétabliſſement de ce Prince, en 1715, après la mort de la Reine Anne, fait voir qu'il étoit capable de grandes vues dans ce genre, de ſaiſir les circonſtances qui n'avoient point frappé les autres, & d'en profiter. Il démontre dans ſes Mémoires, l'infaillibilité du ſuccès de l'entrepriſe dans les circonſtances où l'on ſe trouvoit: il ne falloit qu'une parole du Roi de Suede, qui lui eût été auſſi utile à lui-même qu'au Roi Jacques, & la révolution étoit faite en Angleterre.

Le Maréchal de Berwick avoit de l'ambition; mais cette paſſion, qui égare plus ou moins preſque tous les hommes qui en ſont atteints, ne l'a jamais écarté de la vertu. Il aimoit la gloire, mais il la cherchoit principalement dans la ligne du devoir: perſonne ne le connoiſſoit mieux que lui, & ne l'a mieux rempli. Bien différent de ceux qui ne s'en acquittent que ſervilement, & qui ſemblent craindre toujours d'en trop faire, il meſuroit l'étendue de ſes devoirs ſur ſes facultés, perſuadé que l'uſage & le compte des talens qu'on peut avoir, ſont dûs à Dieu, de qui on les tient; à ſon Roi, à la patrie, pour le ſervice deſquels ils ſont donnés; à ſoi-même, pour le calme de la conſcience. On ne connoît point de moderne qui puiſſe mieux que le Maréchal de Berwick rappeller les Grands Hommes de l'antiquité, particuliérement les Grecs. Leur étude principale étoit la Morale, & ils mettoient leur gloire dans l'accompliſ-

ſement des devoirs. Si Ariſtide, ſi Epaminondas, ſi Fabius, ſi Caton euſſent paru dans notre miſérable ſiecle, & qu'ils ſe fuſſent rencontrés dans les mêmes circonſtances où s'eſt trouvé le Maréchal de Berwick, ils euſſent été ce qu'il fut dans toutes ſes parties. Le ſentiment intérieur d'une conſcience éclairée, dont la pratique ſeule de la vertu conſerve la droiture, fut ſon guide dans toutes ſes actions. Héros Chrétien, elles eurent pour terme la fin véritablement grande que la Religion nous préſente, ſeule capable de fixer & de remplir les deſirs de l'homme. Attaché aux vrais & grands principes avec beaucoup d'élévation dans l'ame, ſa conduite étoit ſimple : il n'avoit aucune oſtentation; la modeſtie & la vérité ont toujours fait & marqué ſon caractere. Auſſi réſervé à ne louer que ceux qui le méritoient, qu'attentif à ne dire du mal de perſonne, il ne parloit jamais de lui. Quoiqu'il fût impénétrable lorſqu'il falloit du ſecret, la franchiſe, & l'aſſûrance où l'on étoit avec lui de n'être point trompé, lui attiroient cette confiance, avec laquelle les difficultés les plus grandes s'applaniſſent dans les affaires.

Jamais bon Citoyen n'a porté plus loin que lui l'amour du bien public, & n'a eu de volonté plus décidée de bien faire ce dont il étoit chargé : c'étoit-là comme ſa paſſion dominante; & elle étoit ſi forte en lui, qu'il employoit de préférence la perſonne même

qui avoit cherché à lui nuire, s'il croyoit pouvoir s'en servir plus utilement que d'aucun autre, pour la réussite des affaires, paroissant alors avoir oublié les sujets de mécontentemens personnels qu'il pouvoit avoir, mais dont son ame avoit été peu affectée. C'est par cette conduite généreuse, vraiment noble & patriotique, qu'il se faisoit de véritables amis, de gens qui susceptibles de reconnoissance, & confus de leurs premiers sentimens injustes à son égard, devenoient les plus grands admirateurs de ses vertus, & lui étoient ensuite si attachés, qu'ils se seroient sacrifiés pour lui.

Le Maréchal de Berwick ne connoissoit pas l'intrigue : les Intriguans même paroissoient respecter sa vertu. Il étoit généralement connu pour un homme, qui, dans les grandes affaires, ne se seroit jamais déterminé par les considérations d'un intérêt particulier, encore moins du sien propre, mais toujours par la vue du bien général. Aussi les actions, que la nécessité des circonstances auroit rendu équivoques dans tout autre que dans lui, étoient toujours regardées du bon côté, & favorablement interprétées du public, tant sa droiture étoit au dessus du plus léger soupçon.

Le commandement des armées, pendant quinze campagnes, auroit pu enrichir le Maréchal de Berwick ; mais il vécut toujours dans le mépris, ou plutôt dans l'oubli des richesses. Bon & tendre avec ses enfans, on trou-

vera peut-être qu'il étoit trop peu attaché à l'argent pour un pere de famille ; la vraie gloire & la vertu ne laissoient point de place dans son cœur pour cet attachement. Autant par goût, que par principe, il mettoit de la modestie dans ses dépenses, principalement dans celles qui regardoient sa personne : il vivoit cependant honorablement, & quelquefois même avec magnificence, quand les occasions l'exigeoient.

Aux qualités de bon citoyen, de bon ami, de bon pere, le Maréchal de Berwick joignoit encore celle de bon mari : il n'y en eut jamais de meilleur, de plus rendre, de plus complaisant, même de plus patient, mais toujours sans foiblesse. Il perdit sa premiere femme peu de temps après son mariage. Sa destinée sembloit être d'en avoir une, pour la rendre heureuse. Il ne tarda pas à se remarier, & fit le bonheur de sa seconde femme pendant trente-quatre ans qu'il vécut avec elle dans l'union la plus douce & la plus parfaite ; mais elle passa dans la douleur les dix-sept années qu'elle lui survécut, n'ayant jamais pu se consoler de sa perte. La Maréchale de Berwick étoit connue pour une femme forte & courageuse, & pour une femme d'esprit ; son tendre attachement pour son mari ne tenoit donc pas à la foiblesse : l'impression peu commune, que fit sa perte sur cette ame forte & sensible, & qui fut si profonde, que le temps & l'absence de l'objet ne purent jamais

ni l'effacer ni même l'affoiblir, prouve mieux, que l'on ne pourroit faire, les qualités aimables & essentielles du Maréchal de Berwick.

Avec une figure noble, sa taille avantageuse, son air froid & sérieux lui donnoient encore un air sévere, qui inspiroit le respect, & même une espece de crainte à ceux qui l'abordoient, & que leur rang ou leur emploi mettoit au dessous de lui. Cet extérieur imposant couvroit beaucoup d'humanité & de douceur, avec une égalité d'humeur très-remarquable, soit en affaires, soit dans le commandement des armées ou des Provinces, soit dans la société, qui le rendoit toujours maître de lui-même. La régularité qu'il mit de bonne heure dans ses mœurs, fit voir qu'elle ne nuisoit point à la gaieté douce qui lui étoit naturelle. On la retrouva même toujours dans sa vie privée & familiere, quoique cette décence, que recommandent tant les Anciens, l'eût bientôt porté à se former un maintien grave, qu'exige la représentation, & à s'en faire une habitude dans les grands emplois, dont il fut chargé dès sa jeunesse. Hamilton, célebre par ses jolies Poésies, par ses Contes pleins d'esprit & de goût, & par quelques autres ouvrages, étoit de la société du Maréchal, & n'en bougeoit : il y trouvoit l'agrément & le plaisir, qu'il savoit si bien y porter lui-même. Il entretenoit un commerce de lettres avec le Maréchal dans ses absences.

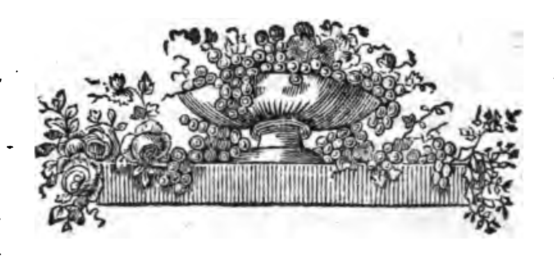
Le Maréchal de Berwick parloit peu, à moins qu'on ne l'échauffât fur quelque matiere qui lui plût : ce qu'il difoit, étoit toujours bien dit, & en peu de mots. Perfonne n'avoit des idées plus claires, & ne les rendoit plus clairement. Il avoit beaucoup de fens, & de juftefle dans l'efprit, une grande fagacité pour faifir le vrai; ce que l'on reconnoît dans toutes fes actions & fes entreprifes, & qu'on a vu dans fes Mémoires.

Il eft peu de Héros qui ne s'oublient dans des inftans, & qui ne laiffent voir l'homme; mais le Maréchal de Berwick, fans avoir befoin d'art pour fe cacher (il ne le connoiffoit pas), ne montra de foibleffe dans aucun moment de fa vie à ceux qui l'approchoient de plus près. Il avoit fans doute des défauts, puifqu'il étoit homme; cependant on ne lui en donne aucun de marqué. Tout ce que l'on pourroit dire, c'eft que fon tempérament l'auroit porté à la colere; mais il fut fi bien le corriger de très-bonne heure, que cette difpofition naturelle ne fut peut-être apperçue, que de quelques amis qui l'avoient beaucoup pratiqué.

En finiffant de rapporter ces différens traits du Maréchal de Berwick, on ne peut s'empêcher d'obferver qu'il réuniffoit en lui un affemblage affez remarquable, & peut-être unique dans la même perfonne. Il avoit comman-

dé les armées de trois des premiers Monarques de l'Europe ; de France, d'Eſpagne & d'Angleterre : il étoit revêtu, comme Pair de France & d'Angleterre, & comme Grand d'Eſpagne, de la premiere Dignité de chacun de ces Royaumes, & chacun de ces Rois l'avoit honoré de ſon ordre.





NOTES
POUR
LES MEMOIRES
DU MARECHAL
DE BERWICK.

TOME SECOND.

N. II.

EXTRAIT de plusieurs Lettres écrites par Mgr. le Duc de Bourgogne, par M. le Duc de Vendôme, & par M. le Maréchal de Berwick, pendant la campagne de 1708.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Lille, le 15 Juillet 1708. Duplicata de celle du 14.

L'ARMÉE des ennemis vint hier camper à El-chin ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le mander. Aujourd'hui elle a passé la Lis à Menin, & auprès,

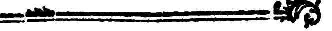
& eſt allé camper à Outhem ; ils ont ce matin forcé les lignes ſans grande peine, & ont pris les poſtes qu'il y avoit dans Comines & Warneton. Il paroît, par cette démarche, qu'ils en voudroient à Ypres ; toutefois je ne ſais s'ils ont aſſez d'artillerie dans Menin pour un pareil ſiege. M. de Chevilly m'a mandé, que conformément à ce que je lui avois écrit hier, il a gardé tous les Soldats de votre armée, qui ſont aux environs de cinq mille hommes...

L'on m'aſſûre que l'armée du Prince Eugene eſt jointe avec celle de Marlborough ; ainſi voilà préſentement l'autre côté de l'Eſcaut libre : il s'agit donc de voir le parti qu'il vous plaira prendre, afin que je manœuvre en conformité.

Il me ſemble que vous n'avez que quatre choſes à faire : premiérement, de reſter derriere le canal, auquel cas il faudra de néceſſité que vous envoyiez un gros corps d'infanterie, ſe porter entre Nieuport & Bruges pour aſſûrer la marche de vos convois ; & alors je crois que vous jugerez à propos de ne pas garder avec vous toute votre cavalerie, vous pourriez m'en envoyer une partie : ſecondement, de marcher aux ennemis, auquel cas il vous faut abandonner Bruges, laiſſer une groſſe garniſon dans Gand, ſi vous voulez le garder, & venir par l'autre côté de l'Eſcaut ; je m'avancerai à la hauteur d'Oudenarde à votre rencontre ; enſuite de quoi vous prendrez votre réſolution ſur le chemin qu'il vous faudra tenir pour le ſecours d'Y-

pres, & pour attaquer les ennemis: le troisieme parti, c'est de vous porter dans le Brabant, pour prendre Bruxelles, Malines, Louvain, & en même temps par vos derrieres faire faire les sieges d'Huy & de Liege: le quatrieme, si les ennemis attaquent Ypres, d'attaquer en même temps Oudenarde.

Quelque résolution que vous preniez, il n'y a pas un instant à perdre pour en faire les dispositions & ordonner les préparatifs. En attendant que vous m'honoriez de vos ordres j'assemblerai toutes mes troupes auprès de Douay; les dernieres n'y pourront être que le 19 ou le 20, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Duc de Vendôme.

De Lille, ledit jour 15 Juillet.

LES ennemis ont marché ce matin d'Elchin, ont passé la Lis à Menin, & auprès, & sont actuellement campés avec toute leur armée entre Ypres & Comines: vous croyez bien qu'ils n'ont pas eu grande peine à forcer les lignes, & à se rendre maîtres des postes de Comines & de Warneton: j'avois pourtant mandé à l'Officier qui commandoit ce dernier, de se retirer; mais il me paroît par les lettres que j'ai reçues de lui, que le postillon aura été pris, ou s'est égaré.

J'ai heureusement fait rester dans Ypres près de

cinq mille Soldats de votre armée ; car cette place en cas de siege, auroit été bien dépourvue de monde, ne pouvant plus présentement y en jetter.

Mes troupes s'assembleront à Douay, mais les dernieres n'y pourront être que le 19 ou le 20. J'ai envoyé à Tournai un régiment de Dragons, & il en viendra demain ici un autre.

J'écris une grande lettre à Mgr. le Duc de Bourgogne, où je prends la liberté de lui dire les différens partis qu'il me paroît qu'il peut prendre; en voici la copie: je n'ai rien à y ajouter, sinon qu'il n'y a pas un moment à perdre pour se déterminer, &c.



LETTRE

De M. le Duc de Vendôme à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, 17 Juillet 1708.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec la copie de celle que vous écrivez à Mgr. le Duc de Bourgogne, dans laquelle vous marquez les différens partis que nous pouvons prendre. Je vous dirai sur cela, que ce que vous pensez est à merveille: cependant il est certain que l'armée du Prince Eugene étoit encore hier de l'autre côté de la Dendre, & il n'y a nulle apparence que les ennemis puissent faire le siege d'Ypres, ayant tout à tirer de Bruxelles: ainsi,

comme c'eſt le ſiege de cette place, & la jonction du Prince Eugene, qui ſont les deux principes ſur leſquels vous fondez votre raiſonnement, il me ſemble qu'il n'eſt pas encore temps de nous déterminer.

Pour moi, je perſiſte toujours à croire que les ennemis ne ſongent qu'à nous déplacer d'ici, afin de reprendre Gand & Bruges, qui leur tiennent fort à cœur: je vous dirai de plus que les conquêtes qu'ils pourroient faire entre la Lis & la Mer leur deviennent inutiles, tant que nous aurons Gand & Bruges, puiſqu'il ne tient qu'à nous, pendant l'hiver, de boucher le paſſage d'Oudenarde, & de reprendre non-ſeulement Ypres, mais même de nous rendre maîtres de Menin.

Après cela je vous dirai qu'Ypres eſt un ſiege d'une ſi groſſe conſéquence, qu'il eſt impoſſible de le faire, ſans avoir tous les vivres, & ſon artillerie à Menin. Après cela, ſi vous voulez de la cavalerie, vous n'aurez qu'à dire combien vous en voulez, nous vous en enverrons, &c.



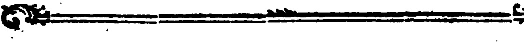
LETTRE.

De M. le Maréchal de Berwick à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Courtray, le 17 Juillet.

LA plupart des avis nous disoient que l'armée du Prince Eugene avoit joint celle de Marlborough : cela se trouve entiérement faux ; car il est sûr que l'infanterie de ce Prince étoit le 14 à Louvain. Cela étant, ne pourroit-on pas empêcher la jonction des ennemis, & rendre par-là la subsistance de Marlborough très-difficile ? Car, si vous pouviez trouver une situation à vous mettre dans l'entre-deux de la Lis & de l'Escaut, Oudenarde derriere nous, Marlborough n'auroit plus que Menin pour lui fournir du pain, & vous auriez le vôtre assûré par Tournai, en faisant des ponts sur l'Escaut, au dessous de votre gauche. Je ne connois pas assez à fond le pays, pour pouvoir dire, si ce que j'ai l'honneur de vous proposer se peut exécuter ; mais vous avez plusieurs gens dans votre armée, qui connoissent parfaitement le terrein dont il est question, par où vous jugerez si vous pouvez vous mettre la droite à la Lis, & la gauche à l'Escaut, Oudenarde derriere vous. Je ne m'ébranlerai point de Douay, que je ne sache la résolution que vous jugerez à propos de prendre, d'autant plus que mes dernieres troupes n'y arriveront que le 20.

Il n'y a pas de temps à perdre, si vous croyez pouvoir exécuter ce que je propose; la gauche au ruisseau d'Epierres, & la droite au ruisseau du Saint-Eloi. Il vient de Bruxelles un gros convoi qui doit être escorté par les troupes du Prince Eugene, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick à M. de Vendôme.

A Tournai, le 17 Juillet 1708.

L'INFANTERIE du Prince Eugene n'a certainement point joint, elle étoit le 14 à Louvain: ne pourrions-nous pas, de Gand & de Tournai, par une marche de nuit & forcée, nous placer la gauche à l'Escaut, la droite à la Lis, & Oudenarde derriere nous; par-là nous tiendrions Marlborough assiégé dans notre pays: nous empêcherions sa jonction avec l'armée du Prince Eugene; & les grands convois qu'on lui prépare à Bruxelles, & qui doivent être escortés par les susdites troupes du Prince Eugene, ne pourront les joindre; c'est à vous, Monsieur, qui avez une parfaite connoissance du pays, à juger si la chose que je vous propose se peut exécuter, & si vous trouvez que cela soit bon: c'est un de ces projets de guerre que le moindre délai peut faire échouer, &c.

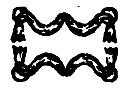


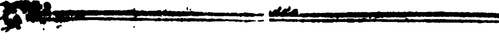
LETTRE

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 19 Juillet 1708.

J'AI reçu ce matin la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dans laquelle j'ai reçu la propofition que vous me faites; je crois que vous trouverez comme moi, que le meilleur parti que nous puiffions prendre; c'eft de refter ici le plus long-temps que nous pourrons. Notre pofte eft excellent, & nous le rendons tous les jours meilleur; ainfi nous ne pouvons rien faire de mieux, que d'y refter, & de conferver par ce moyen Gand & Bruges: à votre égard, vous n'avez qu'à fonger à la confervation des places frontieres, quoique je croye que les ennemis ne foient pas en état d'en former les fieges; fi cependant ils fe déterminoient à quelque chofe, nous ferons toujours en état de nous joindre, & de nous oppofer à leurs entreprifes, &c.



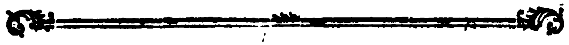


LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du même camp, & du même jour.

J'AI reçu ce matin, Monsieur, votre lettre, & son duplicata ; il me paroît, comme à M. de Vendôme, que nous ne sommes pas en état d'exécuter ce que vous proposez, & que nous devons nous contenter de défendre Gand & l'Artois, chacun de notre côté, pour faire perdre aux ennemis le fruit de leur avantage : je ne désespere pas qu'entre ci & la fin de la campagne, il ne se présente quelque occasion d'en reprendre sur eux à notre tour, &c.



LETTRE

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 17 Juillet 1708.

NOUS sommes, Monsieur, dans la meilleure situation du monde, & nous n'y manquons absolument de rien. Tous les mouvemens que les ennemis font, n'ont d'autre objet que celui de nous faire abandonner Gand ; mais c'est à quoi ils ne réus-

firont point: il faut leur laiffer prendre une pofition sûre, après quoi nous prendrons notre parti, &c.

LETTRE

Du même, en réponse de celle de Lille, du 14.

Au même camp, le 18 Juillet.

Vous êtes bon & fage, & j'efpere que vous remédierez à tout. Il n'eft queftion que de quelques jours; car je fuis perfuadé que la difficulté des vivres obligera dans peu les ennemis à fe rapprocher de l'Efcaut & de la Dendre, &c.



LETTRE

D. M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp fous Douay, le 18 Juillet.

J'ai reçu aujourd'hui à midi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, datée d'avant-hier à onze heures du matin, par laquelle je vois que le Comte de Bergueick efpere de fuppléer aux vivres qu'on ne pourroit vous fournir de ce pays-ci, vu la fituation de l'armée des ennemis. Il me paroît auffi, par ce que m'écrit M. de Vendôme, que vous avez deffein de refter où vous êtes, dans

l'opinion que les ennemis ne pourront subsister long-temps dans notre pays : si cela est, ne trouveriez-vous pas à propos d'envoyer de ces côtés la moitié de votre cavalerie, l'autre moitié étant plus que suffisante derriere le canal ? cela me mettroit en état de me promener dans tout le Brabant, & obligeroit par-là le Duc de Marlborough de repasser au plutôt la Lis & l'Escaut ; & je crois que, malgré l'armée du Prince Eugene, que M. le Duc de Vendôme dit être campée à Gramont, la cavalerie que vous vouliez m'envoyer, pourroit venir par l'autre côté de l'Escaut ; si vous en envoyiez la moitié de ce que vous avez, je pourrois même, en avertissant, m'avancer pour lui donner la main, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Vendôme.

Au camp sous Douay, le 18 Juillet.

SI vous avez assez de vivres où vous êtes, & qu'en y restant vous croyez que les ennemis seront obligés de sortir bientôt de notre pays faute de subsistance, ne jugeriez-vous pas à propos de m'envoyer la moitié de votre Cavalerie, avec laquelle, & les troupes que j'ai ici, je m'avancerai au milieu du Brabant ? ce qui obligeroit indubitablement le Duc de Marlborough à repasser la Lis & l'Escaut : en attendant, je

compte de marcher d'ici le 21, pour aller me mettre sur l'Escaut, me couvrant toujours de la Scarpe, & puis de me mettre de l'autre côté de l'Escaut, ou du moins d'y fourrager. Je serai là également à portée de vous donner la main, s'il en est besoin, de couvrir le Cambresis, & hors de tout péril de l'armée de Marlborough ; car, pour celle du Prince Eugene, nous ne la craignons point, &c.

LÈTTRE

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 21 Juillet 1708.

Nos retranchemens sur le bord du canal depuis Gand jusqu'à Bruges, sont presque finis; j'irai demain coucher à Bruges pour les visiter, & je porterai ma promenade jusqu'à Plassendal; j'espere que les ennemis ne nous feront aucun mal solide : ils ont tiré quelques contributions du pays d'Artois, nous pourrions bien dans peu de jours en tirer aussi de la meilleure partie de la Zélande, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp sous Douay, le 19 Juillet 1708.

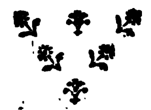
LA difficulté & l'embarras que je trouvois dans votre situation, n'étoit que pour votre subsistance : du moment que vous me faites l'honneur de me mander qu'elle ne vous manquera pas, j'ai l'esprit en repos ; mais en même temps cela me confirme dans l'opinion que toute votre cavalerie n'étant point nécessaire derriere le canal, l'on pourroit utilement s'en servir de la moitié de ces côtés, ainsi que je vous l'ai proposé hier : je ne doute pas que, dès l'instant que je passerai l'Escaut avec un si gros Corps, & que je m'avancerai devers Leuze ou Chievre, que le Duc de Marlborough ne repasse aussi-tôt la Lis & l'Escaut ; du moins l'armée du Prince Eugene n'oseta-t-elle rester à Gramont, crainte de se trouver entre votre armée & moi ; si elle le faisoit, l'on pourroit trouver moyen de lui donner un coup de patte ; je laisserois en ce cas M. de Mortagny à Béthune ; les deux régimens de Dragons, qui sont à Lille, y demeureroient aussi, & je mettrois ici quatre cents chevaux, avec quelque infanterie le long de la Scarpe, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Vendôme.

Au camp fous Douay, le 19 Juillet.

J'AI reçu hier, Monfieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 17. Le Principal fondement de tous les raifonnemens que je vous ai faits, étoit la crainte que vous ne puiffiez avoir de vivres où vous êtes que par le moyen des convois qu'on vous feroit paffer; mais du moment que vous me mandez que votre fubfiftance eft affûrée, j'ai l'efprit en repos, fur-tout puifque vous ne croyez pas que les ennemis aient dans Menin ni dans Oudenarde de quoi faire un fiege; cela étant, je crois que ce que je vous ai propofé hier au fujet d'une partie de votre Cavalerie, eft l'unique parti à prendre préfentement, car outre que me portant de l'autre côté de l'Efcaut avec un fi gros Corps, les ennemis feront obligés de venir au fecours du Brabant, une pareille diminution de cavalerie vous fera fubfifter plus long-temps où vous êtes, &c.



LETTRE.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Douay, le 22 Juillet.

J'ai eu avis cette nuit que l'armée du Prince Eugene est décampée hier matin d'auprès de Bruxelles, prenant sa marche sur Enghien; il est parti, en même temps, un grand convoi, prenant la même route. Cela s'accorde avec les avis que je reçois de toutes parts, que les ennemis font venir de Bruxelles de la grosse artillerie pour faire un siege de ces côtés-ci. Il seroit de la derniere importance de tâcher de battre ce convoi; non-seulement cela mettroit les ennemis hors d'état de rien entreprendre, mais les obligeroit même de quittter notre pays, & de repasser l'Escaut.

Si je savois à point nommé, ce que vous avez dessein de m'envoyer de cavalerie, le chemin & le jour de sa marche, je tâcherois de m'arranger pour attaquer le convoi, quoique l'attention que j'ai pour le pays d'Artois m'en tienne un peu éloigné. Il faut nécessairement que ce convoi passe à Oudenarde; il me semble qu'il n'y a guere plus de cinq lieues de Gand à Oudenarde; étant bien averti ne pourriez-vous pas le faire attaquer de l'autre côté de l'Escaut avant qu'il arrivât à Oudenarde? Quand même l'armée du Prince Eugene l'escorteroit, vous pourriez envoyer un

corps supérieur du double, & l'affaire seroit finie, & vos troupes rentrées à Gand avant que Marlborough en pût être averti & arriver au secours. C'est de cette entreprise que dépend la réussite de cette campagne; car je vous avoue que je ne puis être de l'avis de ceux qui croyent que la conservation de Gand durant l'été, puisse nous mettre en état de reprendre l'hiver les places que nous perdrions; ce ne seroit point Gand qui bloqueroit Oudenarde, Menin & les places que nous perdrions; ce seroient elles qui bloqueroient Gand. L'on ne peut prévenir ce coup qu'en battant le convoi.

Depuis la lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire ce matin, j'ai reçu des lettres de M. de Saillan & de M. de Varo, dont je vous envoie copie; il n'est point question dans le convoi qu'il y ait aucune grosse artillerie; mais, quoi qu'il en soit, ce seroit un coup d'état si on pouvoit le battre, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Duc de Vendôme.

Au camp sous Douay, le 22 Juillet.

J'AI reçu cette nuit une lettre de Mons, par laquelle l'on me donne avis du départ hier de Bruxelles d'un grandissime convoi, escorté par l'armée du Prince Eugene; le tout prend sa marche sur Enghien, pour

de-là gagner Oudenarde. Le succès de cette campagne dépend de la réussite de ce convoi; si l'on peut le battre, les ennemis ne pourront plus faire d'entreprises de ces côtés-ci; s'il leur arrive, ils feront des conquêtes qui nous dérangeront infiniment; il me semble que de Gand, par l'autre côté de l'Escaut, on pourroit l'attaquer avant que Marlborough eût pu être averti ou le secourir, &c.



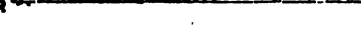
LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 23 Juillet.

JE viens de recevoir votre lettre d'hier matin, & j'ai envoyé querir sur le champ le Comte de Bergueick: il m'avoit déja donné avis du départ du convoi, mais il assure qu'il n'y a point de grosse artillerie, & on dit qu'il faudroit un temps infini aux ennemis pour charger, sur des charriots, celle qui seroit nécessaire pour faire un siege tel que celui de Lille. Notre situation, & le chemin que tiennent les ennemis par Renay, ne nous permettent guere de songer à les attaquer sans hasarder de séparer l'armée, & que ce qu'on y enverroit fût obligé ensuite de reprendre le chemin de Tournai; mais le Duc de Vendôme, avec qui j'en ai raisonné, croit que, pour embarrasser davantage les ennemis, & les inquiéter pour les convois qui vien-

dront dorénavant, vous devriez vous porter sur Scarpe près de Mortagne, en donner avis à Cheyladet, qui doit être aujourd'hui à Nieuport, & laisser du côté de l'Artois tel corps de Cavalerie qu'il vous plairoit : pour moi je crois toujours que les entreprises sur nos places seront bien difficiles aux ennemis, & que leur idée présente est de nous tirer d'ici pour retomber sur Gand, &c.



LETTRE

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 24 Juillet.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne dépêcha hier son Courier si brusquement, que je n'eus pas le temps de répondre à votre lettre; je le fais aujourd'hui par celui qui m'en a apporté le duplicata, pour vous dire, conformément à ce que Monseigneur le Duc de Bourgogne vous a mandé, qu'il me paroît que vous ne sauriez assez tôt vous placer du côté de Condé, comme vous me le marquez; je crois même qu'il convient de le faire avant que le détachement de Cheyladet vous ait joint; il a couché la nuit derniere à Nieuport, & il vous joindra à Condé aussi aisément qu'où vous êtes présentement.

Le convoi que les ennemis font passer de Bruxelles à leur armée, ne mene qu'une partie de leurs gros

bagages & quelques farines, même en petite quantité; il n'eſt pas compoſé en tout de plus de huit cents chariots, & il n'y a pas une ſeule piece de canon, ni même aucune autre munition de guerre : ce que je vous mande eſt ſûr, je le ſais par une perſonne qui a tout vu, & qui m'en a rendu compte. Si les ennemis vouloient faire paſſer quelque autre convoi conſidérable, & faire venir leur artillerie, nous pourrons nous donner la main lorſque vous ſerez à Condé, & nous y oppoſer. Voilà pourquoi il me paroit que vous ne ſauriez vous y placer trop tôt, il faut pourtant laiſſer toujours un corps de Cavalerie à Béthune, & un autre à Douai, pour s'oppoſer aux partis des ennemis, &c.



LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

De Lovendeghem, le 24 Juillet.

J'AI reçu hier au ſoir le duplicata de votre lettre d'avant-hier : nous avons ſu, depuis celle que je vous écrivis hier, que le convoi, qui vient aux ennemis, n'étoit que de farines; mais des nouvelles ſûres diſent qu'ils embarquent du gros canon à Anvers pour l'envoyer par eau à Bruxelles; ſi vous vous placez à Mortagne, vous ſerez à portée non-ſeulement de les inquiéter, mais même de leur nuire quand il ſera queſ-

tion de tranſporter, par terre, tout ce qu'il faudroit pour un ſiege : pour nous, nous ſommes bien éloignés ; nous y ferons cependant tout du mieux qu'il nous ſera poſſible ; nous ne devons pas haſarder de ſéparer le corps d'Infanterie qui eſt ici, ni même notre Cavalerie, dont nous pourrons avoir beſoin s'il falloit en ſortir, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourggnoe.

Au camp de Douay, le 2 Août.

J'AI eu avis que le grand convoi ſe préparoit à partir de Bruxelles demain 3 du mois ; permettez-moi ſur cela de vous propoſer les idées que j'ai, vous en ferez tel uſage que vous jugerez à propos, ſoumettant toujours mes lumieres à ceux du maître, & au génie ſupérieur.

Il eſt conſtant que les ennemis ne ſauroient faire d'entrepriſe qu'au moyen de l'artillerie, munitions de guerre, & vivres qu'ils font venir de Bruxelles ; cela étant, il eſt certain que ſi vous pouvez trouver une ſituation, laquelle leur ôte leur communication avec Bruxelles, vous ferez avorter tous les projets de Marlborough ; j'avois pris la liberté de demander ſi entre la Lis & l'Eſcaut il n'y avoit point quelques poſtes que vous puſſiez prendre, mettant Oudenarde

derriere vous ; mais apparemment il n'y en a point. Je me suis enquis de M. de Cheyladet, quelle sorte de terrein il y avoit de l'autre côté de l'Escaut ; il m'a fort assuré que la hauteur domine extrêmement & de près sur Oudenarde : si cela est, ne pourriez-vous pas y venir en une marche, vous y placer, étendant votre gauche jusques devers la Rône ? Jenvoyerois en même temps partie de mon infanterie, & une trentaine d'escadrons se joindre à votre gauche pour empêcher que l'armée de Marlborough ne fit des ponts à Poth & Escanaff. Je pourrois même en ce cas y envoyer aussi les bataillons de campagne que j'ai mis dans Lille & Tournai, parce que tant que l'on barreroit le passage du convoi, ces places ne sont point en danger d'être attaquées.

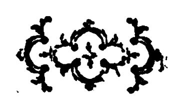
Tant que le corps de M. de Tilly sera à Lens, je ne pourrai me dispenser de garder ici, ou auprès d'Arras, un corps de Cavalerie égal au sien, & quelques bataillons pour la sûreté de Douai & d'Arras ; le Roi m'ayant ordonné préférablement à tout, d'empêcher les courses en Picardie ; mais dès l'instant que M. de Tilly remarchera pour rejoindre Marlborough, j'en ferai de même pour vous joindre, & me placer à Poth, ou à l'endroit que vous m'ordonnerez.

Si une fois vous pouvez, avec une centaine de bataillons & la plupart de votre cavalerie, être placé, & que je vous fasse joindre par une vingtaine de bataillons & une trentaine d'escadrons, en attendant que M. de Tilly prenne son parti, il me paroît qu'il sera difficile à Marlborough de forcer le passage

de l'Escaut, de donner la main à l'armée du Prince Eugene, & par conséquent d'avoir son artillerie ; je ne sais même comment il pourra faire pour subsister. Gand & Bruges ne courront aucun risque ; car je suppose que vous y laisserez le Corps de Monsieur de la Mothe, & le surplus des bataillons de votre armée avec quelque peu de cavalerie ; & si l'armée de Marlborough se portoit de ces côtés-là, vous êtes toujours à même d'y remarcher par votre droite, en me laissant seulement de quoi être supérieur à l'armée du Prince Eugene.

Ce parti me paroîtroit d'autant plus convenable que le Roi n'approuve pas ce que vous aviez d'abord pensé, & qu'ainsi si les ennemis étoient une fois en état de faire un siege, il faudroit, pour les faire échouer, les attaquer peut-être bien postés, au lieu que de cette maniere l'on met un obstacle insurmontable à leur dessein, & cela sans coup férir.

Je vous demande mille pardons, Monseigneur, de la liberté que je prends ; vous m'avez permis de vous dire ce que je pense, & vous savez mieux que personne en démêler le bon ou le mauvais, &c.



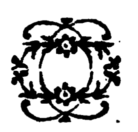
LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 4 Août.

J'AI reçu hier vos deux lettres, du 1 & du 2 de ce mois. Je vois, dans la premiere, que les ennemis n'ont point réussi dans leur entreprise sur la Picardie; & dans la seconde, que le Corps de M. de Tilly a remarché du côté de leur grande armée. Nous raisonnâmes hier au soir sur le parti que vous nous proposiez; il est certain qu'il seroit excellent de se pouvoir placer de telle maniere qu'ayant des rivieres devant nous, nous séparassions les ennemis & empêchassions le grand convoi de les joindre; mais la difficulté seroit de se porter assez à temps où vous proposez; vous ne pouvez y aller de Douai qu'en deux marches tout au plus; nous ne saurions quasi y aller qu'en deux non plus, ayant nos troupes très séparées, au lieu que les ennemis n'ont qu'une marche à faire pour se porter sur l'Escaut, & que s'ils faisoient ce mouvement quand nous ferions le nôtre, nous nous trouverions assez embarrassés; d'ailleurs de la hauteur d'Oudenarde jusqu'à la Rône, il y a trois lieues; ajoutez à cela que si, quand nous serons passés l'Escaut, les ennemis, forçant une marche, alloient droit à Bruges, je ne sais si le Comte de la Mothe les pourroit empê-

cher de s'en rendre les maitres, auquel cas Gand ne se pourroit soutenir; mais ce n'est pas là la plus grande difficulté, & celle de faire un mouvement chacun de dix lieues au moins, tandis que les ennemis n'en ont que quatre ou cinq, me paroît plus grande. Nos bons avis ne marquent point encore quand le convoi doit partir de Bruxelles, & au contraire ils disent que tout n'est pas encore déchargé des bateaux. Je ne sais, comme je vous l'ai déjà marqué, s'ils n'en voudroient pas plutôt à Mons qu'à Lille ou à Tournai, par la facilité du pavé qui les y mene de Bruxelles. J'ajouterai encore à ce que je viens de vous dire, qu'il est apparent que la grande armée ennemie fera un mouvement vers l'Escaut dès que le corps du Comte de Tilly l'aura rejointe, & qu'ainsi nous ne serions plus à temps de faire le nôtre. J'ai reçu, pendant qu'on chiffroit cette lettre, votre derniere du 2 au soir; il me paroît que toutes les précautions que vous prenez sont très-nécessaires: vous savez déjà qu'hier au soir le Comte de Tilly avoit rejoint la grande armée qui étoit sur le point de marcher, & vous saurez aussi leur mouvement plutôt que nous; je crois qu'entre ci & peu de jours nous serons éclaircis de leurs desseins.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 11 Août 1708.

COMME il n'y a pas lieu de douter que les ennemis ne faſſent quelque ſiege, il eſt néceſſaire que vous ayez la bonté de me donner une idée générale des mouvemens & des marches que vous avez intention de faire, afin que je puiſſe manœuvrer en conformité, & me tenir le plus à portée qu'il me ſera poſſible, d'exécuter les ordres dont il vous plaira m'honorer : le temps preſſe, car avant qu'il ſoit deux jours je ne doute pas que Lille ou Tournai, ou bien Ypres, ne ſoit inveſti : ſi leur deſſein eſt ſur Lille, mon intention étoit de mettre dans Tournai les détachemens de Mortagny & de Chamfleur, pour barrer la communication des ennemis de Bruxelles à l'Eſcaut, & de me porter auprès de Douai avec toutes mes troupes, tant cavalerie qu'infanterie, pour les reſſerrer de ces côtés-là ; & en cas que le Duc de Marlborough demeure ſéparé du ſiege, je verrai ſi je ne pourrois pas attaquer un quartier du Prince Eugene ; mais je ne puis rien penſer, ni imaginer de juſte, que je ne ſache vos intentions, ou que vous ne me donniez vos ordres ſur la ſituation que je prendrai, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 12 Août 1708.

IL paroît que les ennemis sont déterminés pour le siege de Lille, puisque le convoi, ayant passé l'Escaut, a pris la route de Menin; cela étant, permettez-moi de vous proposer mon idée, vous en ferez l'usage qu'il vous plaira, puisqu'elle ne part que de l'extrême envie que j'ai que les affaires se tournent avantageusement pour le service du Roi & votre gloire.

Les ennemis étant une fois postés devant Lille, je doute qu'il soit possible de leur en faire lever le siege de vive force; car ils se placeront, se retrancheront, & notre infanterie n'est pas la meilleure du monde pour attaquer des retranchemens, ni pour un combat de poste; ainsi je craindrois fort qu'après avoir bien perdu du monde, nous n'eussions un échec considérable qui nous mettroit hors d'état de rien faire ailleurs, & peut-être même de pouvoir garder Gand. Je voudrois donc songer au plutôt à rendre aux ennemis la conquête de Lille inutile, & les mettre hors d'état de le pouvoir garder; peut-être même, si ce que je propose réussit, auront-ils de la peine à garder Menin & Oudenarde.

Avant de faire mon raisonnement, il est nécessaire de tabler sur les forces de l'une & de l'autre armée. Celle de Marlborough est composée de cent douze bataillons, & à peu-près de cent quatre-vingts escadrons; celle du Prince Eugene, de trente-six bataillons & soixante escadrons; ce qui fait en tout cent quarante-huit bataillons, & deux cent quarante escadrons, sur quoi il faut retrancher huit bataillons qu'ils ont détachés pour aller à Hulst, joindre le Général Fagel; huit qui sont actuellement campés sous Bruxelles avec neuf escadrons; quatre bataillons qu'ils ont mis à Anvers, & de plus un petit corps, dont je ne sai pas le nombre, lequel est en marche d'auprès d'Ath, pour aller à Bruxelles; de maniere qu'on peut hardiment retrancher de l'armée des ennemis vingt-quatre ou vingt-cinq bataillons, & une vingtaine d'escadrons; ainsi il ne leur restera que cent vingt ou cent vingt-cinq bataillons, & deux cent vingt escadrons.

Vous aviez cent trente-quatre bataillons, dix de M. le Comte de la Mothe, trente-quatre que j'ai amenés d'Allemagne; ce qui fait cent soixante-dix-huit bataillons. Vous aviez deux cent cinq escadrons, M. de la Mothe sept, & moi soixante-cinq; ce qui fait en tout deux cent soixante-dix-sept escadrons.

Je voudrois laisser M. le Comte de la Mothe à Bruges & à Gand, avec trente des bataillons qui ont le plus souffert, & une vingtaine des escadrons qui sont en plus mauvais état. Vous passe-

ſeau qui vient du Cocambre & qui entre dans l'Eſcaut au deſſous d'Oudenarde, vous conſerverez toujours votre communication libre d'Aloſt à Gand, & même de Bruxelles à Aloſt. Peut-être tout ce que je vous propoſe vous obligera à une guerre d'hiver; mais elle devient néceſſaire, & vous la ferez avec bien plus de commodité que les ennemis, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp de Château-l'Abbaye, le 13 Août.

QUOIQUE M. de Marlborough ſe ſoit porté à Elchin, il me paroît que cela ne dérange point le projet que j'ai pris la liberté de vous envoyer hier; il n'y aura que cette différence, qu'avant que de marcher ſur Bruxelles, il faudra que je m'avance devers Poth & Eſcanaff, comme pour vous joindre, afin que vous puiſſiez vous placer; après quoi je pourrai remarcher diligemment par vos derrieres, pour exécuter le projet dont j'ai l'honneur de vous envoyer le duplicata, crainte que celui d'hier ne ſoit pris.

Je reſterai ici avec ma cavalerie & quelque infanterie juſqu'à ce que je reçoive vos ordres, &c.

LETTRE

LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 14 Août.

J'AI lu avec plaisir le projet que vous m'avez envoyé pour se rendre maître de Bruxelles & du reste du Brabant, pendant que les ennemis seroient occupés à leur siege. Si nous avions toutes choses prêtes, il nous seroit peut-être aussi avantageux que celui de tenter le secours de la place; mais avant que nous eussions rassemblé à Namur tout ce qu'il nous faudroit pour cette entreprise, celle des ennemis seroit avancée; & quand, par les postes que nous prendrions, nous leur empêcherions le débouché de l'Escaut, ils pourroient envoyer un corps du côté de France, qui, entrant en Picardie, pousseroit la contribution, & feroit qu'on vous rappelleroit bientôt pour garder la frontiere: mais quand ils ne le feroient pas, de crainte de se séparer, & qu'on ne se rassemblât plutôt qu'eux, vous savez que les intentions du Roi y sont précises sur ce qui regarde le secours de la place, & je crois qu'il nous y faut conformer, en songeant, au plutôt, à rassembler toutes nos forces assez dispersées, &c.

LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du même camp, le 17 Août.

JE viens de recevoir la lettre que vous m'écrivîtes hier; j'y vois les mesures que vous prenez conformément à ce que je vous ai écrit pour faire jonction quand il en sera temps. J'ai appréhendé cependant que le dépôt des ennemis n'étant point fait absolument devant Lille, il ne fût dangereux de dégarnir Ypres sitôt: vous verrez, par la lettre que M. de Vendôme écrivit hier à M. de Bernieres, quelques changemens à ce que je vous avois mandé, mais qui ne sont pas d'une grande conséquence dans le fond, car le gros de l'affaire est toujours le même. Pour ce qui regarde le projet que vous aviez proposé, le Roi n'en est pas d'avis, ainsi que vous le verrez par une lettre qu'il m'écrit, & dont il vous a envoyé la copie. La circonvallation des ennemis autour de Lille est telle que le Maréchal de Boufflers me l'avoit dépeinte. Si les ennemis ne peuvent défendre la Marque, je crois qu'ils seront bien embarrassés dans leurs retranchemens, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 21 Août 1708.

J'AI reçu hier au soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date d'hier; je vais me tenir prêt à exécuter vos ordres, soit pour vous donner la main, soit pour tenter quelque chose sur les quartiers du Prince Eugene, en cas qu'il se dégarnisse pour mettre Marlborough en état de marcher à vous: la premiere marche que vous ferez fera prendre un parti aux ennemis, d'après quoi vous prendrez le vôtre.

J'ai reçu copie de la lettre que le Roi vous a écrite en date du 19; & comme en même temps j'ai eu ordre de ne point faire sortir de compagnies des garnisons, je les ai contremandées. Il n'y a rien de nouveau de Lille depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier matin: nul avis encore de l'ouverture de la tranchée; &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 23 Août 1708.

J'ai différé jusqu'à l'heure qu'il est à avoir l'honneur de vous mander la marche de Marlborough vers Forêts, espérant de pouvoir vous rendre compte exactement de l'endroit où il seroit campé. Mais comme je n'en ai point de positives, ni de Tournai, ni de mes partis, j'ai cru qu'il étoit toujours nécessaire de vous rendre compte, en diligence, que sûrement (à ce que me mande M. Dolet) toute l'armée de Marlborough a passé l'Escaut. Il est question de voir ce que vous jugerez à propos que je fasse, & si vous ne jugerez pas convenable, avant que je passe l'Escaut ou la Hayne, de vous avancer devers Gramont, afin que je puisse plus sûrement vous aller joindre.

Permettez-moi de vous faire quelques petites réflexions, lesquelles sûrement ne proviennent d'aucun autre motif que de celui du bien du service.

Lille étant assiégé, il faut, pour le secourir, combattre l'ennemi; cela étant, il est plus avantageux de le combattre loin de son siege, parce qu'il sera moins en force. Marlborough a présentement aux environs de soixante-dix bataillons, & de cent soixante escadrons. Si vous marchez à lui, il est sûr

qu'il vous attendra: étant dans la néceſſité de combattre, ne le ferez-vous pas avec plus d'avantage de cette maniere qu'en l'attaquant dedans les lignes de circonvallation, joint avec le Prince Eugene, quoique je vous aye auſſi joint? Il eſt ſûr que ſi vous attendez, pour marcher à lui, que je vous aye joint (choſe qui ne ſera peut-être pas facile, du moins que pour l'exécuter il faudra faire un grand circuit), Marlborough alors repaſſera l'Eſcaut, pour tâcher de nous en diſputer ou retarder le paſſage; & quand vous l'aurez paſſé, il ſe retirera dedans ſes lignes, où il faudra l'attaquer & ſes forces réunies, avec déſavantage & grande incertitude de ſuccès. C'eſt ce qui me feroit penſer qu'il vaudroit peut-être mieux que vous marchaſſiez ſur lui, & vous vous miſſiez ſi près qu'il ne puiſſe plus ſe retirer devant vous, ni paſſer l'Eſcaut; & alors je vous joindrois en droiture, & vous l'attaqueriez avec toutes vos forces. S'il prenoit le parti de vous attaquer lui-même avant que j'arrivaſſe, ce feroit avec un corps d'infanterie bien inférieur au vôtre. S'il attendoit que le Prince Eugene lui renvoyât un renfort, il me donneroit auſſi le temps d'arriver; & cependant le ſiege n'iroit que lentement: vous auriez encore une autre alternative en cas que le Prince Eugene envoyât un gros renfort à l'armée de Marlborough, ce feroit de me faire alors attaquer ce qui reſteroit au ſiege.

Tout cela, Monſeigneur, ſont des penſées dont vous ferez l'uſage que vous jugerez à propos. Je

ferai toujours avancer, après demain, mon infanterie jusqu'auprès de Mons, afin d'être en état d'exécuter ce qu'il vous plaira de m'ordonner, &c.

EXTRAIT de plusieurs Lettres du Roi, de M. de Chamillart, & de M. le Maréchal de Berwick.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Du camp de Douay, le 18 Juillet 1708.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 16, par un Courier de M. de Vendôme. Vous avez vu par la copie de la lettre que j'avois écrite à Monseigneur le Duc de Bourgogne, du 16, les différens partis que je lui ai proposés: je joins encore ici copie de celle que je lui écrivis hier. Depuis que je suis venu en ce pays, je n'ai pu encore savoir le plan que l'on s'étoit fait dans la situation présente des affaires; car naturellement il faudroit que j'en fusse instruit, afin d'agir conformément: j'attends donc la réponse & les ordres de Monseigneur le Duc de Bourgogne; mais si entre ci & trois jours l'on ne me mande rien de positif, je me porterai, par derriere la Scarpe, auprès de Mortagne, en laissant, de ces cô-

tés-ci, un millier de chevaux, afin d'empêcher les petits partis ennemis (qui courent déjà l'Artois), de pénétrer plus avant. De Mortagne je pourrois bien passer l'Escaut pour m'approcher de Tournai, afin de voir de plus près ce qui peut venir de Bruxelles à Ath, & d'Ath à Oudenarde.

Les avis qu'on m'avoit donnés de la jonction de l'armée du Prince Eugene avec celle de Marlborough, se sont trouvés faux; car l'infanterie de ce Prince étoit le 14 à Louvain: ainsi en passant l'Escaut, j'aurai à observer cette armée. Je n'ai jamais vu une frontiere où les Gouverneurs & Commandans soient si mal informés: je leur ai écrit lettres sur lettres, mais il semble qu'ils dorment tous, car ils ne me mandent jamais que de vieilles & très-mauvaises nouvelles, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, au Roi.

A Douay, le 18 Juillet 1708.

J'AI reçu les deux lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, du 14 & du 16, & j'attends la réponse à plusieurs que j'ai écrites à Monseigneur le Duc de Bourgogne, afin de pouvoir me déterminer sur les mouvemens qu'il me convient de faire dans la situation présente; car jusqu'à ce que je sache le systême & le plan que l'on s'est fait, il n'est pas possible que je manœuvre

juste. Il n'y a point encore de temps perdu, d'autant que mes dernieres troupes ne pourront être ici qu'après demain.

Votre Majesté a vu, par la copie de la lettre que j'ai écrite à Monseigneur le Duc de Bourgogne le 16, les différens partis que je lui propose; vous verrez aussi celle que je lui écrivis hier, par la copie que j'en envoye à M. de Chamillart; si entre ci & l'entiere arrivée de mes troupes je n'ai point de réponse, j'étendrai ma droite jusqu'auprès de l'Escaut, afin de pouvoir être en état d'inquiéter les convois qui viendront par l'autre côté de Bruxelles à Oudenarde; mais tant que les ennemis seront de l'autre côté de la Lis, à Comines, il faudra que je tienne quelque cavalerie ici pour empêcher les courses, &c.



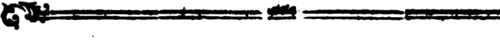
LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp sous Douay, le 22 Juillet 1708.

J'AI eu avis cette nuit que l'armée du Prince Eugene décampa hier de Bruxelles, escortant un grandissime convoi, & dirigeant sa marche par Halle & Enghien; sur quoi j'ai dépêché dès l'instant un Courier à Mgr. le Duc de Bourgogne & à M. de Vendôme. Vous trouverez ci-jointes copies des lettres que je leur écris; je vous envoie aussi un article

d'une lettre de M. de Vendôme, du 17, afin que vous puissiez comprendre ce que je dis dans celle que j'écris à Mgr. le Duc de Bourgogne, au sujet des conquêtes que les ennemis pourroient faire. J'attends réponse de Mgr. le Duc de Bourgogne & de M. de Vendôme, afin de prendre mon parti; car si l'on ne veut point tenter d'interrompre le commerce de l'armée de Marlborough avec Bruxelles, je pourrois bien aller camper auprès de Lens, ou même à Béthune, pour mieux couvrir l'Artois, & avoir attention au côté de la mer, &c.



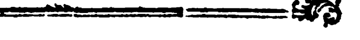
LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le 25 Juillet 1708.

J'AI reçu votre lettre du 22 de ce mois, par laquelle je vois, avec autant d'inquiétude que vous, que le convoi de grosse artillerie qui s'étoit assemblé à Bruxelles en est parti pour venir par Enghien, escorté de toute l'armée du Prince Eugene. J'ai même lieu de croire que le Duc de Marlborough a fait un détachement au moins de douze mille hommes de son armée pour venir au devant. Il n'y a pas à douter que ce convoi (à moins qu'il ne soit traversé) n'arrive en quatre jours à Courtrai, & que lorsqu'il y sera, il ne passe aisément à Menin, ou par-tout ailleurs que les ennemis pourroient en avoir besoin.

Je ne ſaurois croire que Mgr. le Duc de Bourgogne ſoit averti aſſez à temps, ni qu'il puiſſe faire des mouvemens aſſez juſtes pour que, de concert avec ce qu'il feroit marcher de ſon armée, vous puiſſiez l'attaquer. Quand on ne ſauroit traverſer ſon ennemi par la force, il faut ſe ſervir de ruſes. S'il ſe trouvoit quelques gens bien entreprenans qui vouluſſent courir le riſque du danger qu'il y auroit d'haſarder de mettre le feu aux chariots de poudre, bombes, grenades, & de l'artillerie, le Roi conſentiroit volontiers à les récompenſer chérement s'ils étoient aſſez heureux pour y réuſſir. Il faut tenter toutes ſortes de moyens, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le 30 Juillet 1708.

QUOIQUE l'objet du convoi mérite une très-ſérieuſe attention; Sa Majeſté deſire néanmoins que par préférence vous vous donniez tout entier à la conſervation de l'Artois & de la Picardie, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le même jour, 28 Juillet 1708.

J'AI reçu, Monsieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 24 & 26 de ce mois; je vous envoie copie de celle que j'écris par ordre du Roi, à M. de Bernage, par laquelle vous verrez la résolution que Sa Majesté a prise, de permettre aux Etats d'Artois de traiter de la contribution avec les ennemis à des conditions supportables. S'ils conviennent entr'eux, & que vous preniez le parti de vous éloigner, comme il y a bien de l'apparence, pour vous porter du côté de Mortagne, j'ai peine à croire qu'ils ne fassent pas avancer un Corps du côté de la Picardie. Ce mouvement jetteroit une grande terreur jusqu'à Paris: il sera pourtant bien difficile de l'empêcher, tant que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne restera derriere le canal de Bruges, sans en faire aucun. L'intention du Roi est que, par préférence à tout, vous donniez de si bons ordres pour ses places de la frontiere, qui pourroient être exposées aux surprises, particuliérement pour celles d'Arras, Saint-Omer, Béthune & Aire, qu'il n'arrive aucun inconvénient de votre éloignement, &c.

LETTRE

Du Roi, à M. le Maréchal de Berwick. [1]

A Fontainebleau, le premier Août 1708.

MON Cousin, j'ai vu par la lettre que vous m'avez écrite le 29 du mois passé, jusqu'où les ennemis portent leurs demandes pour la contribution. Je vois bien, en l'état où vous êtes, que vous ne pouvez pas couvrir avec le Corps de troupes qui vous reste toutes mes frontieres, de maniere à s'assûrer de les garantir des courses de leurs partis, & en même temps vous assûrer de pouvoir interrompre absolument le passage des convois qu'ils tirent de Bruxelles. Je crois vous avoir déjà fait savoir que vous devez, par préférence à tout, prendre toutes les mesures qui dépendront de vous pour couvrir, autant que vous le pourrez, les Provinces d'Artois & de Picardie, me remettant à vous, au surplus, d'agir de concert avec le Duc de Bourgogne & le Duc de Vendôme, auxquels j'ai écrit amplement sur le grand convoi que les ennemis doivent faire partir de Bruxelles, pour essayer de tomber dessus & de battre son escorte, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le premier Août 1708.

J'AI reçu, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 29 du mois paſſé, & celle qui y étoit jointe pour le Roi; je l'ai remiſe à Sa Majeſté, qui m'a ordonné de vous en adreſſer la réponſe. Il eſt aiſé de voir, l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne étant fixée ſur le canal, l'impoſſibilité dans laquelle vous vous trouvez de couvrir l'Artois & la Picardie, d'entreprendre ſur les ennemis, & de traverſer leurs convois: quoique ce dernier article ſoit des plus importans, il eſt néanmoins certain que, par préférence à tout, vous devez avoir une grande attention aux mouvemens que les ennemis pourroient faire vers la Somme ou Lauthis avec un corps conſidérable. Ce ſeroit un moyen ſûr pour achever de ruiner la Picardie, répandre l'effroi dans la Normandie, & juſqu'aux portes de Paris. Mais ſans vous déplacer entiérement, la bonne volonté & la capacité de M. Dolet pourroient ſuppléer au manque de forces; & s'il avoit quelque peu d'infanterie avec de la cavalerie, le pays qui eſt à portée de lui étant rempli de défilés, il pourroit faire un grand dérangement ſans commettre les troupes qu'il employeroit à cette expédition. Il n'y a pas

un moment à perdre si vous êtes en état de l'aider, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 21 Août 1708.

IL me paroît que rien n'est plus juste que le raisonnement contenu dans lad. lettre (du 19 Août), & qu'il vaut beaucoup mieux que Mgr. le Duc de Bourgogne fasse un grand tour par l'autre côté de la Dendre, pour s'approcher de moi, que de me faire aller à Gramont, pour ensuite revenir par Leuse sur Tournai. Le Duc de Marlborough me voyant ici avec une armée, ne doit pas naturellement s'avancer sur la Dendre ; car en ce cas l'on pourroit peut-être faire des manœuvres qui l'embarrasseroient, en m'approchant de Tournai de ce côté-ci de l'Escaut, & me mettant derriere la riviere d'Ere, d'où je puis aller en pleine bataille sur la Marque. De plus, l'armée du Duc de Marlborough, n'étant que d'environ soixante-dix bataillons, n'est pas assez nombreuse pour songer à attaquer, ni même à arrêter celle de Mgr. le Duc de Bourgogne, lequel en partant de Gand aura cent deux bataillons. Si Marlborough fait venir des troupes de l'armée du Prince Eugene, pour à-peu-près s'égaliser à Mgr. le Duc de Bourgogne, alors en rassemblant mes troupes, je pourrois, si le Roi l'approuve, tenter le secours de Lille, d'autant que j'ai

quatre-vingt-dix-huit escadrons, & que je pourrois, en cas de besoin, rassembler jusqu'à trente-cinq bataillons, & autant d'escadrons : s'il envoyoit à Marlborough quinze ou vingt bataillons, je deviendrois aussi fort que lui, vu qu'il faudra qu'il laisse du monde pour la garde de ses batteries. Le pire qui puisse arriver, c'est que je ne puisse pas forcer les lignes ; car étant supérieur en cavalerie, je ne puis jamais être battu, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

A Valenciennes, le 25 Août 1708.

J'AI reçu hier au soir votre lettre du 23 de ce mois : je vous avouerai franchement que je ne laisse pas d'être inquiet du mouvement de M. de Marlborough ; car il veut combattre ; & cela, s'il est possible, avant ma jonction. Je ne puis passer la Haine, que Mgr. le Duc de Bourgogne ne soit sur la Dendre ; & c'est justement en y venant, que Marlborough attaquera l'armée, si l'on n'y marche avec de grandes précautions, & bien en ordre. Si une fois Mgr. le Duc de Bourgogne se poste, je ne sais comment Marlborough pourra m'empêcher ou de joindre, ou de secourir Lille ; car ayant Mgr. le Duc de Bourgogne devant lui, il ne pourra plus donner la main au siege ; & pour peu que le Prince Eugene envoye de détachement considérable à Marlborough, je serai assez fort pour tenter le secours ; car, en cas de be-

soin, je rassemblerai une quarantaine de bataillons, y compris les débris de l'armée, & trois ou quatre des meilleurs bataillons des places. Je suis de votre avis; un combat entre la Dendre & l'Escaut ne peut être à desirer, c'est un pays très-fourré, où il sera bien difficile que notre cavalerie agisse, & que l'affaire soit décisive; ainsi pour secourir Lille, il faudroit encore recommencer.



LETTRE

Du Roi, à Mgr. de Duc de Bourgogne.

A Fontainebleau, le 26 Août 1708.

Je vois par la lettre que vous m'avez écrite, du 23, que, sur les avis qui vous étoient venus, que le Duc de Marlborough avoit passé l'Escaut, n'en ayant point encore de l'ouverture de la tranchée devant Lilie, vous aviez mandé au Maréchal de Berwick de surseoir sa marche jusqu'à ce qu'il en fût certain, & que les ennemis, attachés tout-à-fait au siege, n'eussent pas assez de forces à l'armée du Duc de Marlborough pour s'opposer à votre passage: vous devez avoir été informé depuis ce temps-là, par la lettre du Maréchal de Boufflers du 23, que la tranchée avoit été ouverte le 22 à dix heures du soir, & qu'ils attaquoient la place par les tenaillons. Ils ont continué depuis ce temps-là; & par les signaux qui ont été faits, le siege va son train. Les batteries n'avoient point encore tiré hier 25 au matin: il est difficile de comprendre comment ils peuvent suivre tant de différens

férens objets à la fois, & encore davantage qu'ils y réussissent. Il y a pourtant bien de l'apparence que le Duc de Marlborough n'a point passé l'Escaut sans être déterminé à combattre l'armée que vous commandez, ou celle du Maréchal de Berwick, pendant qu'elles seront en marche pour se joindre, & cette jonction m'a paru si dangereuse à tenter, qu'après y avoir bien pensé, je la crois absolument inutile; l'objet de tous les mouvemens qui se font de part & d'autre, étant uniquement la conservation ou la prise de Lille. On peut secourir cette place sans se commettre au sort d'une bataille, qui se donneroit dans un trop grand éloignement pour obliger les ennemis à abandonner cette entreprise; ou du moins s'il arrivoit quelque contre-temps qui empêchât votre marche, les ennemis, pendant ce temps-là, pourroient se rendre maîtres de la ville, dont la perte seroit irréparable. Pour ne point tomber dans cet inconvénient, je ne vois qu'un seul parti à prendre (quoiqu'il ait ses difficultés), c'est celui qui m'a paru le meilleur de tous, & celui que je desire que vous vous mettiez en état d'exécuter avec toutes les précautions, le secret, & la bonne conduite que demande une affaire de cette importance. Il faut pour cela que tous vos mouvemens soient bien concertés avec le Maréchal de Berwick, & qu'au lieu de s'approcher de vous pour vous joindre, il se fortifie du plus grand nombre de troupes qu'il pourra rassembler, & qu'incontinent après qu'elles l'auront joint dans le lieu où il est, ou à portée de Valenciennes,

il s'avance, en deux marches forcées, ſur les lignes des ennemis ; que vous ſoyez informé deux ou trois jours auparavant du mouvement qu'il ſe diſpoſera de faire; que vous le préveniez en vous avançant avec toute l'armée que vous commandez, du côté d'Aloſt; que vous preniez vos meſures pour avoir au moins du pain pour ſix jours. Si le Duc de Marlborough ſe fait joindre par une partie des troupes qui ſont au ſiege pour marcher à vous à deſſein de vous combattre, votre armée étant compoſée de cent un bataillons & de cent quarante eſcadrons, la Dendre entre vous & lui, il aura bien de la peine à paſſer cette riviere devant vous, & rien ne vous empêchera de trouver des poſtes aſſez avantageux pour éviter de donner un combat : mais dans ce cas, il laiſſeroit ſi peu de troupes pour le ſiege & pour la garde des lignes, qu'il ne ſeroit pas difficile au Maréchal de Berwick, en prenant ſes meſures avec le Maréchal de Boufflers, d'entrer dans les lignes, & de faire un tel dérangement dans le camp des ennemis, qu'ils ne ſeroient plus en état de continuer le ſiege; & vous pourriez pour-lors vous retirer à Gand ſans vous commettre à une action. Si, au contraire, le Prince Eugene fortifioit ſon armée, & qu'il y eût au moins ſoixante bataillons & autant d'eſcadrons dans les lignes, quoique ce ſoit peu par proportion à ce que le Maréchal de Berwick ſeroit en état de mener avec lui, qui pourroit compoſer du moins une armée de trente-ſix bataillons & de cent eſcadrons, non compris la garniſon qui ſeroit en état

d'agir en même temps ; il semble que ce que le Duc de Marlborough auroit avec lui ne seroit pas suffisant pour vous empêcher de continuer votre marche, & d'arriver à Mons. J'ai même peine à croire qu'il voulût s'y exposer, & passant la Dendre & l'Escaut, s'éloigner entiérement de l'armée du Prince Eugene. Vous savez que dans les deux armées des ennemis, il ne peut y avoir au plus que cent trente-six bataillons & deux cent trente escadrons : celle que vous commandez & celle du Maréchal de Berwick, en ont au moins un pareil nombre. Ils ont la garde des lignes, celle du camp, le service de la tranchée qui en doit consommer une partie. C'est ce qui me donne lieu de croire qu'en vous conduisant, de part & d'autre, avec précaution, on peut conserver Lille & Gand en même temps. Si par l'événement les ennemis faisant leur principale affaire de la prise de Lille, vous trouviez plus de facilités que vous n'avez lieu de l'espérer à vous rendre à Mons, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp d'Hérines, le 28 Août.

J'AI reçu ce matin, étant déjà en marche pour venir ici, vos lettres des 25 & 26 : ainsi j'ai con-

tinué ma marche, de peur de causer quelque dérangement à celle de Mgr. le Duc de Bourgogne: je suis arrivé ici à six heures du soir avec la tête de ma cavalerie; la queue & l'infanterie n'arriveront que tard. Les ennemis n'ont point fait de mouvement, ainsi je ne suis qu'à deux lieues de Ninove; l'on peut compter notre jonction faite.

J'ai reçu réponse de Mgr. le Duc de Bourgogne depuis qu'il a reçu le paquet du Roi, & il me mande de continuer toujours ma marche; ce que je ferai à la pointe du jour. Je vous informerai des résolutions qu'il prendra pour le secours de Lille, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Bruges, le 25 Septembre 1708.

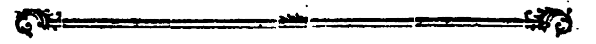
En arrivant ici j'ai appris de M. le Comte de la Mothe, que les ennemis étoient entrés, par le pont de l'Effingue, dans le Camerlinback, pour charger à Ostende leurs charrettes, par où nous voyons que l'inondation ordonnée à Nieuport n'a pas eu l'effet que l'on espéroit. Il s'agit présentement de barrer le retour du convoi. Pour cet effet, M. le Comte de la Mothe a dessein d'aller demain se poster à Odembourg, afin d'occuper l'u-

nique chaussée qui vient de l'Effingue, moyennant quoi ils ne peuvent plus trouver de chemin que par le Nord du Franc de Bruges; ce qui leur sera impossible, vu qu'il leur faut après passer le canal d'Ostende devant M. le Comte de la Mothe.

Tout ce qu'il y a à craindre, c'est que le Duc de Marlborough n'envoie diligemment un assez gros corps de troupes pour attaquer M. le Comte de la Mothe: le remede me paroit facile, ce seroit de lui envoyer incontinent une augmentation de quinze ou vingt bataillons, ce qui le rendroit supérieur à tout ce que M. de Marlborough pourroit détacher; & il vous resteroit encore suffisamment de troupes pour masquer Oudenarde & garder l'Escaut. Ce seroit même commencer à mettre à exécution l'idée que vous avez eue pour la conservation de ce pays-ci: vous pourriez aussi envoyer, à M. le Comte de la Mothe, une augmentation de vingt escadrons. Comme les ennemis ont bien moins de chemin à faire pour venir à Odembourg de leur grande armée, que les détachemens que vous pourriez faire, & que le succès de cette campagne dépend des empêchemens que vous pourrez apporter au passage du convoi; je crois qu'il n'y a pas un instant à perdre pour faire passer à M. le Comte de la Mothe, le nombre de troupes que vous jugerez à propos: le moyen le plus prompt seroit de faire marcher les troupes qui sont auprès d'Oudenarde, & qu'on rem-

placeroit incontinent par celles que vous avez étendues le long de l'Escaut.

J'irai aujourd'hui me promener, si je puis, jusqu'à Plassendal; mais je ne suis pas sûr de pouvoir repartir demain, voulant me mettre bien au fait de ce pays, pour avoir l'honneur de vous en rendre un compte plus axact; mais sûrement je serai de retour vendredi, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

De Bruges, le 26 Septembre 1708.

Je fus hier reconnoître le canal d'Ostende jusqu'à Plassendal; & en même temps j'ai pris une idée à-peu-près du reste du pays. Il me paroît que M. le Comte de la Mothe ne peut prendre une meilleure situation qu'Oudenbourg, occupant par sa droite & retranchant la digue, qui vient de Leffingue le long du canal de Nieuport: il pourra même par le moyen des fosses & watergans, assûrer son front contre ce qui pourroit venir de l'armée de Marlborough, pourvu que le nombre n'en soit pas trop supérieur. Il faudra nécessairement que par sa gauche il tienne le canal de Bruges à Ostende, faisant même faire des ponts auprès de Plassendal, afin de tirer plus commodément sa subsistan-

ce de Bruges, & pouvoir se porter dans le nord du Franc de Bruges, s'il en étoit besoin. Les troupes que mene M. de Puyguion, arriveront ici avant midi : ainsi M. le Comte de la Mothe pourra se mettre en marche vers le soir. Si l'on avoit pu cacher l'arrivée de toutes ces troupes, il auroit mieux valu laisser déboucher le convoi en deçà de Leffingue avant que de bouger d'ici, afin de le pouvoir prendre tout entier ; mais comme il n'est pas possible de cacher pendant vingt-quatre heures l'arrivée d'une armée, il faudra se contenter de boucher le passage au convoi ; & pour cet effet se porter devers Oudenbourg, & s'y retrancher de tous les côtés.

Les nouvelles qu'on eut hier, d'Ostende portoient qu'on y chargeoit à force sept cents charriots venus de l'armée de Marlborough ; que les troupes étoient campées à Mariquerque, ayant un gros poste pour la garde du pont de Leffingue. Ils ont aussi envoyé un détachement dans le nord du Franc de Bruges, pour en faire venir toutes les charrettes. On a donné ici des ordres très-exprès pour l'empêcher, & les paysans se sauvent avec leurs chevaux, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Bruges, le 27 Septembre 1708.

SUR la nouvelle que nous eûmes hier de l'arrivée du Comte d'Albemarle à Rouſſelar, avec un aſſez gros corps de troupes, M. le Comte de la Mothe devoit ce matin avant jour prendre le chemin de Dixmude, afin de le trouver ſur ſa marche de Rouſſelar à Leffingue, & le combattre, vu que M. de la Mothe a quarante-quatre eſcadrons & trente-quatre bataillons; & que, ſelon le rapport de tous les payſans, M. d'Albemarle n'a tout au plus que quatre mille chevaux & huit à dix mille hommes de pied. Cette réſolution priſe, j'ai reçu cette nuit avis, par un homme parti hier après dîner de Menin, que le Duc de Marlborough y avoit paſſé, auſſi bien que M. d'Auverquerque & toute l'armée ennemie; que le quartier de Marlborough étoit marqué à Rombecq, & celui d'Auverquerque à Izeguem auprès de Rouſſelar. Quoique l'on ne puiſſe entiérement ſe fier à cet avis, néanmoins comme l'homme paſſe pour être ſûr, & qu'il dit beaucoup de circonſtances, j'ai cru qu'il ne falloit pas faire avancer M. le Comte de la Mothe trop avant, juſqu'à ce qu'on fût

informé de la vérité du fait, de peur qu'il ne trouvât la partie beaucoup trop forte pour lui : ainsi il a marché devers Saint-André à Vasnart, où il sera halte avec le gros de ses troupes, jusqu'à ce qu'il ait des nouvelles des ennemis par les partis qu'il a envoyés sur Thourout, sur Rousselar & sur le chemin de Courtrai. Il a détaché en même temps la plupart de ses Grenadiers pour occuper Oudenbourg, afin d'être à portée de voir déboucher de Leffingue le convoi, de l'attaquer, ou de marcher à M. d'Albemarle, si l'armée de Marlborough ne le suit point. L'on assûre que de Leffingue il faut nécessairement que le convoi suive la digue qui vient à Oudenbourg, à cause des eaux qui remplissent tous les chemins depuis le fort de Nieuvendam jusqu'en deçà de Snasquerque.

Je demeurerai ici jusqu'à ce que je sache certainement la vérité de la marche de Marlborough, après quoi je partirai pour me rendre auprès de vous.

L'on charge le convoi à Ostende, mais nous n'avons pas eu avis qu'il soit encore parti, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Du camp du Saulfoy, le 29 Septembre 1708.

IL eft temps de fonger aux difpofitions à faire pour foutenir Gand & Bruges; car il ne faut pas douter que, l'expédition de Lille finie, les ennemis ne faffent tout leur poffible pour nous enlever ces deux places, ou du moins la derniere, afin de fe donner une communication plus prochaine avec Menin & Lille. J'efpere que moyennant les bleds que nous avons actuellement dans Gand & Bruges, & ceux qu'on y voiture, les troupes qu'on y mettra auront fuffifamment de quoi y fubfifter jufqu'à la campagne prochaine, &c.

MÉMOIRE.

Du dernier Septembre 1708.

SELON toutes les apparences, l'on doit s'attendre que Lille fera pris; mais qu'il le foit ou ne le foit pas, il eft certain que rien n'eft plus important que d'empêcher que les ennemis ne fe faffent une communication courte & facile avec Courtray & Menin. Pour cet effet, il faut dès à préfent commen-

cer à faire la disposition pour la conservation de Gand & Bruges, qui sont les seuls endroits par où les ennemis peuvent établir la susdite communication; il faut aussi & en même temps arranger & disposer les troupes, de maniere à pouvoir couvrir la France de toutes entreprises, ou courses.

L'on propose donc de faire incontinent un partage des troupes de cette armée, d'envoyer cinquante bataillons & soixante escadrons pour mettre derriere le canal; ce qui, joint à ce qu'on avoit laissé dans Grand & Bruges, sera suffisant pour la conservation de ces deux places. Celui qui sera chargé de cette besogne, examinera sur les lieux la situation qu'il prendra, soit en mettant dans Gand une vingtaine de bataillons, avec douze ou quinze escadrons, & se retranchant avec le reste sous Bruges, ou soit en s'accommodant derriere le canal, pour tenir par la gauche & par la droite à ces deux villes. Le reste de l'armée composée de soixante-quinze bataillons & cent cinquante escadrons, se tiendra derriere l'Escaut, masquant Oudenarde jusqu'à ce que Lille soit pris ou manqué; après quoi l'on croit qu'il faudra se rapprocher de Mortagne, afin d'être à portée, en se mettant derriere la Scarpe, de couvrir Douay, & garantir la France de toutes courses.

L'on verra ensuite le parti que prendront les ennemis. S'ils viennent passer à Oudenarde pour re-

gagner le Brabant, c'eſt ce que l'on peut deſirer de mieux, parce qu'alors la campagne finira à l'ordinaire. S'ils marchent vers Bruges ou vers Gand, l'armée qui eſt reſtée derriere la Scarpe paſſera la Lis, pour ſuivre les ennemis, & empêcher qu'ils ne puiſſent rompre toute communication de Bruges avec la France; car il eſt certain qu'une de nos deux armées près de Bruges, & l'autre près d'Ypres, les ennemis ne ſauroient barrer le chemin de Bruges à Gand, & celui de Bruges à Ypres; l'un ou l'autre ſera libre. Si les ennemis marchent vers la Scarpe, l'on croit que les ſoixante-quinze bataillons & les cent cinquante eſcadrons ſeront ſuffiſans pour les arrêter, ſur-tout en y faiſant travailler incontinent: de plus, en ce cas, l'armée qui eſt ſur le canal de Bruges ſe rapprochera auſſi-tôt de la Lis, pour inquiéter les ennemis par leurs derrieres, & ſera toujours à portée de ſe mettre derriere ſon canal, ſi l'ennemi y remarchoit.

Ce que l'on propoſe non-ſeulement eſt néceſſaire pour le ſoutien de Bruges & de Gand, mais auſſi pour tâcher d'empêcher le paſſage des autres convois que les ennemis ont ſûrement deſſein de faire venir d'Oſtende: mais ſur-tout il n'y a pas un inſtant à perdre à prendre ſon parti; car tout-à-coup Lille ſe prendra, & l'on ſe trouvera embarraſſé de manœuvres à faire, outre que l'on aura perdu le temps de s'accommoder.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le premier Octobre 1708.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne écrit au Roi au sujet des dispositions & mesures à prendre pour le reste de cette campagne. Il me paroît qu'il n'y a autre chose à faire que ce qui est porté dans sa lettre, & il n'y a pas un instant à perdre pour se préparer, afin de n'être point surpris ni embarrassé dans ces mouvemens.

J'oubliois d'ajouter qu'après avoir fait tout ce qui dépendra de nous pour sauver Lille, si pourtant il se perd, je ne crois nullement impossible de songer à le reprendre cet hiver; je dis plus, qu'il est absolument nécessaire de faire pour cela des efforts: à la vérité si les ennemis hivernoient dans le voisinage de Lille, cela ne seroit par facile; mais si le gros de leur armée retourne en Brabant, avec de l'arrangement fait de bonne heure, cela se peut, &c.





LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Versailles, le 2 Octobre 1708.

RIEN n'est plus affligeant que de voir prendre Lille après avoir eu tant de sujet d'espérer de le conserver. A peine le Roi avoit-il appris l'entrée de M. le Chevalier de Luxembourg dans la place, que Sa Majesté a été informée par la lettre de M. le Comte de la Mothe à M. de Vendôme, que le convoi de sept cents charriots partis d'Ostende étoit passé pour joindre l'armée, sans y avoir pu mettre aucun obstacle, quoiqu'il ait attaqué les ennemis, parce que son infanterie n'a pu les enfoncer.

Vous verrez par la copie de la lettte de Sa Majesté à Mgr. le Duc de Bourgogne, qu'Elle ne veut plus attendre à la derniere extrêmité, pour prendre des mesures sur ce qu'il y aura à faire pendant le reste de la campagne, soit pour traverser à l'avenir les convois, ou pour embarrasser les ennemis dans leur retraite, en cas qu'ils se déterminent à faire retourner une partie des troupes qu'ils ont en Allemagne, ou dans la Flandre & en Hollande. Donnez au projet que Sa Majesté demande une attention sérieuse. Elle compte sur votre zele

& votre affection à ſon ſervice: j'ajouterai de mon chef une choſe qui ſera pour vous ſeul, & dont vous ne ferez aucun uſage public. Rien ne ſeroit plus dangereux, que de donner aux ennemis la même idée que celle que je vous communique dans le dernier ſecret; j'aurois peine à la confier à tout autre qu'à vous. Quoique je ſois perſuadé qu'elle ne peut être d'aucun uſage, je m'en vais vous l'expliquer. Je me ſuis mis dans l'eſprit que les ennemis, pour conſerver Lille, feront des établiſſemens à Armentieres, Warneton, Comines, Warvick, Menin, Courtray, Oudenarde, Rouſſelar, Tourout, Oudenbourg, Plaſſendal, afin d'entretenir la communication par Oſtende: l'abondance de ce pays (quoique mangée) leur fournira des ſubſiſtances, & ils peuvent y laiſſer tant de troupes que vous ne feriez pas en état de le leur faire abandonner. Dieu veuille que je me trompe, & que vous puiſſiez prendre Courtray & Menin cet hiver; Lille rentreroit de lui-même ſous l'obéiſſance de ſon légitime Souverain, &c.





LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Verſailles, le 3 Octobre 1708.

JE ne ſaurois être de même avis que vous, pour ſonger à reprendre Lille, en ſuppoſant qu'il eſt déja perdu. Je vous aſſûre qu'il eſt encore plus aiſé de le ſauver, en l'état où il eſt, qu'il ne ſeroit d'en faire le ſiege, s'il étoit entre les mains des ennemis. Permettez-moi de vous dire que Mgr. le Duc de Bourgogne aura encore bien des choſes à faire avant que les ennemis ſe ſéparent, s'il veut employer ſon armée. Ne pourriez-vous point eſſayer d'avoir des intelligences à Oudenarde? Il y a peu de garniſon, encore moins de munitions; l'armée ſeroit mieux employée à ſeconder la bonne volonté des habitans, qu'à demeurer dans l'inaction derriere l'Eſcaut. Il n'eſt point naturel qu'étant maître des places & du pays, avec une armée du moins égale à celle des ennemis, ils faſſent paſſer tous leurs convois, & prennent Lille, ſans que Mgr. le Duc de Bourgogne leur forme aucun obſtacle. Le Public, peu charitable, en attribue la cauſe au peu d'union qui eſt entre M. de Vendôme & vous: je voudrois que vous euſſiez déjà trouvé l'occaſion de le déſabuſer, &c.

LETTRE

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 5 Octobre 1708.

Je ne puis mieux répondre à vos deux lettres, du 2 & du 3 de ce mois, qu'en vous disant ce que je pense sur les vues & dispositions pour le reste de la campagne. Il m'a paru, par la premiere, que le Roi attendoit de Mgr. le Duc de Bourgogne un projet : il a prévenu, sur cela, S. M. par celui qu'il lui a envoyé le 2 ; & il lui écrit encore présentement plus au long. Si les ennemis sont obligés, par le mauvais temps, ou par manque de munitions, de lever le siege de Lille, je crois que nous n'aurions point de meilleur parti à prendre, que de mettre, derriere le canal de Gand à Bruges, un corps de troupes suffisant pour donner la main à ces deux villes, & empêcher le Duc de Marlborough de rien entreprendre sur elles ; puis, lui laissant libre le passage d'Oudenarde, songer, dès que les ennemis se mettront en quartier, à occuper Deinse, Courtray & Dixmude, afin, durant l'hiver, de bloquer Menin, & être en état au commencement de la campagne, d'en faire le siege, en masquant avec le gros de l'armée le débouché d'Oudenarde, par l'autre côté de l'Escaut. Mais si les ennemis prennent la

ville de Lille, il paroit que le principal objet qu'on doit avoir, c'eſt de conſerver Bruges & Gand, & d'empêcher les ennemis de prendre des quartiers ſur les frontieres de France, ainſi que vous avez vous-même marqué le craindre.

La conſervation de Bruges & de Gand nous eſt néceſſaire, tant par le profit qu'on tirera de deux des plus conſidérables villes des Pays-Bas, que pour rendre difficile aux ennemis leur communication avec Oudenarde, Menin & Lille. L'on ne peut conſerver ces deux places, tant que la campagne durera, qu'au moyen d'un corps de troupes très-conſidérable; ſauf, la campagne finie, & les ennemis retirés, à renvoyer en France ce qu'on en jugera à propos, occupant pourtant les poſtes de Dixmude, de Deinſe, & même Courtray, ſi l'on trouve jour à le prendre.

Pour empêcher les ennemis de s'établir l'hiver ſur les frontieres de France, il faut deux choſes, l'une, leur ôter la libre communication avec leur pays, en conſervant Bruges & Gand, au moyen de quoi ils ne puiſſent, qu'avec le ſecours d'une armée, rien voiturer à Menin, ni à Lille; & l'autre, leur donner la liberté de regagner leur pays: car ſi on leur bouche tous les paſſages, il faudra de néceſſité qu'ils y demeurent; & le parti forcé qu'on leur aura fait prendre, leur fera peut-être trouver des facilités à y ſubſiſter; & alors, quand même on leur ouvriroit le chemin du retour, ils n'en voudront plus ſortir: ainſi il vaut mieux,

Lille pris, ne point barrer le passage de l'Escaut.

Mais outre qu'il ne seroit pas possible de rester, tout l'hiver, derriere l'Escaut, dès que l'on verroit les corps ennemis se promener en Artois & en Picardie, l'on seroit contraint de revenir au plus vîte, pour sauver le voisinage de Paris d'être mis à contribution, & empêcher l'ennemi de vivre en abondance à nos dépens.

Je crois donc que, Lille pris, ou manqué, il faudroit se rapprocher de Mortagne, pour être à portée de veiller à la France, & vivre, si l'ennemi passe l'Escaut, dans la Châtellenie d'Ath, en attendant la fin de la campagne.

Mais si, malgré tout ce qu'on a dit ci-dessus, les ennemis, ayant pris la ville de Lille, avec la citadelle, ou sans la citadelle, prénoient le parti de s'établir le long de la Lis, & dans les environs de Lille, il faudra de nécessité se mettre aussi en quartier en faisant le demi-cercle depuis Tournay jusqu'à Ypres, en attendant l'occasion de pouvoir tomber sur eux.

Voilà, à peu près tous les cas; il faut les prévoir tous, & prendre ses mesures dès à présent. Les projets de surprises de places ne sont pas à négliger; mais aussi il ne faut pas y tabler.

Quant à ce que vous me dites, que le Public peu charitable attribue ce qui arrive au peu d'union qui est entre M. le Duc de Vendôme & moi, je ne vous en peux rien répondre, que ce que vous savez

aussi bien que moi. Je n'ai rien à me reprocher sur les pas que j'ai faits pour être en amitié avec M. de Vendôme, & je n'ai point vu que depuis votre départ nous ayons eu ni dispute, ni altercation. Si je ne suis pas de son avis sur toutes choses, il faut, pour me faire changer, me donner des raisons, auxquelles je me rendrai; mais, je vous le répete, depuis votre départ, il n'a pas été question d'être d'avis différens, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Comte de Bergueick.

Au camp du Saulsoy, le 5 Octobre 1708.

J'AI reçu en même temps vos deux lettres du 3 & du 4. Je suis persuadé, comme vous, que le dessein des ennemis (après avoir pris la ville de Lille) est de se retrancher contre la citadelle, & de tâcher à se rendre maîtres de Bruges & de Gand, afin de tirer plus commodément tout ce dont ils ont besoin, & faire hiverner leur armée le long de la Lis & dans les environs de Lille, suivant toujours l'idée qu'ils ont de pénétrer en France, & obliger par-là le Roi à faire la paix aux conditions qu'il leur plaira; c'est aussi ce qui doit nous obliger à mettre tout en œuvre pour traverser leurs desseins, & faire notre capital de la conservation de Bruges

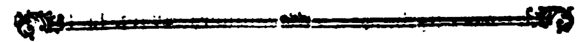
& de Gand. Le mémoire que je vous ai envoyé rouloit principalement sur cela ; & il me paroît que nos sentimens ne different que dans le nombre de troupes qu'il y faudroit laisser : s'il ne tenoit pourtant qu'à une dixaine de bataillons que nous fussions d'accord, j'opinerois à les lâcher ; en ce cas il y auroit soixante bataillons indépendamment des garnisons, & je crois que cela pourroit suffire, sur-tout considérant que Marlborough n'y sauroit marcher avec toutes ses forces, ne pouvant se dispenser de laisser dans Lille une très-grosse garnison, outre que son armée est considérablement diminuée, & diminuera avant la fin du siege.

Je ne saurois être de l'avis de barrer toujours le passage de l'Escaut, par la raison que notre armée n'y pourroit pas subsister, & que nous exposerions la France à de terribles courses, qui feroient crier tout le pays jusqu'aux portes de Paris.

Lille donc pris (si Lille se prend), je laisserois derriere le canal l'armée destinée pour la conservation de Bruges & de Gand, & avec le reste je me mettrois à portée de Mortagne, afin d'être en état d'aller défendre la France. Vous ne pouvez faire qu'une seule objection à ce que je propose, à savoir qu'en démasquant Oudenarde nous laissons libre le chemin de Bruxelles ; mais à cela je réponds qu'indépendamment des difficultés qui se trouveront dans une saison avancée à travers d'un pays gras, l'ennemi ne sauroit faire passer de Bruxelles aucuns convois, que toute son armée ne vienne en deçà de l'Escaut pour l'escorter ; & en

ce cas peut-être trouverons-nous le moyen de nous placer de l'autre côté d'Oudenarde, pour lui barrer le retour; mais quand cela ne feroit pas, nous garderons toujours Bruges & Gand, & nous couvrirons notre pays, en attendant que nous voyons jour à faire des entreprises prématurées.

Les ordres que vous avez envoyés pour faire des magasins de fourrages à Bruges & à Gand, nous seront très-utiles, aussi bien que les armes que vous y voulez faire passer, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Marli, le 8 Octobre 1708.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 5, a pour objet la fin de cette campagne, & les dispositions que vous croyez qu'il faudroit faire, soit que Lille soit pris, ou non. Il me semble qu'il y a un article préalable sur lequel vous ne vous étendez pas assez; c'est l'état présent, la situation dans laquelle se trouvent les armées, & ce qu'il y auroit à faire pour ôter aux ennemis tous moyens de tirer des convois de Bruxelles & d'Ostende. S'il est vrai, comme on l'assûre, qu'ils n'ont pas de munitions suffisantes pour prendre la ville de Lille, comment pourroient-ils faire pour la garder & pour prendre la citadelle, en demeurant comme vous êtes, & faisant tout ce

qu'il y aura à faire de votre part, & de celle de M. de Vendôme, pour ôter la communication d'Ostende, & de Bruxelles ? Si l'on en croit ceux qui écrivent avec connoissance, & qui sont remplis de bonnes intentions, le seul poste de l'Effingue pouvoit ôter toute inquiétude du côté d'Ostende. Les ennemis s'y retranchent & le fortifient, ils passeront à Slipe comme ils ont fait à Guistele ; & lorsque leurs convois seront préparés, ils feront avancer un corps de troupes si considérable, que celui qui est aux ordres de M. de Vendôme sera exposé, ou qu'il se trouvera obligé de prendre des partis de sagesse, au lieu d'attaquer les ennemis, qui leur donneront des facilités pour passer. Si les quarante-trois bataillons & les soixante-quatre escadrons, qui sont aux ordres de M. de Vendôme, ressembloient, pour l'infanterie, au régiment de Piémont, & pour la cavalerie, à la Gendarmerie, je tiendrois les ennemis plus embarrassés que lui ; car avec un corps aussi nombreux, ils auroient besoin de la moitié de leur armée pour se rendre supérieurs ; & dans l'état où est celle du Prince Eugene, ils l'exposeroient s'ils s'avançoient trop du côté d'Ostende, dans le temps que Mgr. le Duc de Bourgogne est à portée d'eux avec une armée suffisante pour marcher droit à Lille, s'il pouvoit y arriver pendant que M. de Marlborough ne seroit occupé que de faire passer le convoi.

Le moyen le plus sûr pour suspendre ces mouvemens, c'est de faire des ponts sur l'Escaut, pour donner lieu aux ennemis de craindre que l'armée de

Mgr. le Duc de Bourgogne ne tombe ſur eux, & qu'il ne paſſe cette riviere d'un moment à l'autre, avec toute ſon armée, pour s'avancer où il croiroit la pouvoir faire agir plus utilement, ou du moins pour ſuſpendre les mouvemens des ennemis, en les obligeant de ſe tenir enſemble à portée de Lille, garantiſſant, par cette voie, M. le Duc de Vendôme de toute inquiétude, & ôtant tous moyens aux ennemis de tirer des convois. Je ne vous dis rien ſur les précautions que vous auriez à prendre pour aſſûrer les ponts de communication, ſi Mgr. le Duc de Bourgogne ſe déterminoit d'en faire faire ſur l'Eſcaut; car je ne doute point qu'il ne fît faire quelques redoutes & des retranchemens pour les couvrir, & que l'on ne prît ſoin de les replier la nuit du côté du Brabant. Il y a même bien de l'apparence qu'il les feroit faire à Poth & Eſcanaff, & dans une diſtance aſſez grande de Tournay pour donner une égale inquiétude aux ennemis du côté de Rouſſelar ou de Lille, ſuivant les mouvemens qu'ils feroient. En un mot, ſans vouloir digérer un projet, je vous dirai qu'étant occupé comme je le ſuis, & comme je le dois être de la douleur de voir Lille tomber entre les mains des ennemis, en faiſant tout ce qu'ils veulent devant une armée de cent mille hommes, je crois que Mgr. le Duc de Bourgogne peut employer plus utilement celle qu'il a, qu'à garder l'Eſcaut; qu'il vaudroit beaucoup mieux ſonger à conſerver Lille avant qu'il ſoit aux ennemis, qu'à le reprendre quand il ſera entre leurs mains, & qu'il leur aura peut-être fourni les moyens d'hiver-

ner dans l'étendue des pays que les armées des deux Couronnes occupent, dont la meilleure partie est de la domination de Sa Majesté. Il sera temps de se déterminer sur le projet de Mgr. le Duc de Bourgogne, lorsque l'on verra plus clair à l'affaire de Lille. Les ennemis n'en sauroient faire usage, quand même ils l'auroient pris, s'ils n'ont des vivres & des munitions pour le soutenir & pour le conserver : faites-y bien vos réflexions ; songez que dans l'éloignement où se trouve M. de Vendôme, une partie du bien ou du mal qui arrivera du côté de Mgr. le Duc de Bourgogne, roulera sur vous. Je vous mande librement & naturellement ce que je pense ; vous en savez plus que moi, mais mon zele m'a forcé de vous écrire cette lettre, dont vous ferez l'usage que vous jugerez plus convenable au service du Roi, à la gloire de Monseigneur le Duc de Bourgogne & à la vôtre, &c.

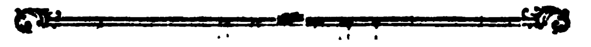
LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Marli, le 9 Octobre 1708.

POURRIEZ-VOUS demeurer avec quatre-vingts bataillons & cent cinquante escadrons derriere l'Escaut, dans le temps que les ennemis feroient encore passer un convoi de l'Ecluse & du Sas, par le canal de Bruges à Gand? Il y va de la gloire de Mgr. le Duc de

Bourgogne, & votre honneur est un peu intéressé à contribuer aux moyens de l'empêcher, ou du moins de faire un mouvement qui vous tire de l'état extrême où vous êtes. N'abandonnez point Lille, ni M. le Maréchal de Boufflers. Il a trop bien rempli ce que l'on pouvoit attendre de son zele & de son courage, pour le voir sortir par une capitulation de la plus importante place que le Roi ait. Ne croyez pas pouvoir reprendre Lille si vous le perdez ; j'envisage des suites si fâcheuses si nous n'avons que cette derniere ressource, qu'il ne me restera de consolation que celle de n'avoir rien à me reprocher : agissez en homme vertueux comme vous êtes. Ath n'est point un objet qui doive trouver sa place dans une pareille conjoncture ; puisque vous avez en vos mains les moyens de sauver Lille, ou d'en rendre la conquête inutile aux ennemis, employez-les promptement & utilement, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart,

Au camp du Saulsoy, le 10 Octobre 1708.

DANS les lettres précédentes que je vous ai écrites, en vous proposant les partis à prendre, Lille pris ou non pris, je n'ai point prétendu qu'il fallût rien négliger, dès-à-présent, pour embarrasser les ennemis

dans l'exécution de leur entreprise. Je dis plus, quoique l'affaire de M. le Comte de la Mothe ne nous donne pas grande confiance dans une partie de notre infanterie, je ne laisse pas d'être de sentiment que dès que l'on pourra trouver l'occasion favorable de tomber sur les ennemis, il ne la faut point laisser échapper : mais en faisant maintenant tout ce qui dépend de nous pour ôter le passage des convois, & pour se mettre à portée de profiter des conjonctures favorables qui se pourroient présenter, la prudence requiert que l'on fasse, sans perte de temps, un plan pour l'avenir, selon les différens cas & situations des affaires ; car si on n'y est pas préparé à l'avance, on se trouvera bien embarrassé alors dans l'exécution de ce qu'on jugera à propos de faire. Vous dites que les ennemis ne sauroient faire d'usage de Lille ni la soutenir, s'ils n'ont des vivres & des munitions de guerre pour y mettre, j'ai toujours été de ce sentiment, & tout ce que je me suis donné l'honneur de proposer, n'a tendu qu'à cela ; conserver Bruges & Gand, qui leur coupent ou rendent très-difficile la communication avec Lille & Menin, & empêcher qu'ils ne puissent tirer des subsistances hors des Provinces de la France. L'exécution de ces deux projets sera facile, en prenant, dès à présent, les mesures ; attendez plus long-temps, je n'en réponds plus. Dès en arrivant ici, Mgr. le Duc de Bourgogne fit faire des ponts sur l'Escaut, vis-à-vis de la gauche, à Hérines, à Poth & à Escanaff, & tous les jours nos partis vont par-là à la guerre ; nous avons aussi des postes aux châteaux

d'Elchin & de Warcoin par le moyen des susdits ponts. A l'égard de l'inaction où il paroît qu'est l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne, permettez-moi de vous dire que si les troupes ne demeuroient pas fixes dans les postes qu'elles occupent, comment barreroit-on le passage des convois, ainsi qu'on l'a fait sur l'Escaut? S'il n'en a pas été de même du côté d'Ostende, ce n'est ni à Mgr. le Duc de Bourgogne, ni à M. de Vendôme qu'il s'en faut prendre, puisque, dès notre arrivée à ce camp, Monseigneur avoit donné ses ordres précis pour l'inondation; s'ils eussent été exécutés, il n'y auroit point de convoi qui eût pu passer, & Lille étoit sauvé; de plus, il a envoyé pour arrêter & battre le convoi, le double de troupes que les ennemis: c'est tout ce qu'il peut faire; si on ne les emploie pas utilement, & qu'on ne s'en serve pas, c'est un malheur qui ne peut tomber sur lui.

Vous aurez su que M. de Marlborough a marché il y a trois jours à Rousselar avec une grande partie de son armée, sur quoi Monseigneur le Duc de Bourgogne avoit pris le parti (en cas qu'il s'éloignât davantage du siege) de marcher au Prince Eugene pour l'attaquer dans ses lignes: mais ayant appris, hier matin, que Marlborough avoit renvoyé un corps de quatorze mille hommes, & qu'il restoit toujours campé avec le reste à Rousselar, ayant des ponts sur la Lis auprès de Menin, Monseigneur a jugé à propos de renforcer encore M. de Vendôme de quinze bataillons & de dix escadrons, pour mieux empêcher que les ennemis ne puissent forcer le canal de Bruges

à Gand, & par-là faire venir du Sas-de-Gand ou de l'Ecluse, les convois qu'ils y ont tout prêts, d'autant que, dans la situation où est Marlborough, il seroit aussi-tôt de retour à Lille que nous y pourrions arriver, à cause que partie de nos troupes sont occupées à masquer Oudenarde.

Vous verrez par la lettre de M. de Vendôme à Mgr. le Duc de Bourgogne, qu'il assûre qu'il ne passera point de convois, & les avis que nous avons eus portent que Marlborough doit revenir à Ronques.

J'espere que vous me connoissez assez pour être persuadé que, sans avoir attention au public, ni au qu'en dira-t-on, je donnerai toujours à Mgr. le Duc de Bourgogne les meilleurs avis dont je suis capable, agissant par des principes de zele & d'attachement pour le Roi, pour son Etat & pour la gloire personnelle de Monseigneur. Je ne me donnerai point pour infaillible, mais pour droit & vrai, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 11 Octobre 1708.

AU reste, je ne crois pas que personne ici ait besoin d'être animé & réveillé pour se souvenir de son devoir & du bien de l'Etat. On prend les partis que l'on croit les meilleurs, & l'on seroit très-obligé à ceux qui voudroient proposer des moyens solides pour faire plus.

Je tombe d'accord qu'Ath n'eſt pas un objet bien conſidérable, ni l'équivalent de Lille; mais quand l'entrepriſe ne nous détourne d'aucune autre choſe, je n'y vois point d'inconvénient: & quant à ce que vous me faites l'honneur de me dire, que nous avons en nos mains les moyens de ſauver Lille, ayez la bonté de nous les expliquer; & j'oſe vous aſsûrer par avance, que Mgr. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme ne demandent pas mieux: de mon côté j'y contribuerai autant qu'il dépendra de moi, ſans en demander ni gloire ni honneur, trop content de la ſatisfaction de voir les affaires ſe bien tourner, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Verſailles, le 14 Octobre 1708.

MA réponſe à vos deux lettres du 11 ſera fort courte. Je ſuis bien éloigné de vous rien imputer; mais je voudrois bien, quand par une expérience tardive on connoit que l'on auroit dû empêcher un premier convoi de paſſer, que l'on punît ceux qui ont mal exécuté les ordres qu'ils ont reçus: c'eſt le moyen de réuſſir. Pour le ſiege de Lille, je le vois réduit à de grandes extrêmités; & je plains M. le Maréchal de Boufflers de ne pouvoir jouir pleinement du fruit de la plus belle défenſe qui ait jamais été faite.

a. Je ne croyois pas que ce que je vous ai mandé dans

ma lettre du 9, eût besoin d'explication; je crois encore que vous avez en vos mains les moyens de sauver Lille, ou d'en rendre la conquête inutile; & pour me faire entendre, il me paroit que si les ennemis ont des munitions suffisantes pour prendre la ville, s'il ne passe plus de convois, ils n'en auront pas assez pour la conserver: voilà ce que j'ai pensé, & j'espere que vous ferez en sorte de me confirmer dans mon idée. J'appréhende bien l'obstination du Prince Eugene: quelques jours nous éclairoiront; ils sont longs à passer, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick à M. de Chamillart.

Au camp du Saussoy, le 17 Octobre 1708.

Les ennemis ont trouvé moyen, malgré les inondations, de faire venir des poudres, qui commencerent hier à arriver à leur camp devant Lille; ainsi nous allons, dans un jour ou deux, avoir la douleur d'apprendre la perte de cette importante place; mais il ne faut pas, quelque sensibles que nous y soyons, que cela nous fasse perdre un instant à nous déterminer sur le parti à prendre. Il est sans difficulté qu'il faut garder Bruges & Gand, ce qui ne se peut qu'en y mettant un corps de troupes suffisant pour défendre le passage du canal. M. de Vendôme en a déjà un nombre considérable; pour peu qu'on le renforce, le tout

sera en sûreté de ce côté-là : reste à savoir si, pour empêcher que les ennemis ne tirent point de convois de Bruxelles, on veut que l'armée demeure pendant tout l'hiver derriere l'Escaut, occupant les mêmes postes, & masquant Oudenarde. Si l'on prend ce parti, indépendamment de la liberté que vous laissez aux ennemis de se promener en Picardie, (car nous ne saurions garder Bruges & Gand, masquer l'Escaut, & être assez en force pour empêcher le Prince Eugene d'envoyer, quand il lui plaira, cent escadrons en France); comment notre cavalerie subsistera-t-elle ? elle souffre déjà beaucoup par l'éloignement des fourrages qu'il faudra chaque jour aller encore chercher plus loin, outre que les chemins vont se gâter : de plus, l'ennemi réuni après la prise de Lille, percera indubitablement quelque part, l'étendue du pays étant trop grande pour la bien garder : mais quand même il ne le feroit pas, de quoi a-t-il besoin ? Il trouvera dans Lille des grains plus que suffisans ; ce ne sera que de munitions de guerre : il en tirera par Ostende ; ou s'il n'en tiroit pas, pour l'empêcher de conserver Lille, il faut en venir à l'assiéger : car les ennemis, à qui vous bouchez le chemin du retour, sont dans la nécessité d'y demeurer ; & pour les en chasser il faudra que ce soit par la force.

Il est donc question de savoir si le Roi veut que Lille pris, nous continuions, pendant l'hiver, à garder l'Escaut, ou bien si nous rapprochant de la Scarpe, nous nous mettions en état & à portée de barrer & couvrir, tant l'Artois que la Picardie. Il faut opter,

nous

nous ne saurions faire l'un & l'autre : je vous dirai même que beaucoup de gens assûrent que le Prince Eugene a dessein de faire hiverner toute son infanterie autour de Lille, & le long de la Lis, dans Courtrai, Menin, Warvick, Comines, Warneton, Armentieres, Rontain, Lannoi, Turcoin, & peut-être dans la Bassée. Cela pourroit être encore une raison pour se présenter à lui (Lille pris) du côté de l'Artois, de peur qu'il ne pousse ses quartiers plus avant, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Versailles, le 17 Octobre 1708.

DANS aucun cas, il n'a paru à Sa Majesté, qu'il convînt que Mgr. le Duc de Bourgogne se joignît à M. de Vendôme pour aller combattre l'armée du Duc de Marlborongh, éloignée du siege de Lille ; il seroit même assez difficile, pour ne pas dire impossible que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne pût passer la Lis à Deinse comme il se l'étoit proposé, sans aucune opposition de la part du Duc de Marlborough, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick à Mgr. le Duc de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 19 Octobre 1708.

J'AI reçu votre lettre du 17, par laquelle je vois que vous croyez qu'indépendamment de M. de Vendôme, Mgr. le Duc de Bourgogne devroit passer l'Escaut pour s'approcher de Lille. J'ai à vous dire sur cela que le Duc de Marlborough étant à Rousselar, n'a que cinq lieues à faire pour arriver au camp du Prince Eugene, qu'il a même déjà une vingtaine de bataillons d'alongés sur Menin, & qu'il a des ponts sur la Lis auprès dudit Menin; de maniere qu'il ne seroit pas possible qu'ayant à rassembler nos troupes, étendues jusqu'à Oudenarde, nous pussions dérober une marche & arriver sur le Prince Eugene avant Marlborough; mais quand même cela seroit, on n'attaque point des retranchemens sans quelques préparatifs; & sûrement pendant lesdits préparatifs arrivera le Duc de Marlborough, lequel nous voyant en beau début, extrêmement inférieurs en nombre, ne manquera pas de devenir l'agresseur; car quoique M. de Vendôme marchât en même temps sur Rousselar, il ne pourroit nous donner la main, ni, par conséquent, nous empêcher d'être battus: ainsi, quant à présent, je ne vois point d'autre parti à prendre que de tâcher d'empêcher (s'il est possible) les

passages des convois d'Ostende, à moins que Marlborough ne s'éloignât du siege; car quant à la proposition que fait M. de Vendôme, ensuite de l'avoir lui même réfutée, il ne me paroît pas que cela soit faisable, ni même que cela puisse convenir, par la raison qu'il n'est pas possible que nous passions l'Escaut & la Lis pour arriver à Rousselar, sans que Marlborough en soit averti; & en ce cas, il se mettra derriere la Lis, dont il nous défendra le passage, & nous obligera, pour revenir sur Oudenarde, à faire le tour par Gand; si même pendant ce temps-là Lille venoit à se perdre, notre communication avec la France deviendroit difficile par ailleurs que par Ypres, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Bewirk, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 22 Octobre 1708.

J'AURAI l'honneur de vous dire que je n'ai point changé de sentiment au sujet de cette derniere proposition de M. de Vendôme. Quand on a proposé la marche à Monseigneur, je ne la trouvai point de mon gré; néanmoins, comme quelques personnes insisterent, je fus d'avis de la proposer à M. de Vendôme pour en savoir son sentiment: il ne l'approuva pas, la réfutant par des raisons qui vous semblerent bonnes aussi bien qu'à moi. Il l'a proposé depuis, sans

en dire d'autre que celle de ne savoir plus comment faire pour sauver Lille; mais n'ayant point détruit ni même combattu les bonnes raisons qu'il avoit données auparavant, j'ai demeuré dans mon opinion : voilà la vérité du fait; après cela je ne croyois pas avoir donné lieu que l'on me crût capable de varier de sentiment uniquement par caprice, ou, pour mieux dire, toujours en opposition à celui de M. de Vendôme. Je vous ai déjà assûré, & je vous le répete, que je n'ai pas la moindre rancune contre lui. Les démarches que j'ai faites à son égard en peuvent faire foi : du reste, l'envie de vivre en paix & union, me pourra faire garder le silence, mais ne me fera jamais approuver ce que je crois contraire au bien du service, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart,

Au camp du Saulsoy, le 23 Octobre 1708.

L'ON vient d'avoir nouvelle que Lille capitule; il n'y a point de temps à perdre pour que le Roi envoie des ordres sur ce que Monseigneur fera. Vous avez vu ce que je pensois dans les différentes lettres & mémoires que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. Je crois que la principale attention doit être la conservation de Bruges & de Gand, jusqu'à ce que les ennemis prennent le parti de se séparer. Pour cet

effet, je croirois qu'il faudroit renforcer M. de Vendôme, & avec le reste de cette armée se mettre derriere la Scarpe; mais sur tout cela je me remets aux lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, où j'ai traité la matiere au long; je ne pourrois que vous redire les mêmes choses, car je n'ai point changé de sentiment, &c.

LETTRE

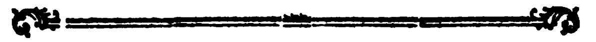
De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 23 Octobre 1708.

Nous avons eu encore, cette après-dînée, confirmation de tous côtés que Lille a capitulé hier: Mgr. le Duc de Bourgogne en rend compte au Roi, & demande en même temps ses ordres. Je crois que tout le monde est d'accord de l'importance de conserver Gand & Bruges; pour cet effet, il faut de nécessité renforcer M. de Vendôme de quelques bataillons; reste à savoir ce que fera le reste de l'armée. Si nous masquons Oudenarde & gardons l'Escaut, il est sûr que nous ôtons aux ennemis le moyen de tirer de chez eux des munitions de guerre, mais en même temps nous leur laissons la liberté de vivre aux dépens de notre pays, d'y prendre même des cantonnemens. Si nous marchons à eux pour les en empêcher, le masque d'Oudenarde cesse, & ils s'y viennent camper, puis font venir du Brabant tout

ce dont ils auront besoin. De plus, si nous nous opiniâtrons à rester sur l'Escaut, notre armée périra, sur-tout notre cavalerie, pendant que les ennemis seront chez nous dans l'abondance; outre cela je ne doute pas, si les ennemis veulent en forcer le passage, qu'ils n'en viennent à bout, vu que l'étendue est bien grande depuis Condé jusqu'à Grave. Mon avis seroit donc, ainsi que je vous l'ai mandé il y a long-temps, de nous mettre derriere la Scarpe dès que les breches de Lille seront un peu raccommodées.

Quant aux quartiers d'hiver, il n'est pas question d'y songer, ni d'en prendre, jusqu'à ce que les ennemis nous en donnent l'exemple, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart à M. le Maréchal de Berwick.

A Versailles, le 23 Octobre 1708.

Si les nouvelles que je reçois de différens endroits, sont fondées, il n'y a pas lieu de douter que les ennemis ne songent à un établissement fixe, à portée de Lille, pour s'y maintenir pendant tout l'hiver, & se donner une communication par mer & par terre avec leur pays. Rien ne leur sera plus facile, dans l'arrangement que Mgr. le Duc de Bourgogne se proposoit, que d'en venir à bout. S'il sépare

dès à préſent ſon armée, & qu'il ne puiſſe pas faire hiverner une bonne partie de ſes troupes dans toutes les places qui ſont à portée d'eux, lorſque la leur ſera ſéparée, & tenir la ſienne enſemble le plus qu'il pourra juſqu'à ce temps-là, il eſt certain que celui qui obligera ſon ennemi à ſe ſéparer le premier, aura de grands avantages. Vous rendriez un grand ſervice au Roi & à la France, ſi vous pouviez contribuer par vos ſoins, & votre application, à conſerver les chevaux de la cavalerie, & leur faire trouver des moyens pour ſe mettre à l'abri de l'injure du temps, en prenant d'ailleurs des meſures avec M. de Bernieres pour leur ſubſiſtance, propoſant dès à préſent à Mgr. le Duc de Bourgogne de renvoyer en France toutes les bouches inutiles, même tous les Officiers qui s'ennuyeroient d'une ſi longue campagne. C'eſt le moyen de calmer leurs inquiétudes, & d'y faire ceſſer les diſcours que quelques-uns tiennent, qui font grand tort aux affaires, & au ſervice de Sa Majeſté. Ils trouveront ſans doute qu'il vaut mieux aller paſſer les journées à Tournay, que de demeurer dans certains villages, où il n'y a ni portes, ni fenêtres, & ſouvent peu de bois pour ſe chauffer : mais la conjoncture eſt de telle nature, qu'il faut prendre la réſolution de forcer l'impoſſible ; & ſi Mgr. le Duc de Bourgogne ne ſe détermine pas à prendre ce parti-là, il verra les ennemis s'établir dans la partie du Royaume qui eſt la plus forte, & en état de commencer la guerre, la campagne prochaine, ſur la frontiere de Picardie. Si vous joignez à cela la

terreur qu'un pareil établiffement va répandre dans l'efprit des peuples, l'inquiétude des gens de finance, qui perdront le peu de confiance qui leur refte, & qui ferreront leur argent avec grand foin, vous reprendrez ce même efprit de courage & de force, que je vous ai connu, & qui eft devenu fi néceffaire, que je fuis obligé de vous dire que c'eft fe flatter que de fe faire une idée de reprendre Lille cet hiver, après avoir donné le temps aux ennemis de s'approvifionner de toutes chofes, de rétablir la place, & de fortifier tous les poftes qui l'environnent, qu'il faudroit commencer par attaquer & s'en rendre maître, avant que de la pouvoir inveftir. Il ne tiendra qu'à vous de juger fi l'on doit fe promettre un fuccès prompt & favorable d'une pareille idée, puifque vous voyez que le pofte de Leffingue, qui n'eft rien par lui-même, devient un objet impénétrable pour les troupes de Sa Majefté. Ceux qui veulent remettre à un temps éloigné le mal qu'ils fentent, ne font occupés que du préfent, & point de l'avenir. Je vous répete encore que fi Mgr. le Duc de Bourgogne ne forme pas préfentement tous les embarras qu'il pourra aux ennemis, il en arrivera des inconvéniens, auxquels il ne fera plus temps de remédier. Je mande à M. de Bernieres d'avoir une conférence férieufe avec vous, fur la matiere de cette lettre: il peut, par fa capacité, auffi bien que par fa bonne volonté, & par les fecours qu'il tirera de M. le Blanc, vous aider à faire un arrangement capable de foulager Mgr. le Duc de Bourgogne, & parvenir au moyen d'obliger les enne-

mis à chercher ceux de faire passer une partie de leurs troupes dans leur pays, au hasard de ce qui leur en pourroit arriver, en leur rendant impossible toute communication pour les subsistances de leur Cavalerie pendant l'hiver, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 25 Octobre 1708.

Je ne pourrai répondre bien exactement à la lettre que vous m'avez écrite le 23, par la raison qu'il y a plusieurs choses que je n'ai point bien comprises: je me contenterai donc de vous répéter ce que je pense sur le parti que doit prendre Mgr. le Duc de Bourgogne dans la situation présente des affaires, & puis de vous demander une explication claire & positive des intentions du Roi, afin que nous puissions nous y conformer exactement, du moins, autant qu'il nous sera possible.

Si je ne me trompe, le principal objet de votre lettre roule sur les moyens d'empêcher l'ennemi de faire un établissement fixe, à portée de Lille: je vous dirai franchement que si le Prince Eugene en a envie, & que les Alliés y consentent, je ne sache pas de moyen pour l'en empêcher, d'autant qu'outre les amas de grains qu'ils ont tirés d'Artois & d'ailleurs, ils en trouveront dans Lille plus que suffisamment

pour y faire vivre leur armée : voilà donc dequoi nourrir ses hommes ; il ne s'agit plus que des bêtes. Les environs de Lille, selon toute apparence, sont fort mangés ; ainsi toute leur cavalerie auroit de la peine à subsister, si on leur barre l'entrée de l'Artois ; car ils ne peuvent voiturer des fourrages par terre de leur pays (ce trajet étant trop long), ni par mer, tant que nous aurons Gand. Pour empêcher donc qu'ils ne tirent des fourrages de l'Artois, il faut s'en mettre à portée avec un corps de troupes suffisant ; ou, pour mieux dire, avec une armée ; car de petits corps peuvent bien incommoder une armée ennemie, mais ne l'empêchent pas d'exécuter ce qu'elle veut.

Je conclus donc que l'unique moyen de tâcher d'empêcher que l'ennemi n'hiverne dans le voisinage de Lille, c'est de lui ôter totalement les commodités qu'il pourroit tirer de l'Artois, par y mettre une partie de l'armée, & de lui laisser une porte ouverte, pour s'en retourner chez lui ; car si l'on s'obstine à vouloir lui boucher tous les passages, vous le réduisez de nécessité à rester dans notre pays, & à chercher les expédiens pour y vivre : je parle de sa cavalerie ; car pour son infanterie, elle aura abondamment de quoi y subsister.

De plus, faites, je vous prie, réflexion que pour barrer entiérement aux ennemis le retour chez eux, ou la communication avec leur pays, il faut que nous nous étendions depuis Bruges jusqu'à Condé, par derriere le canal & l'Escaut ; & il faut, pour garder cette étendue de pays, toute notre armée ; ainsi, il ne reste plus rien du côté de la France. Je

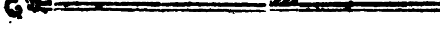
fais bien que les ennemis n'ont pas de quoi y faire des sieges, que la saison même ne le permet pas, & que, par conséquent, nos places n'ont à craindre que les surprises. Je sais aussi que les ennemis ne voudront pas aventurer leur armée, & pénétrer en France, sans magasins & sans places ; mais notre armée, étendue depuis Bruges jusqu'à Condé, ne sauroit empêcher leur cavalerie de se cantonner au beau milieu de l'Artois ; leur infanterie demeurera sur la Lis, pays si coupé que de la cavalerie n'y sauroit agir. Vous me direz que dès l'instant que les ennemis prendront ce parti, nous n'avons qu'à marcher pour troubler ces établissemens. Je vous répondrai que si nous réunissons toutes nos forces, nous laissons libre aux ennemis la porte du retour chez eux, soit par l'autre côté de la Lis, soit de ce côté-ci de l'Escaut, notre armée ne pouvant garder l'un & l'autre. Je dirai plus, que si nous marchons droit dessus les ennemis campés leur droite auprès de Lille, leur gauche à la Lis, la Basse-Deulle devant eux, ils nous y attendront avec seulement leur infanterie, & leur cavalerie ne se remuera point de ses cantonnemens en Artois. Si nous marchons en Artois pour les en chasser, c'est en revenir à ce que j'ai proposé ci-devant, & alors les ennemis sont les maîtres de s'en retourner, & de communiquer avec leur pays par où ils voudront.

Mais supposé que, malgré toutes ces raisons, le Roi se déterminât de faire rester son armée derriere le canal & l'Escaut, pour barrer le retour aux ennemis, ayez la bonté de nous faire savoir les moyens

de faire subsister notre cavalerie; car vous pouvez compter qu'à six lieues de l'Escaut tout est mangé; toutefois, pour en défendre le passage, il faut que nous soyons campés dessus. MM. de Bernieres & le Blanc sont de très-habiles gens, zélés, pleins d'expédiens; mais ils ne sauroient faire chose impossible. Il arriveroit donc que notre armée dépériroit entiérement, pendant que les ennemis seroient bien plus à leur aise. Je vous dirai aussi que, malgré toutes nos précautions, les ennemis peuvent renvoyer chez eux par le Cambrésis le nombre de cavalerie qu'ils jugeront à propos, ne gardant avec eux que ce qu'ils pourront faire subsister.

Voilà bien du raisonnement, & pour l'achever, j'aurai l'honneur de vous répéter que l'unique moyen d'empêcher les ennemis de s'établir solidement sur les frontieres de France, c'est de leur laisser une porte ouverte pour s'en retourner chez eux: & quant au moyen d'empêcher que l'année prochaine l'ennemi ne porte la guerre sur la frontiere de Picardie, il me paroît que cela se pourra fort aisément, en prenant de bonne heure les mesures nécessaires pour remettre l'armée, & remplir les magasins; car alors l'on sera en état de se rassembler tous, & d'arrêter ou de combattre l'ennemi. Il n'y a pas de temps à perdre pour s'y préparer, sur-tout pour faire les recrues, les remontes, remplir les arsenaux, où vous n'avez plus suffisamment de poudres, racommoder vos places qui sont en mauvais état, faire mettre des farines pour la subsistance de vo-

tre armée, & que le tout soit prêt d'assez bonne heure pour prévenir les ennemis, & vous mettre en campagne avant eux. Il y a de plus une chose essentielle à faire, c'est de fortifier Gand & Bruges, de maniere à n'être pas obligé d'y laisser une armée pour les garder, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 26 Octobre 1708.

MONSIEUR de Vendôme vient de mander à Mgr. le Duc de Bourgogne la prise de Leffingue. Ce poste étoit absolument nécessaire pour nous conserver une communication libre de Bruges avec la France. Il faut présentement y faire travailler, & de plus faire des redoutes le long du canal de Nieuport, pour en assûrer la navigation; mais en même temps il faut se tenir en force derriere le canal de Bruges à Gand, de peur que Marlborough n'entreprenne de le forcer; & pour nous, nous n'avons point d'autre parti à prendre, que d'avoir attention à couvrir l'Artois & la Picardie. Je vous en ai donné les raisons plus au long dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier, & qui est ci-jointe.

Vous saurez apparemment que M. le Prince de Hesse est à la Bassée, & qu'il y fait travailler: ce-

la mérite attention, & vous montre que, lorsque je vous ai marqué que, Lille pris, il falloit songer à couvrir la France, ce n'étoit pas hors de saison, ni envie de nous mettre en quartier; car je vous le répete, tant que les ennemis ne finiront point la campagne, il nous faut rester campés, & même après; mais il faut prendre des situations utiles, & ne point vouloir, en s'imaginant embarrasser son ennemi, nous détruire, nous & notre pays.

Depuis cette lettre commencée, Mgr. le Duc de Bourgogne m'a fait voir celle que vous avez écrite d'hier; vous verrez par la réponse, que si les ennemis grossissent à la Bassée, il sera obligé de prendre son parti, avant votre arrivée, & de se porter vers Douay avec les troupes qui gardent présentement l'Escaut, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

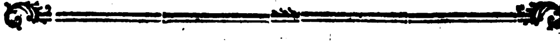
Au camp du Saulsoy, le 28 Octobre 1708.

VOUS savez, sans doute, que le Prince de Hesse est à la Bassée avec treize bataillons & trente escadrons; Marlborough a envoyé enlever tous les grains qui sont le long & de l'autre côté de la Lis; & l'on dit que les ennemis ont dessein, dans peu de jours, de se rassembler pour forcer le passage de l'Escaut

ou du canal de Bruges à Gand. Je suis toujours de même sentiment, que nous n'avons point d'autre parti à prendre que de laisser pour la défense du canal de Bruges à Gand, ce qui sera nécessaire, & avec le reste de l'armée nous replier vers l'Artois, pour empêcher que les ennemis ne continuent à tirer de notre pays des subsistances pour leur hiver. Tant que nous resterons derriere l'Escaut, nous leur laissons faire ce qu'ils veulent, & nous dépérissons; laissons-leur le débouché d'Oudenarde, ils ne pourront faire venir de Bruxelles ce qui leur faut qu'avec beaucoup de temps, de peines & d'escortes. De plus, je ne crois pas chose facile d'empêcher qu'ils ne fassent un trou quelque part. M. de Vendôme trouve qu'il sera bien difficile d'empêcher les ennemis de forcer un passage sur le canal de Bruges à Gand, à plus forte raison ne le pouvons-nous empêcher sur l'Escaut, puisqu'il est de bien plus grande étendue. A l'égard de ce que M. de Vendôme propose, de se réunir tous de l'autre côté de la Lis, je ne vois pas à quelle fin. Marlborough se mettra de ce côté-ci, & non-seulement vivra de l'Artois & de la France, mais s'établira encore une communication avec Bruxelles. De plus, nous mangerons Gand & Bruges, que nous devrions plutôt songer à munir de vivres, les habitans même commençant à en manquer. Mais de tout cela, si vous venez ici, nous raisonnerons plus au long, supposé que les ennemis nous en donnent le temps; car je ne vous réponds pas qu'avant qu'il soit deux

jours, nous ne leur voyions faire quelques mouvemens. Je ne m'étends pas davantage, ne pouvant que vous répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer dans plusieurs de mes lettres précédentes.

J'oubliois de vous dire que Mgr. le Duc de Bourgogne envoie à M. de Vendôme les six bataillons de plus qu'il lui a demandés; & que, comme il ne nous restera que soixante-neuf bataillons pour toute la garde de l'Escaut, il a ordonné à M. d'Hutifort, en cas que les ennemis vinssent pour passer à Oudenarde avec toute leur armée, de se replier sur Escanaff, n'étant pas possible, en voulant tout garder, de n'être pas percés quelque part, & esclandre nous arriveroit: Monseigneur a aussi mandé à M. de Vendôme, d'envoyer dix escadrons à Ypres; pour harceler & incommoder les ennemis de ces côtés-là, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Comte de Bergueick.

Au camp du Saulsoy, le 29 Octobre 1708.

Il est constant que ne pouvant barrer l'Artois & la Picardie, masquer Oudenarde & l'Escaut, & en même-temps avoir un corps de troupes suffisant pour con-

conserver Bruges & Gand, il faut abandonner celui de nos trois objets qui sera le moins utile aux ennemis. Je tombe d'accord avec vous que le point principal, c'est la conservation de Bruges & de Gand; c'est pourquoi j'y veux mettre soixante-dix-bataillons, & à-peu-près autant d'escadrons, & avec le reste de l'armée je me replierois en Artois, resserrant les ennemis. J'avoue que prenant ce parti nos forces sont séparées: mais quel profit en tirera l'ennemi? Il a beau rassembler les siennes, il ne peut pénétrer en France; ni faire d'entreprises sur nos places, puisque vous dites vous-même qu'il n'a pas de munitions de guerre. Il ne peut nous enlever ni Bruges, ni Gand, puisque nous avons derriere le canal une armée suffisante pour lui en empêcher le passage; ce qu'il ne peut tenter avec toutes ses forces, car enfin pendant que nous sommes en Artois, il ne peut se dispenser de laisser un gros corps dans Lille, & même s'il ne veut point que nous secourions la citadelle, il faut qu'il ait une armée pour nous en barrer l'approche, sans quoi nous trouverions moyen, malgré l'inondation, d'y faire non-seulement entrer tout ce que nous voudrions, mais aussi d'y faire peut-être entrer un si gros corps de troupes, que l'on reprendroit la ville par l'esplanade; quand même cela ne seroit pas praticable, nous serions en état de nous poster si près de la citadelle, que les ennemis ne nous en pourroient plus chasser; & c'est en

ce cas que je demeurerois volontiers campé tout l'hiver ; mais ceci n'eſt qu'une idée, revenons au fait. Gand & Bruges ſont en ſûreté au moyen du corps que j'ai marqué ci-deſſus; & l'ennemi, lorſque nous ſerons en Artois, ne pouvant plus tirer de vivres que de Bruxelles, je vous laiſſe à juger s'il lui ſera poſſible de ſonger à hiverner avec toute ſon armée dans notre pays. S'il eſt obligé de repaſſer l'Eſcaut avec partie de ſon armée pour aller prendre des quartiers ailleurs, c'eſt alors que je conſentirois de nous raſſembler tous ſur l'Eſcaut, afin de faire le ſiege de Lille (objet que nous ne devons point perdre de vue, & auquel nous devrions nous être préparés depuis un mois.)

Je n'ai qu'une ſeule choſe à ajouter pour finir mon raiſonnement, c'eſt que je ne ſaurois croire que nous puiſſions garder le canal & l'Eſcaut contre les forces réunies de l'ennemi; nous ſerons trop foibles ſur l'un ou ſur l'autre: cela étant, je ne puis être jamais d'avis de nous replier tous du côté de Gand, car alors non-ſeulement il tirera des convois de Bruxelles, & ramaſſera autant de grains qu'il lui plaira en Artois, mais auſſi ſes partis ſe promeneront en Picardie, & s'ils veulent même juſqu'aux portes de Paris.



N°. III.

CETTE anecdote eſt aſſûrément bien ſinguliere ; on ne peut s'empêcher d'être ſurpris que le Roi & ſon Conſeil ſe ſoient laiſſés conduire dans la réponſe que M. de Chamillart fut chargé de dicter au Duc de Berwick, par l'idée que c'étoit la crainte qui faiſoit agir le Duc de Marlborough. Si on avoit pu imaginer que la ſituation des ennemis autour de Lille, les mettoit dans l'embarras, & devoit leur donner de l'inquiétude ; on ne pouvoit plus le ſuppoſer après la capitulation de la ville, quoique la citadelle ne fût pas encore priſe. C'étoit le même homme que l'on voulut acheter ſix mois après au poids de l'or, qui ſe préſentoit de lui-même pour négocier la paix avec toutes les apparences de la bonne foi. C'étoit un homme dont le crédit alors étoit monté ſi haut, qu'il étoit le maître de la guerre & de la paix, & qu'on laiſſa échapper par une réponſe choquante & mal-adroite. On ſavoit cependant que, ſi le Maréchal de Berwick avoit rétabli les affaires en Eſpagne, les malheurs, depuis la bataille d'Hochſtet, s'étoient accumulés par-tout ailleurs, à Ramilly, à Turin, &c. ; que la Cour avoit été tellement abattue de la premiere défaite, que dès 1705 elle avoit été tentée d'entamer une

négociation avec les Etats Généraux. Le Médecin Helvetius, Hollandois, pere de celui qui a été premier Médecin de la feue Reine, & grand-pere de l'Auteur du Livre *de l'Esprit*, & M. le Marquis d'Alegre, depuis Maréchal de France, avoient été employés l'un après l'autre à cet effet. (Voyez le Supplément aux Mémoires de M. de Torcy.) En 1707, M. Helvetius ayant été invité par M. de Wenvoirden de l'illustre Maison de Wassenaar, qui étoit un des principaux Membres du Conseil secret, de passer en Hollande pour le traiter d'une longue maladie, on avoit profité encore de cette occasion pour renouer la négociation, qui étoit demeurée suspendue par les opérations de la guerre. M. Helvetius donna avis que les Etats Généraux étoient plus disposés que jamais à entrer en négociation pour la paix, pourvu qu'elle se fit secrétement, & à l'insu de leurs Alliés, dont ils parurent fort mécontens. Sur cet avis, la Cour de France envoya en Hollande le sieur Menager, pour entamer la négociation du traité particulier, que l'on ne désespéroit pas de conclure avec les Hollandois à l'insu de leurs Alliés; mais le Prince Eugene & le Duc de Marlborough avoient acquis un tel ascendant auprès des Etats Généraux par l'éclat de leurs victoires, & par l'étendue de leurs conquêtes, qu'il étoit difficile que toutes ces négociations secretes & particulieres que l'on faisoit sans eux, pussent avoir aucun succès. Ces deux Généraux s'étoient rendus maîtres des délibé-

rations de la République, & rien ne passoit que par leur avis; le Pensionnaire Heinsius vivoit avec eux dans une parfaite intelligence; les Membres du Conseil secret qui avoient écouté les propositions d'Helvetius, du Marquis d'Alegre & du sieur Menager, craignirent plus d'une fois de s'être trop avancés, & ils ne recommanderent rien tant au sieur Menager, quand il partit de la Haye, que de garder un secret inviolable sur ce qui s'étoit dit dans leurs conférences secretes, & sur-tout de ne point compromettre les Membres du Conseil, en disant leur nom; ce qui faisoit assez voir qu'ils ne se croyoient pas autorisés à traiter indépendamment du Prince Eugene & du Duc de Marlborough, qui avoient assez de crédit pour les perdre, s'ils avoient su ce qui s'étoit passé entr'eux & les Envoyés secrets de la Cour de France.

Voilà où en étoit l'affaire de la négociation avec les Hollandois, lorsque le Duc de Marlborough fit des offres de service qui parurent sinceres. Seulement six mois après, sans que la France eût reçu d'autre échec que la perte de Gand & de Bruges, que les alliés reprirent à la fin de la campagne, on regarda la paix, que l'on venoit en quelque sorte de rejetter, comme l'unique ressource de l'Etat. Les Ministres de la Cour de Versailles, ayant perdu toute espérance de réussir par une négociation particuliere avec la Hollande, prirent le parti de traiter à découvert; & le Président Rouillé

fut envoyé à la Haye avec la qualité de Plénipotentiaire, pour obtenir la paix. Louis XIV, ce Monarque accoutumé jusques-là à vaincre & à prescrire des Loix à toutes les puissances, offrit inutilement la restitution d'une grande partie de ses conquêtes, celle de la Monarchie d'Espagne, l'abandon de ses alliés, &c.

„ La relation des dernieres Conférences de M. „ le Président Rouillé avec les Négociateurs Hol„ landois, lue au Conseil, dissipa toute espérance „ de paix, (dit M. de Torcy:) on en sentit en„ core plus la nécessité de l'obtenir, quelque prix „ qu'elle pût coûter " .... Le Roi consentit à de nouveaux sacrifices, & il accepta l'offre que M. de Torcy, son Ministre des affaires étrangeres, lui fit, d'aller solliciter lui-même le Pensionnaire de Hollande. Je n'ai garde de transcrire ce qu'on lit dans les Mémoires de Torcy, tome I, pages 337 & suivantes. On ne peut s'empêcher de dire que ceux qui composoient le Conseil du Roi, ne se sont pas montrés assez Romains en cette occasion. La consternation & la foiblesse de la Cour de France eurent l'effet qu'elles devoient avoir, celui de rendre un ennemi peu généreux encore plus insolent: aussi le bon vieillard Foscarini disoit-il aux Négociateurs (Suppl. aux Mém. de M. de Torcy): „ Voudriez-vous abandonner la Monarchie „ d'Espagne, quand vous pouvez la conserver? „ Faites la paix ou la guerre; ne demeurez pas in„ dignement dans un lieu si peu convenable (à

„ Gertruidemberg;) vous avez affaire à des gens
„ grossiers qui ne connoissent pas la générosité;
„ cela ne vous apporte que de la honte sans pro-
„ fit; vous perdez de toute maniere. Si vous avez
„ si grand besoin de la paix, que vous preniez la
„ résolution d'agir vous-même contre Philippe V,
„ faites au moins vos conditions, & vous obtien-
„ drez certainement Naples & Sicile. Ces gens-ci
„ ne sont orgueilleux, que parce qu'ils vous voient
„ dans une indigne humiliation; ils ne se croient
„ forts que parce que vous vous montrez foibles;
„ ils ne s'estiment riches, que parce que vous vous
„ avouez gueux; & si vous y pensez bien, vous
„ trouverez que vous n'êtes guere plus mal qu'eux. "
Quoi qu'il en soit, M. de Torcy nous apprend que le Duc de Marlborough, qui avoit fait offre de ses services en 1708, fut le grand mobile de 1709 de tout ce qui se fit en Hollande, pour traverser toutes les mesures de la Cour de France. Ses grands succès avoient tellement confirmé son autorité en Angleterre, que, quoique la Reine Anne se fût déjà dégoûtée de la Duchesse de Marlborough, Godolphin le Trésorier & lui y régnerent en Souverains; ils donnerent toutes les charges à leurs amis; ils chasserent Harley du Conseil; ils formerent une Chambre des Communes à leur dévotion, qui sans débats accorda tous les subsides demandés. Ils obtinrent sept millions sterlings pour la campagne, dix mille hommes d'augmentation pour l'armée.

Le Général Anglois passa en Hollande au printemps, où il anima le Pensionnaire contre la France, & fut la cause des réponses dures que Buys & Vander-Dussen firent à M. Rouillé. Il retourna en Angleterre à la fin du mois d'Avril, & n'attendit pas que le vent fût bon pour son trajet: c'étoit pour se maintenir & soutenir ses amis; mais son animosité fut si publique, que l'opinion commune étoit, que le principal motif de ce voyage ne pouvoit être que le dessein formé de rompre toute négociation de paix. A son retour en Hollande, il dit à M. de Torcy: (1) „Qu'il avoit fait un voyage pour ses „ affaires particulieres, qu'il ne l'auroit pas entre„ pris & qu'il seroit demeuré en Hollande, s'il eût „ su que le Ministre du Roi dût y arriver: il se plai„ gnit obligeamment de n'en avoir pas été averti, „ comme il pouvoit l'être facilement *si le Duc de* „ *Berwick eût été chargé de l'en instruire: outre* „ *l'affectation de sa part de nommer le Duc de Ber*„ *wick, il marqua beaucoup de tendresse pour un* „ *neveu, digne de l'estime & de l'amitié de ceux* „ *qui le connoissoient.* " N'étoit-ce pas pour reprocher au Ministre le peu d'égards que la Cour de Versailles avoit eu pour les avances faites par ce neveu, de sa part, quelques mois auparavant?

---

(1) Mémoires de Torcy, Tome II, pag. 145.

N°. IV.

Le Maréchal de Berwick ne s'accorde point avec les relations de plusieurs Ecrivains, dans ce qu'il dit de la bataille de Villaviciosa ; écoutons le Roi d'Espagne, qui étoit en personne à cette affaire. Ce Prince avoit trop de grandeur réelle & de véracité, pour déguiser la vérité dans la vue de cacher des circonstances capables de diminuer sa gloire. On va donner ici en extrait de la lettre qu'il écrivit à la Reine d'Espagne ; & l'on verra que ce qu'avance le Maréchal de Berwick, y est entiérement conforme.

EXTRAIT de la Lettre du Roi d'Espagne, écrite au camp de Fuentes, le 11 *Décembre* 1710.

„ Un moment après nos deux lignes s'ébranle-
„ rent pour charger les ennemis ; & sur les trois
„ heures & demie la bataille commença par la droite
„ de la cavalerie, qui rompit entiérement leur gau-
„ che, & la mit en déroute ; tomba sur quelques-
„ uns de leurs bataillons qu'elle enfonça & mal-
„ traita beaucoup, & se rendit maîtresse d'une
„ batterie de canon qu'ils avoient à leur gauche.
„ La nôtre chargea un moment après, & après

» plusieurs charges & avoir poussé & été repoussée à diverses reprises, elle gagna les derrieres de l'infanterie ennemie, & notre cavalerie de la droite, qui avoit défait les ennemis de son côté, se joignit à elle par le derriere de cette infanterie pendant qu'elle combattoit avec beauvoup de vigueur avec la nôtre, & la poussoit tout doucement, à la réserve de mes Gardes Walonnes, qui percerent les deux lignes & le corps de réserve des ennemis, & pousserent ceux qui étoient devant eux bien au delà du champ de bataille, en faisant un très-grand carnage. *M. de Vendôme, voyant que notre centre plioit & que notre gauche de cavalerie n'entamoit pas la droite, crut qu'il falloit songer à se retirer vers Torija, & donna l'ordre pour cela*; *mais comme nous y allions avec une bonne partie des troupes*, nous apprimes que le Marquis de Val-de-Canas & Mahoni avoient chargé l'infanterie ennemie avec la cavalerie (1) qu'ils avoient à leurs ordres, & l'avoient fort maltraitée.... *Ce qui nous fit prendre sur-le-champ le parti de remarcher avec le reste* (2) *de l'armée, & nous nous avançâmes sur les hauteurs de Bribuega, où nous avons attendu le jour pour rentrer dans le champ de bataille, &c. &c.*

---

(1) C'étoit une réserve de quinze escadrons.

(2) On voit que le reste de l'armée est l'armée entiere, à l'exception de quinze escadrons de Val-de-Canas.

On ne peut s'empêcher d'admirer la modeſtie du Roi d'Eſpagne dans ſon récit de la bataille, au ſuccès de laquelle il eut la plus grande part, puiſque l'aile droite, qu'il commandoit, ſe trouva la ſeule, avec les Gardes Walonnes, qui renverſa l'ennemi. Ce fut certainement à la fermeté de Philippe, à ſon courage héroïque, & même, dans cette occaſion, à ſon activité qu'il dut le rétabliſſement & la formation d'une nouvelle armée, qui le mit en état de ſe relever de la déroute de ſes troupes à la bataille de Saragoſſe.

Fin du Tome Second.